

Éditions MobileRead

Coups de soleil

Richard O'Monroy

Coups de soleil

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1882

DEUX LETTRES



I

AU MOMENT OÙ PARABÈRE montait à cheval pour le service en campagne, le vague-mestre s'approcha de lui en lui disant :

— Mon capitaine, voici les journaux, plus deux lettres pour vous.

De ces deux lettres, l'une était de Suzanne; depuis que Parabère était au camp, elle n'avait jamais manqué un seul jour de lui envoyer de Paris quelques mots de tendresse. Il reconnut immédiatement son papier gris-perle, ses pattes de mouche à peu près illisibles; mais de qui pouvait bien être l'autre lettre? Sous l'enveloppe, un gigantesque D. R. avec couronne fermée, une écriture anglaise régulière, élégante, et un parfum capiteux en diable.

De plus la lettre avait été envoyée chez lui, avenue des Champs-Élysées, et non au camp, ce qui dénotait quelqu'un peu au courant de ses habitudes intimes. Il eût voulu pouvoir au moins lire la signature,

mais précisément le régiment était formé sur le front de bandière et l'on sonnait pour rendre l'appel.

Parabère serra les lettres dans sa poche et piqua des deux vers son escadron ; il apprit avec une satisfaction adoucie par l'habitude qu'il ne manquait personne, et partit à son tour annoncer cette excellente nouvelle au commandant de semaine. Malheureusement, le commandant était à cheval à côté du colonel qui – signe menaçant – tenait dépliée une carte.

– Oui, messieurs, disait-il, nos trois premiers escadrons vont faire le service d'exploration. Nous nous portons sur Reims. L'ennemi est figuré par un régiment d'infanterie et une batterie d'artillerie qui sortiront de cette ville. Nous ignorons absolument quelles sont les routes que prendra l'ennemi ; à nous de l'empêcher de passer.

En toute autre circonstance, un semblable *sham-fight* eût prodigieusement intéressé le fanatique Parabère. Machinalement, il déplia aussi sa carte, tandis que le colonel expliquait les directions qu'il faudrait principalement surveiller ; mais le capitaine avait l'esprit ailleurs, il pensait à la lettre, D. R. ? D. R. ?... C'est qu'il ne connaissait personne avec ces initiales.

— Quant à vous, Parabère, dit le colonel, avec votre escadron, vous servirez de réserve et vous resterez au village de Beaumont-sur-Vesles, vous voyez, à quelques kilomètres de Sillery.

— Parfaitement mon colonel, dit Parabère qui ne voyait absolument rien.

— Arrivé là, votre rôle sera très important. Il est possible que l'ennemi veuille se glisser le long de la rive gauche du canal. Si ce mouvement réussissait, nous serions tournés, l'infanterie trouverait la route libre, et notre opération serait manquée. Tandis qu'avec une bonne charge de flanc. Voyez-vous, comme à Beaumont, vous seriez bien placé pour une charge de flanc ?

— Le fait est que la position est merveilleuse, répondit à tout hasard Parabère pour dire quelque chose.

— Eh ! bien, messieurs, rejoignez vos escadrons, formez la colonne avec distance, et en route ?

Parabère retourna avec joie vers ses hommes ; il était en réserve et avait par conséquent tout le loisir de lire tranquillement son courrier.

Il commanda : « À droite en colonne ! » puis, en marchant, il tira les deux lettres de sa poche et, sans hésitation, commença par la lettre inconnue.

Il décacheta et lut :

« Je ne pourrai mieux employer huit jours de liberté qu'en vous offrant de les passer avec moi. Êtes-vous libre et pouvez-vous vous abandonner aux douceurs du tête-à-tête? Dans ce cas seulement répondez-moi, poste restante, bureau de la Madeleine, et je vous ferai connaître le bien-retiro qu'une de nos amies mettra à notre disposition.

» J'irai mardi à la poste réclamer une lettre à cette adresse : Madame D. R. 9993.

» En attendant, mes plus chères pensées.

» D. R. »

— Comme cela se trouve! pensa Parabère, moi qui pars précisément demain en permission de huit jours! Mais qui diable cela peut-il être? Est-ce une belle petite? Est-ce une femme du monde? Je sais bien que la couronne fermée ne prouve rien, cependant les huit jours de liberté, le bien-retiro... offert par une amie... Peut-être une châtelaine qui s'ennuie pendant que le mari est à la chasse.

Et il passa dans sa tête une revue de toutes les amies passées, présentes et... futures. Une rude liste! Mais aucune ne répondit aux initiales D. R.

— Mon capitaine, on a sonné au trot et la colonne est déjà loin, dit le jeune lieutenant Larmejeane.

— Au trot, marche ! commanda Parabère, ramené un moment à la réalité.

En rassemblant ses rênes, il aperçut alors qu'il avait une deuxième enveloppe à la main. Pauvre Suzanne, il l'avait un moment oubliée ! Comme si la lettre eût voulu lui donner des remords, elle était plus tendre que jamais :

« N'est-ce pas, mon Maxence, que tu vas venir ces jours-ci ? Quand tu n'es plus là, la vie me semble si sombre, si triste. En ce moment, je donnerais je ne sais quoi pour t'embrasser et je pleure presque de ne pouvoir le faire. Figure-toi qu'hier soir j'avais envie de prendre le train de quatre heures et demie et d'arriver à minuit te réveiller dans ta baraque, mais j'ai craint de te gêner. Il est peut-être défendu de recevoir une femme au camp, comme dans le *Petit Duc* ; Point de femmes ! point de femmes ?

» Quand je suis seule, je fais de tristes réflexions. Tu as eu tant de maîtresses, il est si difficile d'être sûre de toi ! Moi, je me suis donnée toute, toute, et ne pense guère à me reprendre, va ! Mais je te veux aussi sans partage. Quelle place tu as déjà

prise dans ma vie ! Mon beau capitaine, je crois que je suis très amoureuse de vous.

» SUZANNE. »

» P.-S. – Annonce-moi ton arrivée par dépêche. J’irai te chercher à la gare. »

– Quelle bonne fille que cette Suzanne ! dit Parabère un moment attendri.

Mais sa pensée se reporta bientôt vers l’inconnue. Tout en marchant au grand trot à travers les champs, il continuait à se poser des points d’interrogation sans trouver la clef du mystère. Cela tournait à l’idée fixe.

– Larmejane ! dit-il tout à coup au lieutenant qui trottait silencieux à ses côtés, respectant les pré-occupations de son chef.

– Mon capitaine ? demanda l’officier qui s’attendit à être chargé d’une mission.

– Trouvez-moi des noms de femme commençant par un D.

– Par un D ? dit Larmejane un peu interloqué. Il y a... Dora ? Désirée ? Dorine ?

– Non, autre chose.

– Dame, c’est une lettre assez peu commune. Peut-être Dorothée !

— Larmejane, vous êtes absurde ! Est-ce qu'on s'appelle Dorothée.

Le silence reprit, entrecoupé seulement par le cliquetis des étriers contre les fourreaux de sabre, et par le bruit des fers de quelques chevaux qui forgeaient. Parabère cherchait toujours.

— Mon capitaine, dit tout à coup l'adjudant, le commandant demande ce que vous attendez pour reconnaître le village de Beaumont.

— Larmejane, prenez six hommes et partez en reconnaissance d'officier ! dit Parabère, honteux de faire si distraitement son service.

— À la bonne heure ! pensa le lieutenant en s'éloignant.

Pendant dix minutes, Parabère parvint à se soustraire à la pensée qui l'obsédait. Il passa à travers les rangs, expliquant à haute voix l'objet de la manœuvre, interrogeant les sous-officiers, envoyant les brigadiers en patrouille et en garde-flancs.

Arrivée Beaumont-sur-Vesles, il plaça lui-même ses grand'-gardes, ses petits postes, ses vedettes ; mais quand ce fut fini, quand il fut revenu sur la grande place, il relut machinalement la lettre aux initiales D. R.

Tout à coup une idée lui vint : le sous-lieutenant Destignac était très lancé, membre du Jockey, le chiffre pouvait peut-être lui être connu.

— Un joli chiffre, n'est-ce pas ? lui dit-il, en lui montrant le verso de l'enveloppe.

— Oui, mon capitaine, la couronne russe est très décorative.

— Ah ! c'est la couronne russe ?...

Une Russe ! Parabère entrevit je ne sais quel être charmant avec une cascade de cheveux blonds dénoués sortant de sous une toque de renard bleu... De temps en temps le souvenir de Suzanne surgissait bien comme un obstacle ; mais quoi ! il n'est pas défendu d'être curieux. Une intrigue n'est pas forcément une amourette ; et sans être un grand coupable, il pouvait bien chercher à connaître au moins de vue cette femme.

D'ailleurs, ne pas répondre, eût montré une indifférence constituant une grave impolitesse.

Il était moralement obligé d'envoyer une lettre le lendemain au bureau de la Madeleine.

Tout à coup il se frappa le front. La journée était avancée, on ne rentrerait probablement pas au camp avant cinq heures et il serait trop tard pour faire partir la réponse.

Il se précipita dans le bureau de la mairie de Beaumont.

— Donnez-moi de quoi écrire ! dit-il au secrétaire, vite, vite !

Le secrétaire lui fournit immédiatement son plus beau papier, et Parabère écrivit avec fièvre :

« Chère inconnue,

» Je serai à Paris demain soir, avenue des Champs-Élysées ; j'y compte trouver un mot de vous, mais, de grâce, soulevez le masque.

» MAXENCE. »

À ce moment, le lieutenant Destignac entra tout rouge dans la salle.

— Mon capitaine, l'infanterie a passé en se défilant par le petit bois, mais nous pouvons encore prendre l'artillerie de flanc. Il n'y a pas une minute à perdre.

— Réunissez les hommes, je vous suis ! cria Parabère en fermant vivement sa lettre.

Mais il fallut encore écrire l'adresse, coller un timbre, jeter l'enveloppe à la boîte, remonter à cheval. Tout ceci perdit un temps précieux.

Et quand le capitaine parvint enfin au galop, avec son escadron en bataille, sur les rives de la

Vesles, il arriva juste assez à temps pour voir, dans un nuage de poussière, l'officier d'arrière-garde de la batterie d'artillerie, passer au galop à cinquante mètres, en le saluant du sabre avec un air goguenard.

Le coup était manqué.

Pendant toute la route, au retour, on put voir au soleil couchant la capitaine Parabère mandé à côté du colonel qui faisait les grands bras, tandis qu'il essayait par je ne sais quelles raisons fantastiques d'expliquer sa conduite inqualifiable. L'ennemi était passé... mais la lettre était mise à la poste.

II

Ce ne fut pas sans un certain remords que Parabère partit le lendemain pour Paris sans avoir, selon son habitude, prévenu Suzanne de son arrivée par une dépêche. Tout dépendait en effet de la lettre qu'il allait trouver avenue des Champs-Élysées. Aussi, la gare lui parut-elle toute triste.

Ordinairement, sur le quai, une bonne figure lut souriait du plus loin qu'elle l'apercevait. Suzanne arrivait toute joyeuse, presque en courant, et là, devant tout le monde, elle se jetait bravement à son cou. Puis l'on partait ensemble dans le petit coupé

bien clos, et jusqu'à l'arrivée c'étaient mille questions, mille caresses, mille projets pour l'emploi du séjour à Paris.

Ce soir-là, le capitaine monta tout seul en voiture, songeant beaucoup à Suzanne et un peu mécontent de lui-même.

Arrivé avenue des Champs-Élysées, il trouva des cartes d'invitation, une ou deux lettres banales, mais pas le moindre mot de l'inconnue.

— Allons, tant mieux ! pensa Parabère, cela me faisait gros cœur de ne pas aller embrasser Suzanne.

Et, avec une véritable joie, il prit le chemin du petit hôtel de la rue Murillo. Néanmoins, à tout hasard, il pensa qu'il ferait bien de se préparer une porte de sortie, en cas de nouvelles de la Russie.

— Comment ! te voilà ! s'écria Suzanne. Pourquoi ne m'as-tu pas télégraphié ton arrivée ?

— Ah ! ma pauvre amie, nous sommes en pleine revue trimestrielle ! Au dernier moment je ne savais même pas si je pourrais m'échapper, et je crains bien d'être rappelé demain par une dépêche.

— Ah ! dit Suzanne qui devint rêveuse.

On partit dîner au café Anglais, mais on eût dit qu'il y avait une contrainte mutuelle entre les deux amoureux. Ce n'était pas le laisser-aller, ni la

tendresse confiante d'habitude. Malgré lui, Parabère était visiblement préoccupé. Au milieu de la conversation, il se reprenait à songer à l'inconnue. Avait-elle reçu sa lettre ? Pourquoi n'avait-elle pas répondu ?...

— Qu'as-tu ? dit tout à coup Suzanne en le regardant fixement.

— Moi, rien, ma chère. Je songeais à l'ennui que j'aurais si j'étais obligé de partir demain.

Néanmoins, dans le courant de la soirée, l'influence des bons vins aidant, la gaieté reprit le dessus, et la soirée se termina mieux qu'elle n'avait commencé.

Le lendemain matin, en rentrant chez lui, Parabère trouva enfin la lettre attendue. Il y avait :

« Puisque mon projet vous convient, je serai chez vous ce soir à minuit. C'est une folie, mais qu'importe ! Ayez un petit souper froid ; j'arriverai tout encapuchonnée, et alors seulement vous verrez qui est

» DIANE. »

» P.-S. — Un mot de réponse immédiatement, mêmes initiales, même bureau. »

— Diane ! se dit le capitaine. À la bonne heure ! voilà un nom charmant auquel n'avait pas pensé cet animal de Larmejane avec sa Dorothée ! Mais je ne suis pas plus avancé, car je ne vois dans mes connaissances aucune femme portant ce nom-là.

Le principal était d'assurer immédiatement la liberté pour le soir. Parabère télégraphia au camp à son ami le capitaine Pouraille :

« Adresse-moi dépêche suivante : « Ordre colonel, revenir immédiatement au camp. Tu signeras : capitaine Pouraille. »

Puis il envoya au bureau de la Madeleine le télégramme, et à la poste restante un petit mot acceptant le rendez-vous.

Quatre heures après le brave Pouraille avait envoyé la dépêche demandée et, muni de ce précieux papier bleu, Parabère reprenait tout guilleret le chemin de la rue Murillo.

Pour le coup, Suzanne avait quelque chose, ses yeux étaient rouges et l'on eût dit qu'elle avait pleuré.

— Oh ! oh ! se dit le capitaine, frappé d'un soupçon subit, serait-ce elle qui aurait imaginé ce rendez-vous pour s'assurer de ma fidélité ? Méfions-nous !

Et il n'osa pas parler immédiatement de la dépêche qu'il avait dans son gousset. Du reste, Suzanne n'essaya pas de nier qu'elle eût éprouvé un chagrin, mais elle mit cela sur le compte d'une lettre reçue de sa famille.

— Bast! dit-elle, l'important c'est que tu m'aimes. Et tu m'aimes bien, mais là, bien?

— Mais tu le vois de reste : je ne pense qu'à toi, je passe tout mon temps avec toi.

— Tu serais incapable de me tromper, n'est-ce pas? Si tu voulais me quitter, tu me le dirais bien franchement, et tu ne te croirais pas obligé de traîner à regret le boulet d'un vieil amour passé?

Elle lui avait jeté ses deux bras autour du cou en lui plongeant les yeux jusqu'au cœur, et lui commençait à être très inquiet de la tournure que prenait la conversation. Il esquiva la difficulté en serrant son amie dans ses bras avec une tendresse qui n'avait rien d'affecté.

— Que faisons-nous ce soir? dit-elle brusquement.

Parabère n'osait plus parler de la dépêche, et il voulut au moins se donner le temps de la réflexion.

— Mais au théâtre, si tu veux. J'avais songé à *Li-li*, la nouvelle pièce des Variétés.

— Cela finit peut-être bien tard ?

Ce mot augmenta encore les soupçons du capitaine. Suzanne songeait peut-être au rendez-vous de minuit.

— Mais non, reprit-il, cela n'a que trois actes... Et puis, si tu en as assez, nous pourrions partir avant la fin.

— C'est cela, un peu avant minuit. Je ne veux pas veiller.

— Comme tu voudras, dit Parabère avec indifférence. En tout cas, je viendrai te chercher à neuf heures.

Le capitaine rentra chez lui très perplexe.

Suzanne avait l'air de savoir quelque chose, et cependant peut-être n'y avait-il qu'une simple coïncidence, un accès de jalousie sans cause, bien naturel chez une femme nerveuse à l'excès. Et dans ce cas, comme il serait sot de renoncer à une aventure s'annoncent si bien ! Que penserait la pauvre Diane arrivant à minuit avenue des Champs-Élysées et ne trouvant personne ? Que dirait-elle d'un monsieur acceptant un rendez-vous et ne s'y trouvant pas ?... Évidemment elle serait furieuse et ne viendrait plus jamais, jamais !

D'un autre côté, si c'était Suzanne qui avait écrit la lettre, si c'était elle qui allait arriver cette nuit, « encapuchonnée ». Il la connaissait. Ce serait fini. Jamais elle ne lui pardonnerait, et il aurait perdu quelque chose de bien bon... Cette inconnue encapuchonnée finit par lui causer une terreur bleue.

Il revoyait par la pensée tous les bons moments d'une liaison déjà longue ; mille souvenirs charmants, mille preuves de tendresse auxquelles il n'avait pas songé dans le moment, lui revenaient à l'esprit. Il revivait le passé tout remué par cette évocation de ses mois de jeunesse.

Fallait-il renoncer à une bonne fortune ? Fallait-il, pour une chose incertaine, risquer un bonheur réel ? Mais l'attrait de l'inconnue ! Mais aussi le charme d'une douce habitude !

Parabère hésita longtemps, pesant le pour et le contre, mais enfin l'amour de Suzanne finit par remporter. Il écrivit :

« Grandeur et servitude militaire. Voici la dépêche qui m'arrive, Plaignez-moi, madame, je repars pour le camp, désespéré. »

Il intercala dans cette lettre la dépêche de Pouraille, destinée à un tout autre usage, puis il écrivit sur l'enveloppe : « Madame Diane. »

— Si, *par hasard*, dit-il à son domestique, une dame venait me demander à minuit, tu lui remettrais cette lettre.

Puis, soulagé d'un grand poids, comme un homme qui s'est enfin décidé à prendre une résolution, il arriva chez Suzanne.

Celle-ci, debout devant sa psyché, les deux bras levés dans une adorable attitude, était en train de mettre un chapeau de peluche grise orné d'un oiseau de Paradis.

— Allons, j'en aurai le cœur net, pensa Parabère. Quel joli chapeau ! dit-il. Cela te fait autour de la tête comme une auréole lumineuse, et l'on te dirait coiffée d'un rayon de lune. Si tu veux, je t'appellerai Diane.

Suzanne tressaillit et faillit laisser tomber l'épingle d'or qu'elle avait dans les doigts.

— Décidément c'est elle ! se dit le capitaine. Allons, je l'ai échappé belle.

Et, s'approchant derrière elle, il la prit dans ses bras et murmura à son oreille :

Tu sais, Diane, il faut être de parole. En sortant du théâtre, à minuit, bien encapuchonnée, tu viendras manger mon souper froid.

— Ah! méchant! comme tu m'as fait souffrir! Tu savais donc que c'était moi? s'écria Suzanne, riant et pleurant tout à la fois.

— Parbleu! répondit le capitaine Parabère, je n'en avais jamais douté une minute, et c'est pour cela que je t'ai répondu. Croiras-tu maintenant que tu peux avoir confiance?

LE DUEL AU BALAI



I

HECTOR BOULOT, le vieux et intelligent directeur des *Roueries-Dramatiques*, rédigeait dans son cabinet une petite réclame, proclamant que « son théâtre – le plus élégant de Paris – était chaque soir le rendez-vous du *high-life*; la veille encore, le prince Cravach s’était montré un quart d’heure dans l’avant-scène de première, etc., etc. », lorsqu’on vint lui annoncer qu’une jeune fille demandait à lui parler. Elle était, paraît-il, munie d’une lettre de recommandation de Pierre Max.

— De Pierre Max ! s’écria Boulot, faites entrer.

Quelques secondes après on introduisait une grande fille, mince, brune, le nez légèrement retroussé, l’œil rieur et largement ouvert, pas jolie mais charmante, d’ailleurs pas intimidée du tout. Elle entra, salua en montrant ses quenottes blanches et tendit bravement sa lettre.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Boulot, séduit du premier coup par cette physionomie gouailleuse et spirituelle.

Il décacheta la lettre et lut :

« Mon cher ami.

» Je vous adresse Mademoiselle Liona Pelletier, mais je ne vous la recommande pas. Je vous dirai seulement ceci : Confiez-lui un rôle important ; ce sera une bonne affaire pour elle et une bonne acquisition pour vous.

» PIERRE MAX. »

— Avez-vous déjà joué ? demanda Boulot.

— Jamais, monsieur, répondit Liona, mais... je n'ai pas peur.

— Pas même de moi ? insista le gros Hector, dont l'œil brillait.

Et en même temps il lui prenait les deux mains et l'attirait vers le fauteuil directorial.

— Oh ! pas du tout ! s'écria Liona en se dégageant.

Et le fait est que le bon Boulot, avec sa tête chauve entourée d'une couronne de cheveux gris, ses favoris rares et son petit bedon, n'avait rien de bien terrifiant – au contraire.

— Eh bien, je vais vous confier le rôle de la bonne dans *Pomme de reinette*, puis après nous verrons. Et alors...

— Eh bien, monsieur le directeur, je dis comme vous : alors... nous verrons.

Quinze jours après Liona Pelletier débutait sur la scène des *Roueries-Dramatiques*. Bien que la pièce ne fût qu'un simple lever de rideau, on se rappelle encore le succès colossal qu'obtint Liona dès son apparition.

Quand le public la vit arriver avec son costume court mi-partie rose et bleu, ses bas roses moulant une jambe merveilleuse, ses bras nus, et son petit bonnet penché en arrière, lorsqu'il entendit cette voix fraîche, jeune, détaillant le couplet et donnant un sens aux phrases les plus banales, il fut immédiatement subjugué.

Dès le lendemain on ne disait plus *la petite Liona*, les critiques l'avaient immédiatement sacrée étoile. Barbu d'Argenvilly lui-même, le farouche d'Argenvilly avait rédigé en sa faveur un sonnet :

Vaporeuse comme un rêve,
Une étoile qui se lève, etc., etc.

qui fit sensation. Décidément les *Roueries-Dramatiques* étaient devenues le théâtre le plus élégant de Paris. Le prince Cravach retenait fréquemment l'avant-scène, et bien que la pièce fût jouée de bonne heure, il était bien rare que quelque membre du Cercle des Truffes ne montrât pas dans la salle sa cravate blanche et sa boutonnière fleurie.

Quant à Hector Boulot, en madré Normand qu'il était, il avait immédiatement songé à s'attacher Liona par des liens durables ; et tout en lui confiant le rôle principal dans la *Belle Jeannette*, la grande machine dont on parlait depuis si longtemps, il avait renouvelé des offres de tendresse auxquelles on ne devait guère pouvoir se soustraire, étant donnée sa situation de directeur-pacha.

Mais, à sa grande surprise, Liona accepta le rôle, mais refusa le reste, répétant encore comme au premier jour : Nous verrons ! nous verrons !

Pour le coup, le directeur, peu habitué à ce qu'on lui tînt la dragée aussi haute, s'éprit tout à fait. Chaque jour il venait aux répétitions de la *Belle Jeannette*, et sous prétexte de donner des conseils, il ne cessait de s'occuper de sa pensionnaire. Tout ce qu'elle faisait était adorable, tout ce qu'elle disait

était divin. À vrai dire, l'irascible Mina Lente, jusqu'ici premier sujet et sultane favorite, avait déjà troublé les répétitions par des scènes de jalousie qui avaient failli dégénérer en pugilat ; de plus, Hector Boulot était très inquiet des assiduités du prince Cravach. Il lui avait, bien entendu, fait consigner l'entrée des coulisses, mais il ne pouvait empêcher d'arriver lettres et bouquets, ni surtout s'opposer à ce que le prince s'installât presque tous les soirs dans l'avant-scène dès que le rideau se levait sur *Pomme de Reinette*. Et tout le temps que Liona était en scène, le prince témoignait son admiration en applaudissant à tout rompre, et en ne cessant de lorgner l'actrice, à la grande colère du pauvre Boulot, ne sachant comment s'opposer à un manège si contraire à ses intérêts.

Cependant, le jour de la première de la *Belle Jeannette* approchait, et le directeur et le prince avaient de bonnes raisons de croire que ce jour-là Liona se déciderait pour l'un ou pour l'autre.

— Je comprends parfaitement, se disait Hector Boulot, que toute à son rôle, elle n'ait pas voulu se laisser distraire d'une épreuve décisive pour son avenir ; c'est là le fait d'une véritable artiste ; mais le soir de la première elle aura un tel succès qu'elle verra ce

qu'elle me doit et n'hésitera plus à me témoigner sa reconnaissance.

— Je lui ferai une telle ovation, pensait de son côté le prince Cravach, qu'elle sera, grâce à moi, lancée du premier coup, et elle n'aura plus rien à me refuser.

Et sur ces idées couleur de rose, chacun attendit avec impatience la première représentation de la *Belle Jeannette*, persuadé que cette soirée-là serait décisive.

II

Enfin, le jour si désiré arriva. Hector Boulot avait bien fait les choses. Outre les colonnes habituelles, d'immenses affiches s'étaient étalées dans tout Paris portant en vedette et en lettres cramoisies le nom de LIONA PELLETIER. Le service de la presse avait été établi avec un soin méticuleux et le secrétaire général s'était efforcé de n'oublier personne, de façon à ne pas se faire d'ennemis parmi les plus petits critiques.

— Surtout, évitez les *doubles emplois*, s'était écrié Boulot. Rien ne mécontente un critique comme un double emploi ; le sort de la pièce en dépend.

Il n'avait pu malheureusement empêcher le prince Cravach de jouir de son avant-scène habituelle, cette loge étant, par traité, réservée au Cercle des Truffes pour toutes les premières.

Dès sept heures, la façade du théâtre, tout illuminée, resplendissait avec des cordons de gaz. De chaque côté du perron une double haie de passants s'était formée pour voir arriver, qui dans leur ulster, qui dans leur pelisse ou leur sortie de bal, tous ces élus, public mélangé qui constitue (formule consacrée) le *Tout-Paris* des premières.

Les trois contrôleurs, graves, cravatés de blanc, déchiraient d'un geste gracieux un coin du billet qu'on leur tendait et répondaient avec impatience aux flots de petits gommeux qui se présentaient à chaque instant pour savoir « s'il n'était pas rentré quelque chose ». Ceux-ci, en paletot clair laissant dépasser les pans de l'habit, le chapeau campé sur l'oreille et le gardénia à la boutonnière, s'étaient massés près du contrôle et trompaient l'ennui de l'attente en devisageant et en critiquant les couples plus ou moins grotesques qui défilaient devant eux.

Il faut avouer, d'ailleurs, que ce défilé prêtait aux plaisanteries. Le naïf qui, désireux de contempler enfin dans toute sa splendeur ce fameux Tout-

Paris dont on lui avait tant parlé, eût payé cinq louis un strapontin chez quelque marchand de billets des environs, eût éprouvé, dès son entrée dans la salle, une désillusion complète.

La plupart des fauteuils et des loges étaient occupés par un public bizarre, spectateurs chevelus et barbus à outrance, mal habillés, ayant amené les uns leur famille et les autres leur maîtresse, et quelle maîtresse ! Là, on apercevait le gros Maurice Pourcey, avec sa large face socratique, ses cheveux drus et son immuable redingote noire ; à côté de lui se tenait timide la petite Malvina, fagotée à la diable, un peu penaude d'avoir associé sa destinée à celle de ce gros homme. Le seigneur et maître se rongait consciencieusement les ongles, puis riait de temps en temps bruyamment d'un gros rire qui lui secouait les épaules.

Plus loin, la Douceraye frisait une longue moustache tombante à la Brennus et envoyait son plus gracieux sourire à Barbu d'Argenvilly, raide comme un pieu, sanglé dans une redingote à taille sur laquelle s'étalait une cravate de dentelle noire frangée de filigranes d'or. Il était en train de complimenter le jeune Pancrace d'avoir enfin forcé les portes de la *Revue des Deux Mondes* :

— Je n’aime pas la *Revue*, lui disait-il d’une voix caverneuse, mais vous me la ferez aimer.

Ailleurs Pierre Max, avec sa face glabre et ascétique, avait entamé une discussion avec Léonce Boday dont la longue chevelure tombait en cascades sur les épaules comme celle d’un roi mérovingien. Puis c’était Charles Red, avec sa perruque blonde en rouleaux et ses moustaches jaune d’œuf effilées à cire hongroise ; Jean Spirage, avec son chapeau rougi par la pluie et son plastron de chemise entrouvert, laissait, par l’entre-bâillement, apercevoir une végétation luxuriante.

Dans les loges, c’était encore bien pis : Paul Tournon, avec sa barbiche militaire et son ventre en forme de grosse caisse, étalait fièrement son rouge ruban, d’une largeur invraisemblable, à côté d’une grosse commère qui avait été la coqueluche du théâtre de Rennes il y avait bien longtemps ; toute la rédaction du *Caméléon politique* faisant une grande tache noire sur le papier rouge des loges, tache répétée six pas plus loin par la rédaction du *Paris-Pornographe* et de l’*Insecticide indépendant*.

Puis, de ça, de là, quelque cabotine sur le retour : Lacour-Prangarde avec sa fille majeure ; Leda Chali, ayant abandonné pour quelques heures sa boutique

de parfumerie ; Camélia également avec sa fille ; tout cela maquillé, fardé, avec des perruques blondes de jeunesses au couvent, jouant de l'éventail et essayant encore devant les fauteuils d'orchestre leurs coquetteries surannées. Çà et là, cependant, quelque actrice d'un théâtre voisin, quelque demi-mondaine en toilette tapageuse avec des perles au cou et des diamants aux oreilles, reposaient un peu la vue attristée par toutes ces laideurs ; les jolies n'étaient d'ailleurs, il faut bien le dire, qu'en infime minorité.

Aux fauteuils d'orchestre, aussi, quelques hommes élégants, en habit et en cravate noire, tranchaient par leur tenue correcte au milieu de ces gens qui se connaissaient tous. Enfin, le Cercle des Truffes, occupait sa place habituelle, et sur le devant de l'avant-scène le prince Cravach projetait sa haute stature, dominant toute la salle de sa hautaine personnalité.

La *Belle Jeannette* commença vers les neuf heures par un chœur de blanchisseuses, et comme lesdites blanchisseuses étaient en jupe courte, avaient de jolies jambes et tournaient le dos à la salle, le chœur fut très applaudi ; puis la pièce se déroula, coupée de temps en temps par quelques éclats

de rire, mais il était aisé de voir que le public n'avait qu'une préoccupation : l'entrée de Liona.

Le prince Cravach en avait la fièvre. Installé dans une petite baignoire donnant sur la scène même, Hector Boulot jouissait de cette impatience, – et, en effet, il savait que les auteurs étaient décidés à ne faire paraître la diva qu'au second acte. Aussi la toile tomba-t-elle sur un désappointement général. Dans les couloirs on s'abordait, et, entre deux poignées de main :

– Eh bien, comment trouvez-vous cela ?

– Heu ! Heu ! c'est faiblot.

– Il faudra voir : ce n'est encore que l'exposition.

– Hein ! est-ce assez infect ?

– Ne parlez donc pas si haut, mon cher, on se fait ainsi des ennemis, etc., etc.

Au deuxième acte, le rideau se leva sur la scène absolument vide, et tandis que la petite flûte modulait des accords champêtres, on vit tout à coup arriver Liona en paysanne ; un large chapeau de paille grossière campée à la diable sur les cheveux dénoués servait d'auréole à sa tête mutine. Son corsage déchiré laissait apercevoir à nu tout un coin d'épaule et

permettait à l'œil ébloui de deviner d'adorables rondeurs.

Elle s'avança ainsi riieuse, effrontée, tenant en laisse un gros chien de berger, tandis que le public, conquis à l'avance par cette gracieuse apparition, faisait entendre un murmure admiratif. Puis, d'une voix claire, limpide, laissant percevoir chaque syllabe, elle chanta une mélodie naïve qui se terminait par le refrain :

Aussi j'aime à chanter parfois,
Et me souviens, pauvre Jeannette,
Des chants qu'à l'ombre des grands bois
Il fredonnait à la pauvrette.

À peine le couplet était-il terminé, que la salle entière éclata en applaudissements. La diva dut recommencer l'air en entier, et le prince Cravach, se penchant hors de sa loge, lança lui-même une gerbe de lilas blancs qui alla tomber aux pieds de la chanteuse, Celle-ci ramassa les fleurs et salua en envoyant son plus gracieux sourire à l'avant-scène.

Au fond de sa baignoire, sur la scène, Hector Boulot avait suivi ce manège, impatienté, crispé, rageur.

— Il n’y a qu’un moyen, se dit-il, d’annuler l’effet produit par ce bouquet : c’est d’en faire envoyer d’autres de divers points de la salle.

Et, en effet, tandis que la représentation continuait au milieu d’un succès croissant, Liona Pelletier, sur les ordres du directeur, reçut coup sur coup plusieurs bouquets anonymes. Le rideau tomba sur des acclamations et la belle Jeannette fut rappelée trois fois.

Dès le commencement du troisième acte, la victoire était gagnée, mais le directeur, tout entier à sa passion, ne voyait plus rien, n’écoutait plus rien et ne songeait plus qu’à la lutte engagée avec le prince. Liona, sûre d’elle-même, n’avait jamais été aussi jolie. Elle venait de commencer sa grande scène de jalousie avec le paysan Grenichet, et lui chantait avec toutes sortes de réticences :

C’est comme cela. Si tu ne peux t’y faire,
Mon pauvre ami, mon pauvre ami,
Tu ne fais pas mon affaire.

À peine venait-elle de lancer la dernière note du couplet qu’une véritable pluie de gardénias magnifiques fut lancée de l’avant-scène. Il en tombait, il en tombait toujours, et le prince Cravach ne s’arrêta

que lorsque la scène fut littéralement jonchée, et lorsque le plancher eut complètement disparu sous un tapis de fleurs.

C'était un cadeau vraiment royal et jamais le fameux Tout-Paris n'avait assisté à pareille fête. Aussi éclata-t-il en bravos frénétiques. Une partie des spectateurs s'était levée pour mieux applaudir, l'enthousiasme était à son comble. Liona, attendrie, restait tout interdite au milieu de cette corbeille improvisée et levait ses beaux yeux reconnaissants vers l'avant-scène... lorsque tout à coup on entendit la voix stridente d'Hector Boulot qui criait de sa loge :

— Balayez-moi ça pour qu'on puisse continuer la représentation !

Et soudain l'on vit entrer en scène un machiniste sale, déguenillé avec sa veste de toile toute maculée de taches d'huile. Ce machiniste était armé d'un balai dégoûtant, et aussitôt il se mit à balayer consciencieusement tous les gardénias comme s'il se fût agi d'une ordure quelconque.

Après une première exclamation, le public d'abord stupéfait de cette entrée, trouva bientôt la chose d'un haut comique. À mesure que le balayeur continuait sa besogne, on se tournait en ricanant vers la loge du pauvre prince, et lorsque tous les gar-

dénias déchiquetés, salis, maculés, eurent été poussés en tas vers la coulisse, ce fut un rire homérique. Les musiciens se tordaient, le gros Pourcey en était malade et dans un accès de gaieté s'était laissé aller sur l'épaule de Malvina qu'il menaçait d'écraser de son poids : dans la loge du *Paris-pornographe* on prenait des notes tout en se montrant l'avant-scène. La belle Jeannette, elle-même, gagnée par cette joie communicative, ne pouvait plus tenir son sérieux.

La situation devenait intolérable pour le prince.

— Me voilà à tout jamais ridiculisé devant Liona ! s'écria-t-il. Demain, grâce à ces aimables reporters, je serai la risée de tout Paris.

Et il sortit précipitamment de la loge, entendant encore bruire à ses oreilles les éclats de rire provoqués par cette adroite manœuvre d'Hector Boulot.

III

Quelques jours après, une nouvelle première avait lieu au théâtre des *Maillots Olympiques*. On revoyait les mêmes gommeux devant le contrôle et le même public bigarré dans la salle. La Douceraye, Barbu d'Argenvilly, Paul Touron, Pierre Max, Léon Boday ; ils étaient tous à leur poste, sans oublier, bien

entendu, les rédactions complètes du *Caméléon* et de l'*Insecticide*.

Le sympathique Hector Boulot, tout seul dans une belle loge de face, montrait sa figure souriante et son crâne chauve entouré d'une couronne de boucles grises artistement étagées. Il paraissait triomphant et échangeait des saluts aimables avec tous les critiques qu'il reconnaissait dans la salle, bondée de spectateurs. Dans la baignoire d'avant-scène Mina Lente, son ancienne amie, lui lançait des regards furibonds, mais sans arriver à l'émouvoir.

À neuf heures, le prince Cravach faisait à son tour son entrée dans une des loges, accompagné du comte Taradel, le président du Cercle des Truffles. Sur une observation de ce dernier, se plaignant de la poussière, l'ouvreuse ouvrit une armoire dans laquelle étaient serrés les ustensiles destinés à nettoyer le corridor et donna au velours de la balustrade un coup de plumeau sommaire. Ce fut l'affaire d'une seconde, mais ce temps avait suffi au prince pour s'assurer du contenu de cette armoire; on va voir pourquoi.

Après avoir confié leur pelisse à un gigantesque valet de pied qui les avait accompagnés jusque la loge, les deux amis s'assirent sans paraître

s'apercevoir des chuchotements et de la curiosité excitée par leur entrée. Hector Boulot surtout avait un sourire narquois d'une impertinence exquise.

Quelques secondes après, l'orchestre entamait l'ouverture ; le rideau se levait et la pièce commençait au milieu d'un silence profond, quand tout à coup l'on entendit un vacarme épouvantable. La porte de la loge d'Hector Boulot était ouverte, et l'on apercevait le prince Cravach debout, disant d'une voix de tonnerre :

— Jean, balayez-moi ça pour qu'on puisse continuer la représentation !

Ça, c'était le directeur des *Roueries-Dramatiques*.

Et aussitôt le grand valet de pied, armé du balai de l'ouvreuse, entra dans la loge et se mit à pourchasser vigoureusement le pauvre Boulot, ahuri par cette ridicule agression.

Pâle de rage, les cheveux en désordre, la cravate dénouée, il se cramponnait à sa place en criant :

— Monsieur ! cette plaisanterie... !

— Je vous traite comme une fleur. De quoi vous plaignez-vous ? Vous n'avez pas la prétention de valoir un gardénia !

— C'est une infamie !...

— Vous m’avez rendu grotesque devant toute une salle de spectacle ; je vous rends la pareille, riposta Cravach. Hardi, Jean ! balayez-moi ça !

Toute la salle s’était retournée. On se penchait en dehors des loges ; on grimpa pour mieux voir sur les fauteuils et les rires éclataient à faire écrouler le lustre. Jamais on ne s’était tant amusé : il y avait des gens qui pleuraient. Les reporters, en proie à la plus vive allégresse, prenaient notes sur notes, ce scandale était une véritable bonne fortune, et, pour que rien ne manquât au tableau, dans la baignoire d’avant-scène, Mina Lente s’était levée toute droite et, en battant des mains, criait aussi d’une voix perçante :

— Hardi, Jean ! hardi, Jean ! cri immédiatement répété de tous les points de la salle.

Pendant ce temps, Jean continuait sa besogne avec un entrain merveilleux. Il ne cessa que lorsqu’il eut bien et dûment expulsé le directeur qui malgré ses protestations et sa résistance désespérée, fut ainsi reconduit à coups de balai jusqu’à l’escalier du théâtre.

Il était impossible dans ces conditions-là de continuer la pièce ; les acteurs ne pouvaient plus se faire entendre. Il fallut baisser le rideau, et lorsque

les gardes municipaux arrivèrent enfin sur le lieu de la lutte, ils ne trouvèrent plus qu'une loge vide. Cravach était vengé et bien vengé.

L'affaire a eu ces jours-ci son dénouement en police correctionnelle. Le prince Cravach a été condamné à 5 fr. d'amende pour voie de fait, à 3 fr. pour tapage nocturne, à 0 fr. 75 cent, pour réparation du balai cassé.

QUAND MÊME



I

PAR SUITE DE L'ARRIVÉE prochaine de monsieur l'intendant, pour la revue trimestrielle, les permissions demandées au rapport sont ajournées.

Ces trois simples lignes, lues par Maxence sur le rapport, eurent pour effet de lui causer une consternation profonde. Comment ! il allait être obligé de manquer le grand bal de Russiani ! ce n'était pas possible. La brune Lucie Mireille, cette belle fille qu'il poursuivait depuis si longtemps, lui avait dit le dimanche précédent, dans l'allée des Acacias :

— Venez jeudi au bal de Russiani... et nous verons.

Elle avait souligné cela d'un regard ! C'était plus qu'une promesse, c'était presque un engagement, et il fallait renoncer à cette douce perspective à cause d'un prochain voyage de *mossieur* l'intendant !

D'abord quand allait-il arriver, cet intendant ? Peut-être seulement le lendemain, ou même le surlendemain...

— Bah ! réfléchit Maxence, le plus simple est de partir en bombe ; j'ai changé le tour de distribution du régiment, et ne vois rien à faire d'ici vingt-quatre heures. En prenant seulement le train de Mourmelon à quatre heures moins cinq du soir, je pourrai, sans manquer à mon service, sauter à Châlons dans l'express de sept heures et être à Paris à dix heures, juste à temps pour le bal.

Ceci fait, il commanda son cheval pour trois heures et demie, et, afin de pouvoir partir en tenue sans attirer l'attention, il envoya, de son côté, son ordonnance à Châlons avec un petit sac contenant ses effets bourgeois. Au milieu de ses préparatifs, il reçut d'un officier de la brigade voisine une lettre assez désagréable. Il y avait :

« Mon cher camarade,

» J'apprends que, de votre autorité privée, vous vous êtes permis de changer le tour de distribution, si bien que je suis à l'improviste commandé avant l'heure. Je trouve le procédé plus que sans gêne et tiens à vous exprimer tout mon mécontentement de cet acte inqualifiable.

» SIGNÉ : CAPITAINE BRULARD. »

Mauvais caractère que ce Brulard. Envieux, rageur, susceptible !

Maxence, rouge de colère, prit fiévreusement la plume et écrivit :

« Ce que je trouve sans gêne, monsieur, c'est votre lettre impertinente. Si c'est une affaire que vous avez voulu chercher, je suis obligé de partir ce soir ; mais demain, à mon retour, je serai tout à votre disposition.

» M. DE PARABÈRE. »

Ce à quoi le farouche Brulard répondit ce petit mot laconique :

« Soit, monsieur, nous nous battons : la nuit, au sabre, avec deux gardes d'écurie tenant un falot. »

— Allons, dit le capitaine avec un soupir de soulagement, voilà une affaire arrangée, et maintenant ne songeons plus qu'à notre départ tout en nous montrant au camp le plus longtemps possible.

À trois heures vingt-cinq, Maxence se préparait à monter en selle, pour se rendre à la gare de Mourmelon, lorsque le maréchal des logis chef apporta une petite note annonçant que les capitaines com-

mandants étaient demandés à trois heures et demie chez le colonel.

— Diable ! pensa Maxence très inquiet, pourvu que la réunion ne dure pas plus d'un quart d'heure, je pourrai encore prendre mon train de quatre heures moins cinq. Mais, c'est égal, c'est grave.

Le bureau du colonel avait d'ailleurs un aspect menaçant. Cinq chaises étaient rangées autour de la cheminée. On allait s'asseoir !... Mauvais signe.

Le colonel expliqua brièvement aux capitaines que, par ordre ministériel, il fallait envoyer en congé une nouvelle fournée de cavaliers dans le courant de janvier, mesure nécessitée par des motifs d'économie budgétaire. Il y avait donc à faire un choix judicieux de candidats méritants, bons sujets, soutiens de famille, etc., etc.

À quatre heures moins le quart tout était fini, et Maxence, qui trépignait sur place, se préparait à s'élaner au-dehors lorsque le capitaine Briquemolle crut de son devoir de demander des éclaircissements. Un autre, piqué d'émulation, présenta quelques plaintes patriotiques sur l'insuffisance des effectifs ; un autre parla de la litière, du et de la salade de conserves, etc. Maxence les eût étranglés ; enfin, lorsque la discussion fut épuisée, ces mes-

sieurs sortirent lentement un à un de chez le colonel. À ce moment, il était quatre heures un quart et le train était parti depuis vingt minutes !...

Maxence eut un moment de découragement ; mais à la rigueur, il pouvait encore arriver à cheval à Châlons pour l'express de sept heures. Il y avait bel et bien vingt-huit kilomètres – sept lieues – à parcourir dans la nuit noire et par un froid de plusieurs degrés au-dessous de zéro, mais la jolie tête de Lucie Mireille lui apparut. Une si belle fille valait bien un peu de fatigue.

Et sautant en selle sur Spartacus, son meilleur cheval, il prit au grand trot la route de Châlons.

Par un malheureux hasard il faisait nuit à ne pas voir à trois pas devant soi. Avec cela le vent s'était levé et soufflait au nez du pauvre cavalier une petite bise aigrette des plus désagréables. Pour sentir moins l'onglée, il avait déchaussé les étriers, mais ses doigts étaient raidis par le froid.

Il trottait, il trottait sur cette route uniforme dont la longueur paraissait interminable. Parfois il apercevait à l'horizon les lumières de quelque masure isolée sur la route ; c'était toujours un but, un point de repère, presque une distraction ; puis il se replongeait dans la nuit. De temps en temps il tirait

sa montre, et à la lueur de sa cigarette il calculait comment il devait régler son allure pour faire ces sept lieues en deux heures un quart. Il n'y avait pas moyen de se reposer même trois minutes, il fallait aller toujours et quand même, soutenant vigoureusement dans les jambes le pauvre Spartacus dont le poil commençait à mouiller malgré le froid.

Il n'y avait plus que trois kilomètres à franchir ; déjà le capitaine apercevait à l'horizon une lueur qui indiquait Châlons, lorsque, à la station de La Veuve, il ne vit pas dans l'obscurité la barrière en fer qui fermait le passage à niveau. Il arriva au grand trot sur cet obstacle, le cheval heurta du frontal contre les barreaux, et, étourdi, s'abattit comme une masse.

Comme nous l'avons dit, le capitaine n'avait pas chaussé ses étriers, il put donc sauter lestement à terre sans se faire grand mal. Quant au pauvre Spartacus, il était grièvement blessé et incapable, pour le moment, d'aller plus loin. Maxence jeta un louis au garde-barrière en lui recommandant de faire conduire le cheval à l'hôtel de la Cloche, à Châlons, puis, à son tour, il se mit en route au pas gymnastique.

À sept heures moins cinq, haletant, couvert de sueur, il arrivait en gare, où l'attendait son ordonnance avec ses effets bourgeois.

— Viens vite ! s'écria-t-il, nous n'avons pas une minute à perdre.

Et il l'entraîna vers la salle d'attente des premières, pour le moment évacuée par tous les voyageurs déjà sur le quai. Il enleva rapidement son képi, sa tunique, ses grandes bottes ; mais au moment où l'ordonnance l'aidait à retirer sa culotte collante, une voyageuse arriva devant la porte, poussa un cri de stupeur et disparut.

— Dépêchons-nous, dit Maxence, car l'endroit est bien mal choisi !

Et au moment précis où, en chemise flottante, il allait enfiler son pantalon noir, le commissaire de surveillance fit son entrée, suivi du gendarme de planton à la gare.

— Monsieur, dit le commissaire indigné, qu'est-ce que c'est que cette tenue ?

— Vite mon gilet ! répondit Maxence.

— Une dame vient de se plaindre du spectacle indécent que vous avez étalé à ses regards. Je vais établir contre vous une plainte comme attentat aux

mœurs et outrage public à la pudeur. Vos noms, afin que je dresse procès-verbal ?

— Capitaine Parabère, treizième cuirassiers. Mon ordonnance vous donnera les renseignements supplémentaires.

Et profitant du respect que son grade inspirait au gendarme n'osant arrêter un supérieur, il bondit dans le train qui déjà se mettait en marche.

— Allons, dit Maxence en s'épongeant le front et en s'étalant avec délices sur la banquette, malgré tout j'arriverai à Paris encore à temps.

II

Un héros n'est pas en fer, mais simplement en chair et en os, comme tout bon capitaine de cuirassiers ; aussi je dois avouer qu'il était un peu fatigué en arrivant chez Russiani. Néanmoins le spectacle charmant qu'il eut sous les yeux l'eut bien vite rasséréner, et lui rendit tout son entrain.

Dès la porte d'entrée, on passait sous la voûte entre deux haies de splendides hallebardiers en costume François I^{er}, avec le maillot mi-partie gris et bleu, la veste de velours bleu à crevés, la haute fraise et le chaperon à plumes. La cour, éblouissante de lu-

mières, avait été planchéiée et transformée en salle de bal. Un immense vélum de velours rouge retenu par de lourdes embrasses d'or servait de plafond à hauteur du second étage, et de ce vélum descendaient six lustres en cristal.

Sur le perron, entre deux massifs de lauriers-roses, était installé un orchestre d'une trentaine de musiciens costumés en pierrots faisant entendre des fanfares triomphales. Enfin, dans le fond, les écuries avaient été converties en une magnifique salle de festin où un souper tout dressé attendait les convives.

Mais ce qui était vraiment merveilleux, c'était la collection de jolies filles étalant au milieu de la foule des habits noirs leurs épaules splendides, leurs bras nus, leurs parures éblouissantes. Il y avait là Mary Fabert en costume Pompadour, ravissante avec ses grands yeux de velours et sa haute coiffure poudrée ; Blanche Rose en polichinelle de satin blanc ; Henriette Fremond en costume Watteau ; Trilby en laitière suisse ; l'espiègle Jeanne Lemay avec son inséparable Naplani, la comtesse Otrojewska, dont le rire enfantin s'égrenait comme une cascade de perles.

C'était un murmure de voix, un brouhaha indescriptible, sur lequel tranchait parfois quelque éclat

de rire moqueur ou quelque cri de belle petite serrée de trop près ; puis, planant sur le tout, un parfum indéfinissable, en même temps âcre et enivrant, mélange d'odeur de femmes et des senteurs les plus diverses : white-rose, verveine, opoponax, dentelle fleurant l'iris et l'ambre. Le dessus du panier des recrues, la jeune et la vieille garde étaient là sur le pont, luttant de beauté et d'élégance, et montrant à côté du savoir résultant d'une longue expérience, la grâce et le triomphe de la jeunesse.

Russiani était en esclave grecque et avait enroulé dans ses cheveux un collier de perles d'une grosseur invraisemblable... pour une esclave.

— Ah ! vous voilà, monsieur le cuirassier, dit-elle à Maxence. Comme vous arrivez tard !

— Lucie Mireille est arrivée ?

— Oui, elle cause dans la serre ; elle m'a dit qu'elle soupait avec vous.

Maxence se précipita dans la serre dont les arbres portaient des lanternes vénitiennes, et trouva sa belle amie assise près d'une fontaine qui envoyait dans les airs un panache d'argent éclairé par la lumière électrique. Elle était plus jolie que jamais avec sa robe de satin feu moulant ses formes à la croire

nue, et son peigne de diamants piqué un peu de côté sur sa chevelure noir bleu.

Le capitaine s'assit auprès d'elle, en couvrant de baisers fous de beaux bras qu'on ne lui refusa qu'à moitié. Un moment il eut bien l'idée de raconter le tour de force qu'il avait dû accomplir, mais il réfléchit qu'il ne fallait jamais se poser en victime, ni présenter le métier militaire comme une carrière rendant toute liaison impossible.

D'ailleurs, il aimait bien mieux oublier le camp, le régiment, Brulard et le reste, pour se laisser tout entier aller à la béatitude de la situation. Quel changement ! après ce Mourmelon boueux, sombre, humide, ces sept heures passées à cheval dans la nuit noire, se trouver enfin dans cette atmosphère délicieuse, à côté d'une jolie fille au milieu de tout ce gracieux petit monde et de cette joyeuse coterie qu'il connaissait si bien !

La musique arrivait par bouffées et servait d'accompagnement à la conversation d'amoureux qui s'étaient isolés çà et là derrière le feuillage de la serre ; c'étaient des chuchotements, des petits cris, des bruits de baisers, quelque chose de doux et de discret faisant contraste avec le fracas de la fête qu'on entendait au loin dans la cour.

Tout à coup les trompettes de l'orchestre entamèrent la marche d'Aïda, les hallebardiers défilèrent processionnellement, entraînant à leur suite tous les couples vers la salle du souper. Maxence offrit son bras à Mireille et se dirigea vers l'une des petites tables.

Oh! le joyeux souper avec ses interpellations d'une table à une autre, sa bataille de fleurs arrachées aux corbeilles, ses valse de Strauss exécutées par l'orchestre et reprises en chœur par les invités, ses rapprochements de chaises, ses déclarations échangées tout près dans l'oreille entre deux verres de vin de Champagne! Maxence avait passé son bras derrière le dossier de Mireille, et celle-ci en bonne camarade lui donnait la moitié de ses truffes après y avoir mordu à pleines dents.

— Tu sais, disait Maxence entre deux bouchées, quand tu voudras... nous rentrerons.

— Ne sommes-nous pas heureux ici?

— Certainement, mais nous serions encore mieux chez toi.

Au fond il trouvait que l'heure fuyait avec une rapidité désespérante.

— Vois-tu, Maxence, disait lentement Mireille d'un ton grave, si je me suis aussi longtemps refusée

à toi, c'est que je serais désolée d'être le caprice d'un jour. Je ne suis pas tout à fait la première venue ; je veux être prise au sérieux, très au sérieux ; je veux que celui que j'aime ne recule devant aucune demande, aucun sacrifice, aucune fatigue.

— Ah ! si tu savais !... s'écria Maxence.

Puis, arrêtant la nouvelle confession qui lui montait du cœur aux lèvres, il étreignit Mireille dans ses bras en lui disant :

— Je t'adore ! Je ferais vingt lieues pieds nus pour t'embrasser une seconde comme maintenant, je mangerais du pain sec pour te donner des perles.

Une protestation s'éleva dans toute la salle :

— Maxence à l'ordre ! Ce n'est pas permis ! On n'est pas heureux comme cela en public, Mireille, demande-lui des excuses, des excuses, des excuses !

Mireille se leva toute droite, et, les yeux brillants, le bras tendu dans une merveilleuse attitude, elle s'écria d'une voix vibrante :

— Je ne reçois des excuses que chez moi, et à genoux !

— Soit ! dit le capitaine.

Et, passant son bras vigoureux sous la taille serpentine de sa voisine, il l'enleva comme une plume, et, au milieu d'un tintamarre épouvantable, des cris,

des rires, des applaudissements, il l'emporta suspendue à son cou à travers les rangs pressés des convives.

III

Le lendemain matin, à huit heures, malgré les supplications de Mireille qui voulait le retenir, Maxence sautait dans une voiture pour reprendre bien vite le train du matin. Il fallait rentrer dans la réalité.

À peine avait-il eu le temps au passage de s'arrêter chez un bijoutier de la rue de la Paix et de choisir en hâte un bracelet qu'il envoya chez Lucie avec sa carte. Il prévoyait en effet des orages et ne savait trop quand il pourrait revenir à Paris.

En arrivant au camp, à une heure, il apprit que monsieur l'intendant était arrivé à l'improviste le matin même et qu'il avait constaté l'absence du capitaine à la revue d'effectif. Le colonel, furieux, avait infligé au capitaine quinze jours d'arrêt et l'avait rayé de son tableau d'avancement.

Le soir même Maxence se battait aux falots avec le terrible Brulard, et, fatigué par toutes les émotions

de la veille, attrapait un coup de sabre qui le clouait au lit pour un mois.

Ce n'est pas tout. Le lendemain il recevait une assignation en police correctionnelle pour outrage public à la pudeur et était condamné par défaut à 10 000 fr. d'amende ; de plus, Spartacus, son cheval préféré, mourait de la blessure reçue contre la barrière.

Certes, cette créature qu'on appelait Mireille avait été souvent bien aimée, bien désirée ; on avait commis pour ses beaux yeux bien des folies ; mais cependant jamais on n'avait accompli, pour passer quelques heures avec elle, un pareil tour de force. Cloué dans son lit, Maxence songeait à tous les obstacles qu'il avait surmontés pour arriver quand même au rendez-vous donné, lorsqu'il reçut le petit mot suivant :

« Depuis le bal de Russiani, je n'ai plus entendu parler de vous et n'ai reçu, avec votre carte, qu'un souvenir insignifiant. Vous n'avez pas compris quelle femme j'étais. Tant pis pour vous, je ne vous reverrai jamais !

» LUCIE MIREILLE. »

Et jamais elle ne saura tout ce qu'aura coûté cette nuit au pauvre capitaine de cuirassiers.

LA DOUCHE



I

IL Y AVAIT CETTE NUIT-LÀ un monde fou dans la grande salle du restaurant Mater's. Les petites tables étaient encombrées de soupeurs faisant vis-à-vis à des jeunes personnes – quelques-unes fort jolies, ma foi – vêtues pour la plupart de toilettes à tons clairs laissant voir le plus de peau possible. Accoudées sur la nappe, les bras nus, elles grignotaient des fruits ou épluchaient des écrevisses avec des jolis mouvements de doigts chargés de bagues. Les couples se penchaient l'un vers l'autre, s'embrassaient entre deux bouchées.

On mangeait dans la même assiette, on buvait dans le même verre sans que personne songeât à s'en étonner. Un véritable retour à l'âge d'or. De temps en temps quelque belle fille se levait, dans le but de livrer à l'admiration de la galerie son torse moulé dans un fourreau de satin, et, tout en faisant des effets de hanche, se promenait de table en table, ap-

puyant familièrement sa main sur le dos rebondi de quelque joyeux soupeur, ou encore s'asseyait brusquement lorsque le menu indiquait des gens cossus.

C'était un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de Champagne sautant en l'air, d'interpellations aux garçons affairés. Un immense lustre de cristal éclairait ce joyeux spectacle répercuté à l'infini dans les glaces, tandis qu'au milieu des groupes, grave, gourmé, circulait le patron Félicien, daignant parfois adresser la parole à quelque client de choix.

Son attention était en ce moment particulièrement attirée par le bruit qui se faisait à une petite table placée en équerre près de la cheminée. Le sourcil froncé, la serviette à la main, il se demandait, si la dépense faite dans ce coin-là pouvait excuser un désordre incontestable et fâcheux à tout égard pour la bonne réputation d'une maison aussi avantageusement connue sur la place.

Il y avait, en effet, assis là, un petit homme gras-souillet, barbu, avec des bras d'hercule et un bedon en pointe, qui, l'œil ardent, la pommette rouge, les cheveux ébouriffés, pérerait avec une volubilité extraordinaire ; et les belles petites, le voyant arrivé à cet intéressant état psychologique, s'étaient immé-

diatement rapprochées de sa table, et le comblaient d'attentions et de caresses, tout en tenant déjà dans leurs doigts effilés un petit papier blanc représentant leur addition.

Lui trônait comme un véritable pacha, et tout en buvant il criait :

— Voyez-vous, mes enfants, ce soir j'offre tout ce que vous voudrez. Le jour du triomphe, on a le droit de ne se rien refuser. Voulez-vous du kummel, du Champagne, de la chartreuse, les liqueurs les plus variées? Allez! allez! ne vous gênez pas. C'est moi qui paye... et quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

La grande Berthe, une brune pâle, serpentine, avec des yeux qui lui faisaient le tour de la tête, se pencha vers l'orateur et lui dit de sa voix mélodieuse et boulevardière :

— Vous êtes donc bien riche?

— Si je suis riche!

Et le petit homme cligna de l'œil.

— Quant à ce qui est de ma fortune présente, — il tapa sur son gousset qui rendit un son argentin, — je vous le répète, vous pouvez boire tout ce que vous voudrez. C'est moi qui régale. Voilà pour le présent; mais l'avenir! ah! l'avenir! C'est-à-dire que quand

je songe à la position sociale qui s'ouvre devant moi à partir d'aujourd'hui, il me semble que je rêve. Je ferme les yeux, et il me passe des petits frissons.

— Vraiment! s'écrièrent les belles petites en se rapprochant de plus en plus.

La grande Berthe – pour mieux entendre probablement – avait passé son bras blanc chargé de porte-bonheur autour du cou du petit homme.

— Oui, mes enfants. Supposez qu'un citoyen, le plus grand citoyen de France... – je n'en dis pas plus, mais je m'entends... – supposez que ce citoyen, connaissant votre influence, votre habileté et, je m'en flatte, votre faconde... vous ait chargées d'une mission de confiance difficile, d'une importance capitale, avec pleins pouvoirs, et cela dans un des arrondissements les plus difficiles de Paris.

— Eh bien! demanda Gabrielle qui ne comprenait pas grand'chose.

— Si, grâce à vous, ce premier citoyen avait réussi, si en un mot l'affaire était dans le sac, croyez-vous qu'on pourrait être content? Voyez-vous, il a tout dans sa main : le clergé, les bureaux de tabac, la magistrature, la noblesse, l'administration, l'armée et la marine, les petites voitures, tout, tout! Et cet

homme-là n'a rien à me refuser, à moi, Oscar Dufrignon.

— À la santé d'Oscar Dufrignon ! cria Berthe.

— Vive Oscar ! vive Oscar ! glapirent toutes les belles petites en se précipitant au cou de l'heureux soupeur et en le couvrant de baisers.

— C'est insupportable ! cria-t-on dans la salle. On ne peut pas s'entendre !

La vérité est qu'on était très jaloux du succès de ce monsieur qui accaparait toutes les femmes.

Félicien s'avança avec son regard olympien et, s'adressant à la jolie Gabrielle, il lui dit d'un air farouche :

— Si madame ne veut pas rester tranquille, je vais la flanquer à la porte.

Cette phrase – cependant si simple – déclencha une véritable tempête.

— On ne peut plus s'amuser maintenant ! c'est dégoûtant ! c'est une boîte ! Il me semble cependant que nous consommons assez !...

Le petit homme avait repoussé la table si brusquement que plusieurs flacons tombèrent à terre, puis il dit à Félicien impassible :

— Vous savez ! si vous voulez un bon coup de poing, je suis votre homme !

Quant à la grande Berthe, elle avait immédiatement tiré parti de la situation.

Se levant toute droite, elle s'était précipitée sur Oscar et, en l'attirant sur son cœur, elle lui disait :

— Tu ne vas pas te compromettre avec un larbin ! Viens, mon ami, viens ! règle l'addition et sortons d'ici !

Le maître d'hôtel apporta sur une assiette une longue pancarte surchargée d'écritures, les petites dames y joignirent de petits morceaux de papier pliés en quatre, qui depuis longtemps apparaissaient à leur corsage... Oscar sans compter vida son gousset et jeta une poignée de louis, de pièces blanches et de sous dans l'assiette ; le maître d'hôtel emporta le tout.

Pendant ce temps le petit groom avait apporté le manteau de Berthe, une magnifique sortie de bal en satin prune toute soutachée d'or. Elle prit le bras de Dufrignon qui s'était campé fièrement, son chapeau sur l'oreille ; puis entre deux haies de garçons le couple descendit majestueusement le grand escalier, tandis que les bonnes amies disaient avec jalousie :

— A-t-elle une chance, cette Berthe !

— Le cocher Jean de la rue Blanche ! cria le chasseur.

On sauta dans une Victoria qui venait d'avancer devant la porte du restaurant, et les deux amoureux gagnèrent au grand trot les hauteurs de la Trinité. Berthe avait appuyé sa tête sur l'épaule dodue de son voisin qui, bercé par le mouvement de la voiture, trouvait que décidément la vie était une invention superbe. L'air était frais, le ciel étoilé, et la jolie brune murmurait :

— Tu n'as pas froid au moins, mon Oscar ? Serre-toi bien contre moi. D'ailleurs, nous voilà bientôt arrivés.

— Ah çà, où m'emmenez-vous ? hasarda le petit homme.

— Mais chez moi, rue Blanche, un petit appartement que je viens de faire meubler : tu verras comme nous y serons bien.

La voiture s'était, en effet, arrêtée devant une maison d'assez bonne apparence. Le portier devait avoir l'habitude d'être réveillé la nuit, car il ouvrit au premier coup de sonnette.

— Madame Berthe ! cria la brune en passant devant la loge.

Elle alluma un petit bougeoir à la veilleuse placée sur une table en bas de l'escalier, puis elle dit à Dufrignon :

— Prends la rampe d'une main, donne-moi l'autre, et laisse-toi conduire.

On eût dit Juliette entraînant Roméo, mais un Roméo un peu poussif et qui soufflait comme un bœuf en parvenant au troisième étage.

Arrivée là, Berthe sonna et une femme de chambre vint ouvrir tout en tenant à la main une lampe dont la lumière était tamisée par un abat-jour rose.

On fit traverser à Dufrignon une antichambre, une salle à manger meublée en chêne avec le bahut traditionnel, un salon ne possédant encore comme meuble qu'une table surchargée de dorures et un canapé satin mousse (ces tapissiers sont d'une lenteur!) un cabinet de toilette-boudoir très élégant avec immense toilette en marbre, chaise longue, table-duchesse avec son jeu complet de peignes et de brosses en ivoire, et enfin on arriva à la chambre à coucher après s'être arrangé de manière à exécuter complètement ce qu'on appelle le tour du propriétaire.

La chambre à coucher était toute tendue d'andrinople rouge; un grand lit de milieu et deux longs fauteuils composaient l'ameublement, complété cependant par une lampe persane suspendue au plafond, et par une sapho en terre cuite sur la cheminée.

Oscar Dufrignon avait été s'étendre dans un des fauteuils et, la tête renversée en arrière, regardait la rosace d'un air béat.

— Eh bien, comment me trouves-tu installée? dit Berthe, tandis que la femme de chambre lui enlevait son manteau.

— Très bien, très bien, dit Dufrignon, mais à vrai dire je n'ai pas très bien regardé.

Cette insouciance et ce dédain inconscient confirmèrent encore les espérances de Berthe sur l'opulence du monsieur, et après avoir passé en hâte un peignoir de crêpe de Chine, fraîche, parfumée, ses beaux cheveux noirs tombant sur les épaules, elle vint comme une chatte s'asseoir aux pieds de son seigneur et maître sur un petit tabouret.

— Avez-vous une salle de bains? demanda tout à coup Oscar.

— Non, répondit Berthe en rougissant un peu... mais je suis ici depuis si peu de temps.

— Il vous faudrait des douches ! Ah ! les douches, voyez-vous, ça me connaît, et il n'y a que cela : agilité et force, régénération complète, rien que par l'hydrothérapie. Je vous ferai installer un appareil la semaine prochaine.

— Vraiment c'est trop ! dit Berthe en posant câlinement sa tête sur les genoux du gros monsieur.

— Peuh ! une vétille. Ma chère amie, je ne sais pas si là-bas chez Mater's je vous ai bien fait comprendre ma situation.

— Très bien, très bien... mais explique-moi tout de même encore.

— Eh bien, voilà : il faut vous dire que j'ai une influence énorme dans le 30^e arrondissement. Tout le monde me salue. Quand je passe dans la rue, on se pousse du coude et l'on dit : « Voilà Dufrignon ! »

— Le... comte du Frignon ?

— Non, le citoyen Dufrignon, connu pour son éloquence et ses opinions libérales. Or, un beau jour, on me fait demander au petit hôtel de la rue de Sur-esnes...

— Tiens ! moi j'y suis aussi allée dans le temps, mais je croyais que la police l'avait fait fermer.

— Pas du tout, il fonctionne plus que jamais. On me dit : « Nous vous ouvrons un crédit illimité ;

puisez tant que vous voudrez, et si vous assurez l'élection du député sortant dans le 30^e votre fortune est faite. » Alors pendant quinze jours, je me suis remué comme un beau diable, allant dans les ateliers, pénétrant dans les boutiques, faisant un raisonnement à celui-ci ; offrant un verre à celui-là, et surtout distribuant partout de belles promesses soulignées par de nombreuses pièces de cent sous.

— Eh bien ? dit Berthe vivement intéressée.

— Eh bien, je suis sorti de la mairie ce soir, à onze heures et demie. La lutte avait été vive, mais il était nommé ! lui, le député sortant ! et cela grâce à moi.

Du coup, Berthe quitta son tabouret et vint s'asseoir gentiment sur les genoux de son interlocuteur tout en l'enlaçant de ses bras blancs et satinés.

— Alors, puisque tu as réussi, tu vas recevoir peut-être... une vingtaine de mille francs ?

— Peuh !

— Une cinquantaine peut-être ?

— Bien mieux que cela !

— Une centaine !

— Ma chère amie, à l'heure actuelle, il n'y a personne à Paris – pas même M. de Rothschild – qui jouisse du crédit dont je puis disposer.

Pour le coup, Berthe n'y tint plus, et troublée, émue, le gosier serré par l'émotion, elle dit tendrement à l'oreille du petit homme :

— Oscar, si nous renvoyions la femme de chambre !... veux-tu ?

— Je ne demande pas mieux, dit Dufrignon en riant d'un gros rire qui lui secouait les épaules.

La femme de chambre souffla les bougies, puis se retira, laissant la chambre éclairée seulement par la lueur discrète de la lampe persane...

III

... Jamais Berthe ne s'était montrée aussi aimable, aussi tendre pour personne. Ce petit homme prenait pour elle des aspects fantastiques. Ah ! si elle pouvait s'attacher, par des liens durables, un protecteur aussi puissant ! Du reste, elle redoublait tellement de caresses que force fut au bavard de cesser sa conversation... mais il reprit bientôt de plus belle :

— Je ne suis pas encore bien fixé sur ce que je vais demander.

— À ta place, je voudrais une bonne place, quelque chose de stable, de sûr.

— J'en ai déjà une, mais il est évident que je pourrais avoir une situation plus rétribuée et me donnant moins d'occupation.

— Parfaitement, tu auras plus de temps à me consacrer. Si tu demandais une perception ?

— Bast!... Pour quelques milliers de francs, s'exiler en province; et puis, un tas de signatures à donner.

— C'est juste, mais je suis sûre qu'on ne te refuserait pas une bonne recette.

— Eh! eh! une bonne recette particulière, place Vendôme, par exemple.

— Tu crois que tu obtiendrais cela? pourquoi pas alors une préfecture ?

— Je n'aurais qu'à la demander.

— Oh! mon petit homme, mon petit homme!... Et une grêle de baisers tomba sur les joues du petit homme si bien qu'il dut encore suspendre son discours; mais c'était un gaillard solide; il se remit assez vite de cette nouvelle émotion et il continua :

— Je ne suis pas d'ailleurs égoïste, et je serais heureux de faire du bien autour de moi. Ainsi, avez-vous un frère ?

— Oui, j'en ai un, maréchal des logis au 20^e cuirassiers.

— Il passera officier. Farre est dans notre manche.

— Pas possible ! J'en ai un autre qui a mal tourné. Il est... à Mazas... mais pour quelques mois seulement.

— Cazot lui lèvera sa peine et nous le ferons entrer dans les chemins de fer.

— Mais c'est un rêve ! disait Berthe. Il y a bien encore maman, qui est ouvreuse aux Bouffes-du-Sud, mais... je n'ose plus rien demander.

— Votre mère, nous lui ferons donner un bureau de tabac.

— Vrai ?

— Je voudrais bien voir que Constans nous refusât quelque chose ?

Pour le coup c'en était trop. Berthe, attendrie, ne savait plus qu'inventer pour témoigner sa reconnaissance au généreux Oscar. Elle se fit humble, touchante, soumise aux plus bizarres fantaisies ; son imagination capricieuse et inventive effleura tous les sujets, tantôt abordant les sommets les plus élevés, tantôt descendant aux distractions les plus terre à terre. Ce fut une nuit folle...

Longtemps encore dura cette conversation étrange entrecoupée de cris, de baisers et de magni-

fiques projets d'avenir. Il faisait presque jour lorsque Berthe, brisée de fatigue, murmura :

— Peut-être ministre alors ?

— Qui sait ? murmura Dufrignon. Puis le couple s'endormit.

Le lendemain, à dix heures, la femme de chambre faisait son apparition, apportant sur un plateau le chocolat et les journaux.

Elle ouvrit les rideaux, et tandis que le jour entrait dans la chambre, Oscar Dufrignon s'éveilla et regarda avec étonnement autour de lui.

— Ah çà, où suis-je ? s'écria-t-il.

— Mais chez moi, chez ta petite Berthe.

— Ma petite Berthe?... Ah! oui!... Le fait est qu'hier au soir je crois que j'étais un peu lancé. À propos, je voudrais bien lire les journaux. Vous permettez ?

— Comment donc ! mais tu es ici chez toi. Dufrignon fit sauter la bande du journal, mais à peine avait-il commencé à lire qu'il poussa un cri rauque.

— Qu'y a-t-il ? dit Berthe effrayée.

— Ce qu'il y a !... La mairie s'était trompée... On n'avait pas compté les bulletins blancs. Il y a ballottage !

— Alors il n'est pas élu dans le 30^e ?

— Lui ! Il se désiste !

Et Dufrignon retomba anéanti.

Berthe était une bonne fille ; bien que voyant, elle aussi, ses projets s'effondrer, elle essaya de consoler son ami.

— Voyons, tout n'est pas perdu, dit-elle ; tu m'as parlé d'une place que tu avais ; cette place-là te reste.

— Ah ! oui ! ma place ! dit Dufrignon en se frappant le front, comme s'il rentrait tout à coup dans la réalité. Il est bientôt dix heures ! Jamais je n'arriverai à temps !...

Et tandis qu'il mettait sa cravate à la diable et brossait son chapeau avec fièvre, Berthe, un peu déconfite, le détaillait avec sa face rougeaude, ses yeux larmoyants, sa barbe hérissée, et finissait par découvrir qu'il était prodigieusement commun.

— Ah ça, mon cher, lui dit-elle, en fin de compte, qui donc êtes-vous ?

— Qui je suis ? Au fait, si vous venez dans notre établissement, prenez-moi de préférence. Vous serez satisfaite.

Et jetant sa carte sur le lit, il sortit précipitamment.

BERTHE PRIT LA CARTE ET LUT AVEC STUPEUR :

OSCAR DUFRIGNON
DOUCHEUR
AUX BAINS CLIGNANCOURT

LES QUATRE RÉPONSES
DE PIGNEROLLES



1881-1882

I

ILS S'ÉTAIENT CONNUS l'hiver dernier de la façon la plus drôle du monde. Un jour, Léa Luciani lui avait dit :

— Ma petite Margot, j'ai à donner des ordres à un tapissier pour mon bal ; tu serais bien gentille de m'accompagner.

Et elle était partie dans un coupé avec son amie. Arrivée boulevard Haussmann, la voiture arrête, Léa descend seule et Margot entend sur le trottoir la conversation suivante :

— Tiens, Pigne-Pigne !

— Bonjour, ma bonne Léa.

— Pendant que je parle à mon tapissier, monte donc dans ma voiture tenir compagnie à mon amie Margot.

— Je ne la connais pas.

— Raison de plus, monte toujours.

La portière s'était ouverte et Margot avait vu entrer Raoul de Pignerolles, un fort joli garçon, ma foi, qu'elle avait bien souvent remarqué au Bois sur son petit cob irlandais.

Raoul s'était présenté en riant, et pendant une demi-heure on avait causé côte à côte dans le petit coupé capitonné ; ils étaient absolument de la même bande, elle connaissait tous ses amis du Cercle et lui avait plus ou moins tutoyé toutes ses amies, comment ne s'était-on pas rencontré plus tôt ? Chaque nom amenait une nouvelle découverte, un nouveau potin amusant ; on riait aux éclats et le temps avait paru bien court, lorsque Léa revint mettre son petit nez à la portière.

— Eh bien, mes enfants, ça marche-t-il ?

— Ça galope, répondit Pigne-Pigne enthousiasmé.

— Alors rends-moi ma place, et viens revoir Margot à mon bal de samedi.

En vain Pignerolles voulut persuader que l'on pouvait très bien tenir trois dans la voiture. C'était tout à fait impossible, et il fallut bon gré mal gré se

quitter, non sans avoir échangé une bonne poignée de main bien, bien, bien sentie.

— Il est charmant ! s'écria Margot quand la portière fut refermée.

— Elle est adorable ! pensait Pignerolles en rentrant chez lui.

Ils s'étaient revus le samedi suivant à la fête de Luciani : un baluchon donné dans la cour de l'hôtel, recouverte pour la circonstance, et dans les écuries transformées en buffet ; Margot avait relevé ses cheveux d'or sur le sommet de la tête de manière à dégager la nuque et l'attache du cou qu'elle avait charmantes ; avec cela, une robe en vieille étoffe Louis XVI, et des paniers qui faisaient paraître encore plus mince sa taille longue et flexible.

Pignerolles valsait dans la perfection ; malgré les protestations indignées de la galerie, le couple ne se quitta pas un instant de la soirée, et s'isola le plus possible dans les pièces où n'avaient pas encore pénétré les invités. Au souper, ils étaient les meilleurs amis du monde.

— Le coup de foudre ! disait Pignerolles avec béatitude.

— Messieurs, dit la belle Léa en se levant toute droite et tenant son verre dans une merveilleuse at-

titude, buvons aux amours de Margot et de Pigne-Pigne ! Qu'ils soient heureux et qu'ils n'aient jamais d'enfants !

Ce fut un tonnerre d'applaudissements, un brouhaha indescriptible. L'ami Taradel avait ouvert un ban avec des roulements de fourchette.

Quand l'heure de se retirer fut venue, Léa dit aux amoureux d'un ton ému :

— Mes enfants, n'oubliez jamais que vous me devez votre bonheur et que c'est moi qui vous ai unis. Célérité. Indiscrétion. Maintenant Margot, je passe sur les recommandations habituelles à cette heure avancée de la nuit ; je ne suis pas ta mère... et Pigne-Pigne sait sans doute ce qui lui reste à faire.

On s'embrassa, et le couple s'envola vers les hauteurs de la rue Rembrandt.

À vrai dire, Pignerolles arrivait bien. Depuis son retour de Biarritz, Margot avait eu une guigne formidable. Si l'on eût ouvert sa grande armoire d'ébène à trois glaces, ou eût trouvé, sous le sachet des mouchoirs, bien des papiers timbrés de nuances variées et ne présageant rien de bon.

La femme de chambre était maussade, la cuisinière devenait insolente, et comme celle-ci était dans les meilleurs termes avec le cocher, son renvoi eût

désorganisé non seulement la maison, mais l'écurie. Évidemment l'huissier, le fatal huissier, allait, après quelques escarmouches, faire une apparition sérieuse et la vente était imminente.

Aussi Margot, pour conquérir le riche Pignerolles, mit-elle en œuvre tout son arsenal de séductions. Elle se fit étrange, fantasque, coquette, se refusant ou se prêtant aux plus folles fantaisies, se donnant ou se reprenant suivant le caprice du jour, et trouvant dans son imagination féconde ce qui pouvait le plus captiver et attacher un homme blasé comme son ami.

— J'ai remarqué une chose, disait-elle : c'est que, lorsqu'on veut qu'un chien fasse longtemps le beau, il ne faut pas lui donner en une fois le morceau de sucre qu'on tient à la main, il ne faut lui donner que miette par miette ; sans cela, une fois le morceau mangé, le chien s'en va.

Ce système était d'autant plus facile à appliquer que Margot conservait son cœur parfaitement libre. Elle trouvait Pignerolles charmant, mais c'était tout ; sans rien changer à ses habitudes, elle avait conservé son jour de réception et continuait à voir ses anciens amis.

La méthode était bonne probablement, car Pignerolles était devenu éperdument amoureux, et ne savait rien refuser à sa maîtresse. La femme de chambre avait repris son service des bons jours, le huit-ressorts avait reparu au bois avec une nouvelle paire de grands carrossiers de Norfolk, le cocher était radieux, et à côté de lui la place du valet de pied si longtemps vide était maintenant occupée par un superbe gaillard aux favoris corrects et à la raie irréprochable.

Émoustillé par la jalousie, toujours tenu en haleine, il disait parfois à Margot d'un air sombre, tout en la serrant dans ses bras avec rage :

— Vois-tu, *si tu me trompais, je te tuerais!*

— Bah! pensa Margot, ce sont des choses qu'on dit, mais qu'on ne fait jamais.

Et comme elle n'aimait pas son Pigne-Pigne plus qu'il ne fallait, elle ne prit aucun souci de cette menace et le trompa le plus consciencieusement du monde pendant tout l'hiver.

II

Cette liaison continua dans des conditions d'ailleurs charmantes. On recevait beaucoup au

printemps dans l'hôtel de la rue Rembrandt ; de bons petits dîners intimes où l'on restait à dire des bêtises, les coudes sur la table et la cigarette aux lèvres, en compagnie de quelques membres du Cercle et de leurs amies. À leur tour, ceux-ci invitaient le couple et l'on se trouvait pris dans un engrenage aimable de bons camarades et de jolies filles, et l'on évitait ainsi la satiété du tête-à-tête. Même au théâtre, leur loge ne désemplissait pas pendant les entr'actes. Après le spectacle, on se retrouvait au café de la Guerre, à une petite table du fond, toujours très entourée, et là on bavardait jusqu'à deux heures du matin.

Pignerolles était enchanté ; il avait trouvé en Margot tout à fait la femme de ses rêves. Celle-ci de son côté commençait à s'habituer à Pigne-Pigne, un bon garçon en somme, large, généreux et très facile à vivre ; aussi, à son insu, elle se mit peu à peu à lui tenir la dragée moins haute, et lui de son côté commença à s'habituer davantage à son bonheur, et à se carrer dans cette existence de pacha sans être toujours autant sur le qui vive.

La liberté d'allures qu'avait encore conservée Margot le faisait d'ailleurs toujours souffrir, et il eût été encore désespéré d'une infidélité de sa part.

— Tu m'es bien fidèle, n'est-ce pas, Margot ?
disait-il parfois encore pris de soupçon.

— Moi ! Quelle idée !

— Si tu me trompais, *je serais capable... de te casser un bras.*

— Bah ! pensa Margot, on ne casse pas plus un bras à sa maîtresse qu'on ne la tue. Ce sont des phrases, et il n'y a rien à craindre.

Aussi continua-t-elle à tromper par-ci par-là Pignerolles : attraction du printemps, occasions – et aussi histoire de ne pas en perdre l'habitude.

III

L'été arriva ; nos deux amoureux eurent beaucoup plus de temps à se voir, ils purent mieux se connaître, s'apprécier. Les amis s'étaient éparpillés à droite et à gauche, il n'y avait plus ni fête, ni redoutes, et l'on passait parfois de longues soirées en tête-à-tête. Pour le coup Margot commença tout à fait à s'attacher à son Raoul. C'est qu'il était charmant, ce grand garçon-là, dès qu'on pouvait le soustraire à sa bande de « camaros » ; il y avait chez lui à l'état latent toute sorte de bonnes qualités dont on ne se serait jamais douté ; avec cela l'esprit le

plus fin, le cœur le plus droit, une conversation vive, enjouée, amusante. Et puis il n'était plus jaloux ni tatillon comme au commencement de la liaison. Il approuvait tout, ne manifestant jamais la moindre contrariété, le plus petit soupçon, et paraissait très décidé à laisser toute latitude à son amie, dans laquelle il avait la plus complète confiance.

Au lieu des scènes du commencement, des reproches, des enquêtes, Pignerolles était toujours riant, ouvert, satisfait; une bonne humeur à toute épreuve. Les petits essais pour exciter sa jalousie ne prenaient pas du tout; bref, je crois qu'il eût été difficile de trouver au monde un amoureux plus aimable et plus accommodant.

Un jour cependant, par le plus grand des hasards, la conversation étant tombée sur la fidélité :

— Vois-tu, Margot, si tu me trompais, eh bien, *cela me coûterait beaucoup... mais je te quitterais.*

— Eh! eh! pensa Margot, cela devient plus grave... Mais est-ce qu'il pourrait me quitter? Et la puissance de l'habitude, et les souvenirs des six mois passés ensemble, et ces mille riens qui vous tiennent au cœur? C'est égal, je ferai bien de faire attention.

Et, de ce jour, Margot, devenue amoureuse, ne trompa presque plus Pignerolles, et ne lui fit plus

que des infidélités si légères, si peu importantes...
que ce n'était presque pas la peine d'en parler.

IV

Il n'y avait plus personne à Paris, en août ; l'on partit en voyage, et pour le coup Margot et Raoul ne se quittèrent plus d'une seconde. Margot était enchantée ; en effet, Pigne-Pigne savait tout, expliquait tout. Artiste jusqu'au bout des ongles, il constituait le cicérone le plus intéressant qu'on pût rêver. Où avait-il appris tout cela ? Comme il était supérieur à cette bande de gommeux dont elle avait jusqu'ici accepté les hommages !

Pignerolles était décidément un garçon très supérieur.

Elle se mit à l'adorer, le comblant de caresses, suspendue à ses lèvres, dans une admiration constante. Lui se laissait faire, avec la tranquillité béate d'un homme qui se sent aimé. Il y avait même des moments où il paraissait un peu froid, un peu dédaigneux, mais Margot le préférait ainsi. Il faut qu'un homme ait une supériorité incontestable sur sa maîtresse ; ceux-là seuls sont aimés qui savent dominer. Ah ! les discussions de jalousie étaient bien

loin ; c'était elle, maintenant, qui était obligée d'aborder la question et de soulever un lièvre auquel Raoul était à mille lieues de songer.

Un soir qu'elle s'était couchée à ses pieds, elle lui dit en lui prenant la main et en le regardant dans le blanc des yeux :

— Tu m'aimes bien, Raoul, n'est-ce pas ? tu m'aimes de toute ton âme ?

— Mais certainement, ma bonne amie ; pourquoi diable me demandes-tu cela ?

— Enfin, si je te trompais, qu'est-ce que tu ferais ?

— Moi, répondit sérieusement Pignerolles, moi, *je te supprimerais carrément ta pension.*

Et pour le coup, Margot terrifiée par une menace aussi vraisemblable que pratique, n'a plus trompé du tout, mais là, du tout, Pignerolles depuis son retour à Paris.

Aussi je ne lui donne pas un mois pour être lâchée !

LA POLKA



I

LA PARTIE AVAIT ÉTÉ CHAUDE ce soir-là au Cercle des Truffes. Le gros Bertin tenait la banque et perdait tout ce qu'il voulait, malgré son système bien connu de ne jamais se servir de fiches ni de papier, mais de toujours jouer argent sur table. C'était une de ses superstitions. De temps en temps il murmurait :

— Parbleu ! ça ne m'étonne pas. J'ai mis ce matin mon pantalon bleu !...

Taradel, Chameroy, Tournecourt étaient tous plus ou moins engagés dans la partie ; seul, Précy-Bussac, un peu fatigué, se contentait de regarder le tableau, tout en buvant à petits coups une excellente tasse de thé que venait de lui apporter le maître d'hôtel. Au reste, la fortune colossale de Bertin ôtait à la lutte un peu de son intérêt, et il eût fallu bien des mois d'une déveine semblable pour atteindre un cré-

dit aussi solidement établi que celui de sa maison de banque.

Cependant, il arriva un moment où le portefeuille si bien rempli qu'il fût, ne contint plus le moindre billet bleu ; le porte-monnaie lui-même était à sec et cependant Bertin ne voulait pas passer la main :

— Je sens, disait-il, que la veine va tourner, je le sens.

— Voulez-vous des fiches ? demanda le croupier.

— Jamais de la vie.

— Combien vous faut-il ? lui demanda-t-on à la ronde.

— Je ne veux pas l'argent des pontes, ce serait encore une façon détournée de jouer sur parole. Précý-Bussac, vous qui ne jouez pas, prêtez-moi donc cinq cents louis.

— Très volontiers, dit Précý-Bussac en tirant de son portefeuille dix billets de mille francs qu'il déposa devant Bertin.

La partie reprit de plus belle, le banquier continua à perdre ; à trois heures du matin, Précý-Bussac, ne voyant pas la fin de la guigne apportée par le pantalon bleu, alluma un cigare et partit se coucher.

— Je n'ai pas de reçu, se disait-il en s'en allant, mais bast ! c'est une misère, et d'ailleurs avec Berlin c'est bien inutile. Il m'enverra la somme demain matin à mon réveil.

Puis il rentra chez lui en fredonnant l'air du « petit lapin » qu'il venait de composer pour la revue du Cercle. Il s'agissait d'un petit lapin qui jouait du tambour, mais qui ne pouvait pas se décider à jouer de la trompette :

Si Trompette veut du lapin,
Le lapin, lui, ne veut pas de trompe-e-tte.

L'allusion était très fine et soulignée par une de ces mélodies spirituelles, parisiennes, dont Précyc-Bussac avait le secret. En tournant le coin de la rue Cambon et du boulevard, il trouva même une certaine ritournelle rappelant en même temps le roulement du tambour et le grésillement du civet sur le feu — une merveille.

— Décidément, se dit-il, il n'y a encore que la musique d'amateur.

Et il s'endormit enchanté, et fit des rêves étranges où le pantalon bleu de Bertin lui apparut au milieu d'une apothéose de billets de mille francs.

Le lendemain Précý-Bussac ne vit pas arriver le moindre chèque ; le surlendemain se passa également sans qu'il entendit parler du banquier.

— Au fait, ce n'est pas étonnant, se dit-il, les dettes de jeu se règlent dans les vingt-quatre heures, mais ce n'était pas une dette de jeu, puisque je ne jouais pas contre lui. Il n'y aura plus pensé, voilà tout.

Néanmoins, étant allé au Cercle dans la journée, il ne put s'empêcher de demander à Taradel comment avait fini la fameuse partie.

— D'une manière déplorable, répondit celui-ci. À peine étiez-vous sorti que la veine changeait complètement, Bertin nous a tout regagné, et il est persuadé maintenant que c'est votre gilet chamois qui lui portait la guigne et non son pantalon bleu. Il est furieux après vous.

— C'est égal, pensait Précý-Bussac, j'aurai moins de scrupule maintenant à lui rappeler sa dette. À propos, mon cher, dit-il à Taradel, voulez-vous me rendre un petit service ?

— Volontiers.

— Eh bien, tâchez donc en conversation d'insinuer à Bertin qu'il me doit dix mille francs. Il y a trois jours de cela, et bien que ce soit peu de chose

et qu'il n'y ait aucune inquiétude à avoir, cependant il est très distrait et...

— C'est trop juste ! Vous pouvez compter sur moi pour faire la commission. Je dois le voir précisément à deux heures et je vous rendrai réponse ce soir.

— Eh bien ? dit Précý-Bussac à Taradel le soir en l'apercevant.

— Ah ! mon cher, vous m'avez donné là une ambassade bien désagréable, Bertin s'est fâché tout rouge en disant qu'il n'était pas homme à oublier une dette, qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rafraîchit la mémoire, et qu'il n'était plus un petit garçon pour qu'on lui indiquât ce qu'il avait à faire.

— Et puis ?

— Et puis il est revenu sur votre fatal gilet chamois, cause de sa perte momentanée et m'a dit : « Vous avez vu ; quand il a été parti, la veine est revenue tout de suite. » Bref, il vous a en exécration, vous et surtout votre gilet.

— C'est très joli... mais les dix mille francs ?

— Ah ! dame, arrangez-vous, cherchez un autre moyen, mais croyez-moi, ne l'irritez pas. Quant à moi, je ne me mêle plus de rien.

II

Précý-Bussac, ne voulant pas irriter un débiteur aussi impressionnable, patienta encore quelques jours ; par-dessus tout, il lui répugnait de rappeler de vive voix au gros Bertin cette misère. Pourtant, il fallait en finir. Ne voyant décidément rien venir, il chercha une combinaison qui lui permit de rentrer au moins d'une manière détournée dans ses fonds.

Il se dirigea vers le cabinet d'un certain monsieur Lardêche, homme d'affaires, qui lui avait été recommandé comme très débrouillard et précieux pour toutes les questions demandant à être menées avec tact et intelligence.

— Monsieur, lui dit-il, j'irai droit au but. Le banquier Bertin possède d'immenses terrains rue Marbeuf, qui, par suite de la différence de niveau de la rue François I^{er} se trouvent aujourd'hui en contrebas et n'ont plus grande valeur.

— Je sais, dit M. Lardêche.

— Eh bien, le directeur de l'Hippodrome, que je connais, cherche un emplacement pour transporter ailleurs son établissement ; le terrain de l'avenue de l'Alma a pris, en effet, une plus-value considérable dont il voudrait profiter. Étant un des plus gros ac-

tionnaires, je me fais fort de le décider à acheter en entier les terrains de M. Bertin, si ce dernier veut m'accorder une commission de dix mille francs. Je n'ai pas besoin, monsieur Lardêche, de vous dire que vous toucheriez également des deux côtés une forte prime.

— Vraiment, monsieur, je ne sais comment vous remercier, et je vais m'occuper de l'affaire aujourd'hui même. À propos, de la part de qui ferai-je ces offres à M. Bertin ?

— Je tiens absolument à garder l'incognito jusqu'à la conclusion complète du marché.

— Soit ! Revenez me voir demain matin, et j'aurai la réponse.

— Eh ! eh ! se disait Précý-Bussac en rentrant chez lui, je crois que j'ai eu là une idée lumineuse. D'un côté je rendrai service à Bertin, et de l'autre je reverrai mon argent.

Mais à son grand étonnement il trouva à M. Lardêche, le lendemain, une figure très extraordinaire.

— Qu'est-ce que vous avez ? lui demanda-t-il.

— Ce que j'ai ! Depuis trente ans que je suis dans les affaires, je n'avais jamais été traité comme cela.

— Bah ! racontez-moi cela.

— Voici, monsieur. J'arrive, j'explique vos offres avec force détails, M. Bertin m'écoute avec un intérêt évident; ça avait l'air de bien marcher. Comme je m'y attendais, il me demande par qui je suis envoyé. Je fais comme si je cherchais dans ma tête, et, fidèle à vos instructions, j'affirme que j'ai complètement oublié le nom. Il insiste : « Comment est-il ? » Je réponds : « Brun, avec un gilet chamois. » Là-dessus il se lève, pourpre de colère, et me dit : « Vous venez apporter la ruine dans ma maison ! Sortez d'ici, monsieur, sortez, ou j'appelle les garçons pour vous mettre dehors ! » J'ai cru qu'il devenait fou, et je me suis enfui.

Précy-Bussac riait aux larmes.

— C'est votre faute aussi; que diable aviez-vous besoin d'aller lui parler d'un gilet chamois? Vous perdez là une prime superbe. C'est votre faute !

Et il partit en riant, laissant M. Lardêche très surpris de l'influence que pouvait avoir la nuance d'un gilet sur la conclusion d'une affaire.

III

Cependant il fallait trouver autre chose, puisque Bertin continuait à ne pas s'exécuter. Je dois avouer

que ce soir-là l'inspiration musicale ne marcha pas du tout et que les couplets de la revue n'avancèrent pas d'une note. Cependant, en lisant la distribution des rôles, Précyc-Bussac arriva à cette mention :

« *L'Exposition d'électricité.* – M^{lle} Léona. »

Certes, aucune femme n'était mieux faite qu'elle pour tenir le rôle ; la séduisante créature, avec ses cheveux blond cendré, ses grands yeux noirs cernés de bistre et sa taille serpentine, dégageait un véritable fluide. Il y avait des moments où, les yeux mi-clos, elle avait l'air d'un tigre qui fait sa méridienne.

Tout à coup Précyc-Bussac se frappa In front :

— Mais j'y songe ! C'est Bertin qui l'a amenée au Cercle ; c'est lui qui a insisté pour que le rôle lui fût distribué, affirmant qu'il était absolument fait pour elle. Et nous disant cela, il clignait de l'œil avec fatuité, comme un homme qui en sait long... Or, le gros banquier n'est plus de la première jeunesse, et, pour qu'il dise cela d'une femme, il faut qu'elle ait sur lui une influence spéciale. D'un autre côté, en ma qualité de compositeur et de metteur en scène, elle tient à rester très bien avec moi. Allons ! essayons de ce nouveau moyen.

Et, sautant en voiture, il se fit conduire chez la diva.

— Ah ! vous voilà ! dit celle-ci avec joie. Vous venez m'apporter mes couplets sur la pile électrique et l'étincelle. J'espère que ce n'est pas trop raide, hein !

— Ma chère enfant, il ne s'agit pas de cela. Vous aurez vos couplets cette semaine, et je me hâte de vous dire – pour vous rassurer – qu'ils seront aussi raides que possible. Mais, en attendant, j'ai un service à vous demander dans lequel votre électricité spéciale jouera un grand rôle.

Léona crut comprendre et prit aussitôt l'air réservé qui convenait à la situation, en murmurant :

— Allons, voilà les bêtises qui vont commencer.

— Il ne s'agit pas de moi. Quand verrez-vous le baron ?

— Mais comme d'habitude, demain, mercredi, après l'Opéra. Vous savez bien que c'est son jour.

— Je l'en félicite, tout en m'étonnant qu'il ne vienne vous voir qu'une fois par semaine.

— Ah ! le pauvre homme ! dit Léona en éclatant de rire, je vous assure bien que cela lui suffit largement, – et à moi aussi.

— Enfin il vous aime beaucoup ?

— Je crois que j'ai, en effet, un... certain empire sur lui. Du moins il affirme que je suis la seule femme auprès de laquelle il retrouve encore quelque étincelle de jeunesse.

— Je suis sûr qu'il y a certains moments psychologiques où vous pourriez tout lui dire sans le fâcher. Eh bien, je lui ai prêté dix mille francs, et je crois que cette dette est un peu sortie de sa mémoire. Je vous serais très reconnaissant de lui en toucher un mot, mais d'une manière très détournée, comme si vous l'aviez entendu dire. Seulement, je vous le répète, choisissez bien votre moment.

— Comptez sur moi, dit Léona en lui donnant un baiser si électrique que Précý-Bussac en partant ne douta pas de la victoire.

IV

Le jeudi matin Précý-Bussac dormait encore lorsque son domestique lui apporta un petit billet parfumé. Il ouvrit et lut :

« Mon cher ami,

» Me voilà, je le crains bien, fâchée avec mon seigneur et maître, et ceci par votre faute; croyez bien cependant que j'avais mis tous les ménage-

ments possibles de mon côté. Mercredi soir, Bertin arrive de l'Opéra, pimpant, frisé, l'œil brillant, une rose-thé à la boutonnière. Le ballet du *Tribut de Zamora* avait très bien marché ; bref, il paraissait admirablement disposé. Moi, de mon côté, j'avais revêtu un certain peplum de satin noir doublé de cerise... dont il a toujours raffolé, et j'avais laissé tomber mes cheveux blonds au naturel sur mes épaules, ce que je ne fais que dans les grandes occasions, lorsque j'ai quelque billet à payer.

» Enfin j'étais en beauté ; il y avait toutes sortes de parfums capiteux et la lampe persane éclairait notre petit nid d'une lueur douce.

» Bertin ne m'avait jamais tant aimée. Il le disait, et voulait me le prouver avec une passion qui n'était certes pas dans ses habitudes. Moi, cependant, je le repoussais doucement, prolongeant à dessein la conversation, comme un chat qui joue avec la souris ; puis, lorsque je le crus bien à point au moment où il me demandait si j'étais à lui, bien à lui, je lui dis négligemment, en posant ma tête sur son épaule :

» – Prenez garde. Heureux en femme, malheureux au jeu.

» – Pourquoi me dites-vous cela ?

» – Je sais que, la semaine dernière, à la suite d'une partie, vous avez été obligé d'emprunter dix mille francs à Précý-Bussac !

» Ah ! mon ami, si vous l'aviez vu ! il me repousse brutalement et crie :

» – Sacrebleu ! Que le bon Dieu vous bénisse ! Vous aviez bien besoin de venir me rappeler ça dans un moment pareil !

» J'ai beau essayer de le ramener, mes efforts sont inutiles. En vain j'appelle à mon secours mes caresses les plus tendres, mes baisers les plus persuasifs ; toute son exaltation était tombée, et je n'avais plus dans mes bras qu'un monsieur figé, glacé, d'humeur exécrationnelle, qui répétait :

» – Toujours ce Précý-Bussac ! C'est lui qui me porte la guigne, partout, partout ! Maintenant c'est fini, bien fini ! Je n'ai plus qu'à m'en aller.

» Et de fait, malgré mes efforts pour le retenir, il reprit son pardessus, son chapeau et partit brusquement sans m'adresser la parole.

» J'espère que ce n'est qu'une brouille momentanée ; mais si, par hasard, elle durait, je sais que vous n'oublierez pas, mon ami, que c'est à vous que je dois la perte de ma situation.

» Mes deux mains,

» LÉONA. »

— Ah çà, mais ce Bertin est un malotru, s'écria Précý-Bussac en froissant la lettre avec colère. Pour le coup, j'ai mis maintenant assez de ménagements, et je vais lui réclamer ma dette par huissier. Il verra de quel bois je me chauffe !

Le sieur Ramelot, huissier, rédigea en effet, sur papier timbré, une assignation en règle ; avec ce magnifique morceau de littérature, l'huissier se rendait au domicile du banquier Bertin, et là, *parlant à sa personne*, il le sommait d'avoir à payer dix mille francs au sieur Précý-Bussac, créancier de ladite somme, dans le plus bref délai, et lui laissait, *ainsi qu'il est dit ci-dessus, le papier dont le coût est de sept francs soixante-quinze centimes.*

Ramelot porta ce grimoire, sur lequel il eut à remplacer *parlant à sa personne* par *parlant à une personne attachée à son service*, le banquier ne l'ayant pas reçu, puis la semaine se passe, et Précý-Bussac, exaspéré, continua, comme ma sœur Anne, à ne voir rien venir.

Au fond, il ne pouvait s'expliquer le mauvais vouloir de Bertin. Ce dernier était un honnête homme, et certes il n'y avait pas à craindre qu'il vou-

lût profiter de l'absence de reçu pour ne pas restituer une dette. Alors, pourquoi ? Il y avait là-dessous quelque taquinerie ou quelque rancune de joueur.

Cependant cette situation avait fini par agacer prodigieusement Précyc-Bussac, en raison même de son impuissance. Cette diable de dette lui trottait toujours par la tête ; il y songeait le jour, la nuit, et dès qu'il voulait composer, les mots de chèque, de caisse, de créance, revenaient malgré lui sous sa plume.

Un jour qu'il venait d'écrire la première phrase d'une polka, il fut tout à coup frappé d'une idée subite.

— Ma foi, dit-il, puisque j'ai échoué par la ruse, par l'amitié, par l'amour et par la force, si j'essayais par la polka ?

Et il adressa au gros Bertin, sur un air de polka, la poésie suivante :

Mon cher Monsieur Bertin, je mets à votre adresse
Ce petit mot qui doit, comme c'est convenu
À votre souvenir rappeler la promesse
De signer à mon ordre un chèque bienvenu.
Dites-moi quand je dois passer à cette caisse
Qui convertit en or le fer et le charbon.

Pour cela je vous laisse et mon nom et l'adresse.
Signé : Précý-Bussac, vingt-quatre rue Cambon.

Le soir même, Précý-Bussac recevait un chèque de dix mille francs, avec un petit mot des plus courtois du banquier, s'excusant d'avoir *oublié* cette petite dette.

LE PIED



IL Y AVAIT EU CE SOIR-LÀ BAL – j’aimerais mieux dire baluchon – chez Caroline Bichoff; la petite fête avait été charmante. Camille Strong, Aline Boyard, Lucie Régnier, Hélène d’Artois, Laure Mircy, Louise Hartman et son amie la comtesse Noire, tout le dessus du panier des demi-mondaines retour de Nice avait été convoqué. À minuit on eût pu compter sur les épaules de ces dames pour plusieurs millions de diamants. Hélène d’Artois ou Dartois (on n’a jamais su au juste son degré de parenté avec Charles X) en avait à elle seule pour plus de trois cent mille francs.

Elle venait de faire triomphante son entrée au bras d’Hector de Pignerolles, et sa toilette pur Louis XVI avait fait sensation. Son jupon de satin rose disparaissait sous ses broderies de tulle brodé ourlées de hautes malines. Une ceinture de froncés rattachait la jupe au corsage à la dauphine, pointu devant et derrière, donnant de l’ampleur aux pa-

niers ; les manches à sabots étaient agrémentées de nœuds de satin rose.

Le couple passa lentement à travers les groupes, recevant de ça de là des poignées de main et des compliments. Il y avait, en effet, huit jours à peine que cette liaison avait commencé et Caroline Bichoff, tout émue en les voyant ensemble, disait avec une pointe d'attendrissement :

— C'est pourtant moi qui ai fait ce mariage-là !

Hector était cependant un peu ennuyé de ces ovations ; c'est un garçon posé, réfléchi, qui a toujours trouvé qu'on devait avoir une maîtresse pour soi et non pour les autres. Au fond il était persuadé qu'on payait cher tôt ou tard ces triomphes d'amour-propre. Il n'était d'ailleurs venu au bal de Caroline qu'à son corps défendant, mais que faire ? l'invitation avait été acceptée « du vivant de son pré-décesseur ».

Aussi fut-il enchanté de rencontrer le capitaine Pouraille, surnommé par ses camarades l'*inspecteur des plaques tournantes*. Jamais, en effet aucun capitaine de l'armée française n'usa davantage les coussins des wagons de chemins de fer. Il passait littéralement sa vie sur la ligne d'Orléans. Il allait de Niort à Paris comme d'autres s'en vont à Passy ou à la

Porte-Maillot. Il faisait à cet égard de véritables tours de force. Un soir, les amis du Cercle le voyaient au café Anglais ; le lendemain il était à cinq heures au Concours-hippique et l'on ne se doutait guère que de cinq heures à neuf heures du matin Pouraille avait été commander l'école de régiment sur le champ de manœuvre de Niort.

Quel était le motif de ces voyages insensés ? On l'ignorait... Une femme probablement. Mais en tous cas cette vie brûlée lui donnait beaucoup de relief et l'on se disait tout bas qu'un homme comme lui devait être bien discret et extraordinairement vigoureux.

— Ah ça, comment fais-tu ? dit Hector en tendant sa main à Pouraille ; tu n'as pas manqué une fête de l'hiver.

— Le moyen est bien simple : je dors quand je n'ai absolument rien de mieux à faire, à des heures qui ne gênent ni mon service ni mes plaisirs. De cette manière je double ma vie.

Hélène de son côté avait entendu parler du capitaine. Elle regardait avec une certaine admiration ce grand gaillard aux cheveux drus et frisés, à la moustache retroussée, aux épaules carrées, avec sa large poitrine et son cou de taureau, Pignerolles était évi-

demment plus comme il faut... mais ce n'était pas le même genre.

La fête continuait bruyante, animée. Les quadrilles succédaient aux valse; on sautait à hauteur du lustre et de graves substitués ou des secrétaires d'ambassade exécutaient le pas de la « grenouille expirante » au milieu de vifs applaudissements. Les musiciens de l'orchestre, gorgés de vin de Champagne, jouaient avec frénésie, et il devenait très difficile de causer.

— Si nous allions souper au café de la Guerre ? proposa Pignerolles qui s'amusait médiocrement.

— Ma foi, je veux bien, dit Hélène qui avait produit son effet ; propose-le à ton ami.

Pouraille accepta avec empressement. Il n'avait pas besoin d'être à Niort avant le lendemain, deux heures. Il avait donc tout son temps à lui. Il offrit gaillardement son bras à Hélène, et nos trois amis exécutèrent une fuite à l'anglaise.

Arrivé au restaurant, on demanda le cabinet 3. Pouraille et Hélène s'installèrent sur le canapé et Pignerolles s'assit en face d'eux.

Tout en mangeant ses huîtres, le capitaine jetait des regards de côté sur sa voisine.

Elle était vraiment très bien avec ses enchevêtrements blonds sur le front, ses grands yeux bleus à cils noirs, son oreille microscopique et ses fossettes dans chaque joue ; avec cela un diable de parfum d'un capiteux !... Sous la nappe, et sans bouger le haut du corps, il chercha à se rapprocher le plus possible d'Hélène, mais avant tout il fallait détourner les soupçons du seigneur et maître.

— Comme je suis heureux de t'avoir rencontré, commença-t-il. Sans toi j'allais m'ennuyer à mourir chez Bichoff ! Ah ! c'est que, voyez-vous, madame, Pignerolles et moi nous sommes deux vieux camarades, les deux doigts de la main. Notre amitié date de Bonaparte. Te rappelles-tu Bigourdan ?

— Si je me rappelle Bigourdan ! répondit Pignerolles.

— Qu'est-ce que c'était que Bigourdan ? demanda Hélène.

— Le professeur de mathématiques. Hein ? ça nous remet loin, mais l'amitié n'a fait que croître avec les années.

À ce moment-là Hélène fit un soubresaut.

— Qu'as-tu ? demanda Hector.

— Je m'étais piquée avec ma fourchette, répondit ingénument Hélène.

— Voyez-vous, continua Pouraille avec volubilité, vous autres femmes, vous ne pouvez pas comprendre ce sentiment-là. Entre vous il y a toute sorte de jalousies, de rivalités, de petites haines qui ne sauraient exister entre deux hommes. Sauf quelques rares exceptions, nous pouvons, nous, compter sur le dévouement et sur la loyauté de nos amis.

Pignerolles n'avait pas l'air suffisamment persuadé. Il fallait aborder le taureau par les cornes. Le capitaine continua donc :

— Ainsi, par exemple, il y a une chose que je n'ai jamais pu comprendre ; c'est qu'on essaye de prendre la maîtresse d'un ami. Sur ce point-là je suis inexorable, et quand je dis prendre, je n'admets pas les équivoques ni les nuances. Par le seul fait qu'on entame un brin de cour, la culpabilité commence. À mon avis la femme ou la maîtresse d'un ami, c'est sacré !

Hélène eut à ce moment un nouveau soubresaut vite réprimé, puis elle se mit à regarder Pignerolles avec étonnement, tandis qu'il poursuivait sa thèse :

— Il y a des gens qui vous disent : « Ce n'est pas grave ! » Moi je dis, au contraire : « C'est une petite infamie, un véritable abus de confiance. » Comment ! voilà un brave camarade qui vous présente sa maî-

tresse. Il vous met en relation avec elle. Il a l'air de vous dire : « Toi, je te connais, tu es mon ami, je n'ai donc rien à redouter de toi. » Et alors vous en profitez pour tâcher de séduire la dame ! pour un amour fugitif, vous risquez de perdre une amitié sérieuse, vous lâchez la proie pour l'ombre. C'est insensé ! et puis d'ailleurs, toute espèce de question de morale à part, comme c'est bête ! Il y a tant de femmes disponibles ! pourquoi aller précisément choisir celle d'un ami ?... Pignerolles avait l'air rêveur...

— Tu ne me réponds rien, insista Pouraille, ne serais-tu pas de mon avis ?

— Si, répondit Pignerolles, je partage absolument ta manière de voir, seulement...

— Seulement quoi...

— Je me demande, dans ce cas-là, pourquoi tu fais le pied à Hélène depuis le commencement du souper ?

UN COUP D'ÉPÉE DANS L'EAU



I

ANNONCEZ AU COLONEL le capitaine Hector, service de l'état-major général.

Ces mots étaient lancés avec dignité à un huissier assez rébarbatif qui montait la garde, à l'Élysée, devant la porte de l'aide de camp du Maréchal. L'huissier toisa le capitaine d'état-major qui commandait ainsi. Celui-ci paraissait très affairé et portait sous le bras une grosse enveloppe sur laquelle on voyait le timbre du ministère de la guerre. Le colonel avait cependant bien recommandé qu'on ne le dérangeât pas ; mais le capitaine avait l'air si pressé, si sûr d'être reçu, que, ma foi, le vieil huissier se décida à faire la commission et à introduire Hector.

— Eh ! bien, mon cher, qu'y a-t-il ? demanda le colonel. Dépêchez-vous ! je n'ai qu'une minute à vous donner.

— Mon colonel, je viens chercher l'invitation que vous m'avez promise, au nom du comte et de la comtesse Druyvestein, pour la fête de Versailles.

— Et c'est pour ce motif que vous forcez la consigne, jeune audacieux ? Ah ça ! quel est ce gros paquet que vous portez sous le bras ?

— Ça, mon colonel, dit Hector en souriant, c'est une enveloppe du bureau que j'ai bourrée de vieux papiers ; sans cela, votre huissier ne m'aurait jamais laissé entrer.

— Allons, vous n'êtes qu'un intrigant ! dit le colonel en riant malgré lui. Voici votre invitation. Sauvez-vous.

— Merci mille fois, mon colonel ! dit avec joie Hector en recevant le précieux carton vert.

Et il se hâta de l'envoyer par un planton à la comtesse.

Au fond, c'était un peu la carte forcée, et le comte Druyvestein se souciait médiocrement d'aller à cette fête ; mais Hector tenait beaucoup à y retrouver la comtesse. Il l'avait connue l'année précédente à Copenhague, pendant la mission dont on l'avait chargé en Danemark, et il avait rapporté en France un souvenir radieux de la grâce et du charme de la belle Danoise.

En effet, la vraie femme du Nord : grande, mince, blonde, avec des yeux bleu d'acier, d'une beauté en même temps si dédaigneuse et si hautaine, qu'elle inspirait plutôt le respect que le désir. Mais tout le monde sait combien Hector est romanesque ; on retrouve dans son caractère passionné les enthousiasmes de Don Quichotte et les attendrissements du troubadour. À l'école, ses camarades l'appelaient le paladin, et, de fait, il ne s'attaquait qu'aux difficultés. Quel plaisir s'il pouvait un jour faire fondre la glace qui enveloppait le cœur de la froide étrangère ! Évidemment, elle n'aimait pas son mari ; il y avait entre eux deux des relations d'une exquise politesse, mais c'était tout. Le comte avait toute la raideur d'un homme qui n'oublie pas une minute le grand nom qu'il porte, et jamais, pendant ses nombreuses visites à Copenhague, Hector n'avait surpris, entre lui et sa femme, le moindre signe de tendresse ou d'abandon.

Aussi avait-il appris avec une vraie joie leur arrivée à Paris pendant l'Exposition ; mais là encore son espoir avait été légèrement déçu. Le comte, avec ses idées monarchiques, professait un certain dédain pour nos fêtes officielles actuelles, et ne voulait pas mettre les pieds dans les salons où le public, néces-

sairement, devait être un peu mêlé. Cependant, pour le bal de Versailles, il avait consenti à se départir de sa réserve habituelle. Il se rappelait les fêtes splendides données sous l'empire à la reine d'Espagne et à don François d'Assise. Dans cette galerie des Glaces, si pleine de glorieux souvenirs, dans ces salons de la Guerre et d'Apollon, on ne pouvait décemment inviter que l'élite de la société française. D'ailleurs, comme le faisait observer Hector, tes princes venaient à cette fête où toute la diplomatie étrangère avait été conviée.

— Ma foi, avait dit Druyvestein, si l'on m'envoie une invitation, j'irai ; seulement dans ce cas, peut-être ferai-je bien de retenir un appartement à l'hôtel des Réservoirs.

— Ne vous occupez de rien, répondit le capitaine. Mon service m'appelle précisément vers la fin de la semaine à Versailles, et, comme je compte, moi aussi, rester coucher à l'hôtel, je retiendrai votre appartement en même temps que le mien.

Le vendredi, le comte et la comtesse recevaient leurs invitations. Le dimanche, Hector se présentait chez eux et leur annonçait qu'il n'avait pu obtenir au premier qu'une chambre, fort belle, au reste, tous les appartements étant loués. Il n'avait pu trouver pour

lui qu'une petite pièce, dans le même corridor, mais sur la cour.

— Bah ! répondit le comte, on peut toujours être un peu moins bien installé pour une nuit. Et, à moins que Madame n'y mette opposition... qu'en pensez-vous, Alida ? Je serais désolé de vous faire subir un voyage désagréable. Veuillez, ma chère amie, me donner votre opinion à cet égard.

— Doit-il assez l'ennuyer, avec toutes ses cérémonies, pensait Hector, tandis que ta comtesse répondait sur le même ton qu'elle n'avait aucune objection sérieuse à opposer au désir exprimé par son mari. Il me semble que si j'étais son mari, je lui aurais tout simplement dit ; Veux-tu ? et j'aurais accompagné ma demande d'un regard, d'une caresse qui lui auraient fait comprendre qu'elle était la souveraine maîtresse. Ah ! si c'était moi !...

Enfin, le grand jour arriva. Dès neuf heures, Hector en grande tenue de service, l'épée au côté et le chapeau à plumes sous le bras, s'était placé dans le vestibule de manière à ne pas manquer ses invités. Leur carte portait l'inscription : Côté gauche, la porte était suffisamment étroite, il ne pouvait les manquer.

En effet, à dix heures, mais à dix heures seulement, Hector vit entrer le comte et la comtesse ; celle-ci était coiffée d'un diadème qui allait merveilleusement à son genre de beauté, et lui donnait l'air plus majestueux que jamais ; le corsage décolleté montrait des épaules d'enfant, rondes, potelées et blanches comme du lait ; le fourreau de satin blanc permettait à l'œil de suivre la ligne admirable des hanches. Elle était ainsi merveilleusement belle, et ce fut avec un véritable battement de cœur que l'ardent Hector se précipita au-devant de son ami.

— Ah ça ! mon cher capitaine, dit Druyvestein en lui serrant la main, qu'est-ce que c'est que cette fête ?

II

Le vestibule présentait en effet en ce moment un coup d'œil bien extraordinaire ; la file des invités, parvenue au bas de l'escalier de marbre, s'était heurtée contre le flot de ceux qui voulaient redescendre et l'on n'avancait plus du tout. À droite avait lieu le combat des paletots. Des huissiers ahuris recevaient en même temps des piles de manteaux qu'on leur confiait en réclamant un numéro, tandis que d'autres

faisaient de vains efforts pour obtenir leurs pardessus entassés dans des coins. À gauche, les statues de Charlemagne, de François I^{er}, de Henri IV, disparaissaient sous les ulsters dont on les avait affublés. Le sceptre sacré de Reims était remplacé par le riflard démocratique et la main qui avait vaincu Witikind était transformée en portemanteau. Représentez-vous la descente de la Courtille dans une cathédrale. La profanation n'eût pas été plus grande. Au milieu des uniformes chamarrés d'or et des femmes en robe de bal, de grosses mamans enveloppées dans des châles tartans et arborant des chapeaux décrochés au Temple, avançaient au bras d'individus coiffés de melons, tout en exhalant sur leur passage un vague parfum de cervelas à l'ail.

— Tâchons d'approcher de l'escalier, dit Hector, nous serons moins bousculés que devant ce vestiaire. Tenez, je vais me placer derrière vous, je vous servirai d'arrière-garde.

Ils arrivèrent au pied de l'escalier de marbre dont ils purent à grand'peine monter quelques marches. On eût dit une nouvelle invasion du 6 octobre ; pour plus de ressemblance, de braves cuirassiers casqués, cuirassés et sabre au poing, étaient étagés sur deux rangs, rappelant les gardes du corps

de jadis. Au milieu de cette mer humaine, on voyait émerger leur stature colossale et leur grand casque surmonté du plumet rouge. C'est en vain d'ailleurs qu'ils eussent voulu essayer, même au péril de leur vie, de frayer un passage à quelque princesse menacée d'être étouffée par la foule.

Le comte était exaspéré. Quant à Hector, avouons tout de suite qu'il était au septième ciel. Placé exactement derrière la comtesse, il suivait des yeux la ligne onduleuse de son cou, il fouillait dans les petites mèches blondes qui frisaient naturellement sur la nuque. À chaque instant, un remous de la foule le forçait à serrer de près la belle Danoise. On ne résiste pas à un torrent... Hector se laissait aller, avec la meilleure volonté du monde, et éprouvait dans ce voisinage si rapproché toutes sortes de voluptés âcres. Le parfum de la comtesse montait à sa tête et le grisait.

Quant à elle, rouge, agitée, étonnée des sensations nouvelles que lui faisaient éprouver ces rapprochements intermittents, elle n'osait se plaindre, et trouvait plus sage de paraître ne s'apercevoir de rien. Mais Hector, à chaque nouveau choc, la sentait frissonner de la tête aux pieds : le hasard amenait la pointe parfumée de sa moustache jusqu'à de pe-

tites oreilles roses merveilleusement ourlées, les ferrets de ses aiguillettes d'or se perdaient dans les plissés du corsage ; d'autres fois, au contraire, un mouvement de recul obligeait Madame Druyvestein à s'asseoir presque sur les genoux que le capitaine avait l'infamie de plier en forme de fauteuil. Il eût voulu que cette situation durât éternellement.

— Enfin, se disait-il avec ravissement, sous cette glace j'ai découvert la femme, la vraie femme ! c'est un volcan qui couve sous la cendre ; et dire que ce Danois ne se doute pas du trésor qu'il possède et laisse sommeiller une passion qui naîtrait sous le premier baiser de l'homme sachant la comprendre ! Les voilà bien ces gens du Nord !

Une nouvelle poussée eut lieu et la bouche d'Hector effleura, bien malgré lui, du reste, la nuque de la comtesse. Celle-ci tressauta comme si elle eût reçu une décharge électrique.

— Mon ami, dit-elle toute tremblante à son mari, allons-nous-en, de grâce ! Il me semble que je vais m'évanouir.

— C'est vrai, dit le comte, vous êtes toute rouge, et vos yeux sont si brillants qu'on dirait que vous avez la fièvre. Capitaine, tâchez donc de nous faire sortir.

— Je crois que c'est absolument impossible, affirma effrontément Hector.

— Il le faut, riposta vivement le comte. Madame Druyvestein manque d'air. Il faut sortir à tout prix.

Il n'y avait qu'à s'exécuter. Le capitaine fit signe aux deux cuirassiers de la dernière marche qui frayèrent un passage jusqu'au vestibule. Le valet de pied, heureusement, ne s'était pas éloigné. Le comte enveloppa madame toute frissonnante dans sa sortie de bal, avec des attentions de père.

— Quelle reconnaissance je vous dois, mon cher ami ! disait-il en même temps à Hector. Mais, comme nous aurions mieux fait de ne pas nous lancer dans une semblable cohue, et au milieu d'un public aussi mêlé ! Dites-moi, vous allez souper avec nous, n'est-ce pas ?

— Avec grand plaisir, répondit Hector.

On monta en voiture et cinq minutes après l'on arrivait aux Réservoirs. Tous les lustres étaient allumés ; la grande salle du rez-de-chaussée resplendissait de lumières, et des petites tables de quatre avaient été dressées devant chaque fenêtre. Après la bousculade épouvantable à laquelle on venait d'échapper, on éprouvait un véritable plaisir à se retrouver entre gens comme il faut dans cette jolie

salle, tout étincelante de glaces avec ses colonnes de marbre.

Le souper fut très gai. Hector constatait avec ravissement la trace des émotions qu'avait éprouvées la comtesse. Elle n'était plus elle-même. Elle causait avec volubilité, et parfois partait sans raison d'un grand éclat de rire nerveux. Sa poitrine était agitée de ces mouvements qu'ont les femmes de théâtre pour simuler une émotion vive. Coup sur coup, elle but trois grands verres de vin de Champagne.

Druyvestein la regardait avec un certain étonnement.

— Voilà trois heures, dit-il froidement; je crois que c'est le moment de regagner nos appartements.

— Nos appartements! dit la comtesse en se levant de table; nous n'avons qu'une chambre.

Et elle partit d'un nouvel éclat de rire, long, continu, s'égrenant comme des perles, tandis que son mari, toujours froid comme le marbre, rajustait une mantille de dentelles qu'elle avait jetée sur sa tête, à la diable, sans trop savoir ce qu'elle faisait.

Hector les reconduisit jusqu'à leur porte et leur souhaita le bonsoir, tandis que Druyvestein faisait passer sa femme devant lui le plus cérémonieusement du monde, puis il regagna sa petite chambre.

— Allons, se dit-il en se couchant, je n'ai pas perdu ma soirée et j'ai fait une précieuse découverte. Cette femme est un tonneau de poudre... et son mari a oublié ses allumettes.

III

Ces idées couleur de rose préoccupèrent tellement Hector qu'il ne put s'endormir. Il y avait à peu près trois quarts d'heure qu'il était couché lorsqu'il lui sembla entendre des gémissements. Il prêta l'oreille, croyant d'abord rêver; mais non, il ne se trompait pas. C'était comme des plaintes étouffées. Évidemment, on appelait à l'aide.

Grâce à cette cohue, Dieu sait quelles gens avaient dû se faufiler dans l'hôtel... Les cris redoublaient...

Le capitaine sauta de son lit, passa à la hâte son pantalon garance et ses pantoufles, prit son épée et s'élança dans le corridor. Il écouta de nouveau pour s'orienter et s'aperçut que les gémissements provenaient de la chambre de Druyvestein. Les lumières étaient éteintes et tous les voyageurs dormaient dans l'hôtel. Au milieu d'un profond silence, les plaintes

allaient en crescendo, et se faisaient plus distinctes. C'était bien la voix de la malheureuse comtesse.

Hector, dont le cœur battait à tout rompre, colla son oreille à la porte, et là au milieu de phrases entrecoupées, il entendait : Par pitié, grâce, grâce!... Puis tout à coup un grand cri, un cri terrible, qui fit frissonner le capitaine jusqu'à la moelle. Il n'y avait pas un moment à perdre : il se rua sur la porte qu'il trouva fermée ; mais, d'un vigoureux coup d'épaule, il fit sauter le verrou, puis il se précipita dans la chambre, son bougeoir à la main et l'épée nue...

La comtesse disparut, le nez dans la ruelle. Le comte se mit sur son séant et regarda Hector avec stupéfaction :

— Ah ça ! mon cher, êtes-vous fou ?

Le capitaine, ahuri, restait en face du comte, qui n'avait pas du tout, mais là pas du tout, la figure de quelqu'un qui vient de commettre un crime.

— Pardonnez-moi, balbutia-t-il, j'avais cru... je m'étais figuré...

La position était atroce. Avec cela il entendait dans la ruelle, sous la couverture, comme des éclats de rire étouffés. Druyvestein lui-même, à la vue de cet officier en chemise, avec sa bougie et son épée,

commençait, lui aussi, à être pris d'un rire inextinguible.

— Allons ! allons, vous aviez le cauchemar, mon ami, allez vous coucher.

Hector regagna sa chambre tout penaud de son coup d'épée dans l'eau.

LE RATA



AH ÇA, MON BRAVE TOURNECOURT, comment as-tu été aussi mal noté ?

— Voilà. Je sortais de l'École supérieure de guerre ; j'arrivais au régiment avec mon brevet d'état-major ; j'avais la tête farcie de tactique et de stratégie ; j'avais pâli sur les œuvres du général Roth de Schieckenstein – rien que de prononcer le mot est déjà une difficulté. – Jomini, La Roche-Aymond, de Brack n'avaient plus de secrets pour moi.

En l'absence du titulaire, on me donna le commandement du quatrième escadron et, le samedi matin, je me présentai chez le colonel pour assister ainsi que les quatre autres capitaines commandants au *grand rapport*.

Grand rapport ! Ce qualificatif m'avait un peu inquiété et à tout hasard je m'étais préparé pour les grandes questions que nous devons avoir à traiter.

J'arrivai dans la salle du rapport ; le colonel nous réunit en cercle, puis il nous dit tout à coup :

— Messieurs, comment faites-vous le *rata* dans vos escadrons ?

Cette question cependant si simple me causa une sueur froide.

L'avouerais-je ? Je n'avais aucune, mais là, aucune idée de la manière dont se confectionnait le *rata*, et même je ne possédais qu'une notion très vague sur la nature de cet aliment. Je savais que les soldats mangent la soupe et le bœuf, mais c'était tout. Si le colonel avait commencé par moi, j'étais perdu. Heureusement il s'adressa d'abord à la droite, et le capitaine commandant du premier escadron prit la parole. C'était un grand sec avec une figure très rouge soulignée par une chevelure et une moustache très blanches : une praline dans du coton.

— Mon Dieu, mon colonel, commença-t-il, je place ma viande à cuire dans la petite marmite avec les choux, les carottes et les haricots et neuf poignées de sel.

— Moi, j'ajoute un peu de laurier, insinua le capitaine du deuxième.

— Vous parlerez à votre tour, intervint le colonel.

Le grand sec continua :

— Je ne mets d'ailleurs que peu d'eau. Et pendant ce temps-là, que se passe-t-il dans ma grande marmite ?

— Oui, que se passe-t-il ? me disais-je anxieusement... Il y a donc aussi une *grande* marmite ? Tout était grand ce matin-là.

J'écoutais intéressé de plus en plus.

— Dans ma grande marmite cuisent les pommes de terre, continua le capitaine rouge et blanc, que j'écrase à mesure qu'elles cuisent, et j'y mets la graisse frite avec les oignons. Il faut compter environ 3 kilogrammes d'oignons pour 20 kilogrammes de pommes de terre et 3 kilogrammes de graisse. J'obtiens ainsi des résultats merveilleux. Je mélange ensuite les deux bouillons en les transvasant d'une marmite dans l'autre. Puis je sers le *rata* à part dans le couvercle de la gamelle, en laissant le bouillon en dessous.

— Système déplorable ! tonna le capitaine du troisième. :

— Et les jours de conserves ? insinua le colonel.

— Ah ! le jour des conserves, c'est mon triomphe ! Au lieu de faire cuire la viande, je la dégraisse simplement dans l'eau bouillante de la

grande marmite et j'y rajoute la graisse frite avec les oignons. J'obtiens ainsi un rata exquis.

— Avec votre système, commença le capitaine du deuxième, les deux portions, soupe et rata, refroidissent ensemble. Moi, je tranche carrément la difficulté. Je fais ; 1^e une soupe, 2^e un rata !

— Comme moi !

— Comme vous, mais pas ensemble. Je mets ma soupe à l'oignon dans la gamelle, l'homme vient la chercher. Quand il l'a mangée, il rapporte sa gamelle au cuisinier qui y met la quantité de rata voulue. De cette manière, le consommateur mange des aliments chauds, et cela rompt bien mieux la monotonie de l'éternelle soupe et bœuf.

— Et au troisième escadron, comment faites-vous ?

— Moi, je fais une salade ! dit triomphalement le capitaine du troisième.

Ceci ouvrait un horizon nouveau.

— Comment ! une salade ! s'écria-t-on à la ronde.

— Parfaitement. Quand mes conserves ont été dégraissées et refroidies, je les assaisonne d'huile, de vinaigre et d'oignons dans la proportion suivante : 500 grammes d'huile, un demi-litre de vinaigre et

500 grammes d'oignons. Je remue et je sers froid avec un peu de sel.

— C'est absurde !

— C'est insensé !

— La conserve froide se racornit.

— Il faut à l'homme des aliments chauds.

— Mais il a une bonne soupe. — Vous oubliez le laurier. — Une salade !...

— Messieurs, un peu de calme, dit le colonel. Voilà M. de Tournecourt qui va trancher la difficulté en nous donnant son avis.

Il se fit un profond silence et tout le monde se tourna vers moi.

Hélas ! j'avais écouté les trois systèmes de rata de toutes mes oreilles, mais... je n'avais pas très bien compris. Aussi, je me lançai dans une explication insensée, mélangeant les trois systèmes, servant une salade chaude dans une grande marmite avec des oignons, des pommes de terre froides dans l'eau bouillante dégraissée avec la friture d'oignon... Je ne savais plus du tout ce que je disais. Tout le monde m'écoutait avec stupeur. À la fin cependant les exclamations se produisirent.

— On ne vous a donc rien appris à l'école de guerre ?

Je voulus en vain expliquer mon maudit rata, je bredouillai de plus en plus ; et continuant ma cuisine épouvantable, je transvasai de l'eau chaude de la petite marmite dans la gamelle, en écrasant du sel avec des haricots ; c'était horrible !

À la fin, des protestations indignées m'imposèrent silence. On voulut reprendre la question, mais j'avais tellement embrouillé les trois systèmes qu'aucun des capitaines n'y comprenait plus rien : il fallut remettre la discussion au lendemain.

Avoir rêvé la gloire des Turenne, des Condé, des Montecuculli, et... échouer piteusement sur le rata ! Le soir même, j'écrivais à la librairie militaire Dumaine de m'envoyer la *Parfaite cuisinière bourgeoise*. Mais il était trop tard !!!

Et voilà pourquoi j'ai été mal noté à l'inspection trimestrielle...

— Et l'on a eu raison, mon brave Tournecourt, car dans notre métier, vois-tu, il n'y a pas de petits côtés, tout est utile ; et avant la tactique et la stratégie, il faut des soldats qui se portent bien : or, ils ne peuvent être bien disposés pour la guerre que si on leur a fait manger du bon rata en temps de paix. Al-

lons, lâche un peu ton Jomini, pioche ton rata et tu prendras ta revanche en avril.

PANEM ET FEMINAS!



LE GÉNÉRAL BOURGACHARD, toujours soucieux des intérêts matériels de l'armée, vient d'adresser à l'Intendance la note suivante. Nous la reproduisons *in extenso* :

Confidentielle.

GRANDES MANŒUVRES DE 1882

26^e corps d'armée

« Monsieur l'intendant,

» Je sais que vous avez déjà pris les mesures nécessaires à l'alimentation des milliers d'hommes et de chevaux qui vont pendant l'époque des manœuvres se trouver massés dans les plaines du camp de Châlons. J'ai vu par moi-même que les magasins de Mourmelon regorgeaient de fourrages ; je sais en outre que vous avez accumulé de vastes approvisionnements de café, sucre, biscuit, viandes de conserve, etc., etc. Il pourrait donc se faire, – cela m'étonnerait beaucoup, mais enfin tout arrive – il pourrait donc se faire, dis-je, que cette année, nos hommes et nos

chevaux ne manquaient pas du nécessaire dans leur propre pays pendant la durée des grandes manœuvres.

» Mais, il y a une chose à laquelle vous n'avez pas songé et à laquelle je suis obligé de penser, moi, en ma qualité de général en chef. N'oublions pas le grand principe militaire que l'homme doit vivre sur le pays. Or, je connais à fond le camp de Châlons ; eh bien, je n'hésite pas à le dire, le pays ne produit pas de femmes. Sous l'Empire, le village de Mourmelon était arrivé, grâce à des importations de Paris multipliées et successives, à posséder environ cinq cents femmes qui, malgré toute leur bonne volonté, ne suffisaient que bien imparfaitement au service des soixante mille hommes représentant la garnison d'alors.

» Elles ne s'étaient d'ailleurs jamais complètement acclimatées ; et depuis les événements de 1870 elles ont disparu sans passer la main (je ne sais pas si je me fais bien comprendre) à de nouvelles arrivantes. J'ai envoyé mon aide de camp ces jours-ci à Mourmelon ; il m'a rapporté une statistique navrante. Voici le résultat de ses explorations :

Au concert Pazat	3 femmes
------------------	----------

Au café Français	1 —
------------------	-----

À l'hôtel de l'Europe	2 —
À l'hôtel Marillier	2 —
Au bureau de tabac	2 —
Au Bon Coing	1 —
Total	11 —

» Onze femmes! entendez-vous! Et encore, sur ces onze femmes, il y en a deux qui sont, vu leur âge, dans l'impossibilité presque absolue de faire un bon service. Étant donnée la prochaine concentration d'hommes résultant des prescriptions ministérielles, une telle situation est grave et le péril doit être immédiatement conjuré.

» Vous voudrez donc bien prendre les mesures nécessaires pour combler cette lacune dans vos approvisionnements. Néanmoins, on peut être un très bon intendant, se connaître parfaitement en denrées, en viandes de boucherie, en lard fumé, etc., etc., et ne se connaître nullement en femmes. Permettez donc à ma vieille expérience de vous fournir quelques renseignements à cet égard.

» La cavalerie n'est pas l'infanterie; l'infanterie n'est pas l'artillerie, qui elle-même n'a rien de commun avec le génie et les troupes auxiliaires. Chaque arme a sa manière d'être, sa façon d'agir, son âme

spéciale et un idéal qui lui est propre. Il est absolument nécessaire de tenir compte de ces données dans le grave problème que nous avons à résoudre. Il faut, en effet, que les susdites femmes plaisent aux troupes auxquelles elles sont destinées. Rappelez-vous l'expérience de la soupe aux boudins de pois. Nous avons fait de grandes dépenses : partout les hommes ont *tiqué* sur les boudins de pois et énergiquement refusé d'en manger. Il a fallu attaquer les *bonis* des ordinaires. En somme, un résultat déplorable et des sacrifices inutiles.

» Il ne faut pas que nos troupiers *tiquent* sur... vos importations.

» À cet effet, il sera de toute nécessité de diviser vos stocks par armes.

POUR L'INFANTERIE

» Le fantassin, par le fait qu'il est petit (1 m 54 taille minimum), aime les grandes femmes. Vous voudrez donc m'avoir pour lui des femmes ayant au moins 1 m 68 à 1 m 70, fortes à proportion, ce qu'on appelle des gaillardes. Cheveux noirs, très drus, plantés très bas sur le front. Joues larges, lèvres épaisses, nez plutôt retroussé que busqué. Il ne tient pas à la distinction, au contraire ; elle le gênerait.

Taille haute, un peu carrée, larges mains pouvant au besoin allonger une bonne gifle ou une bonne bourrade.

» Seins de nourrice et croupe extra-andalouse. Voilà pour le physique.

» Quant au moral, n'oublions pas que le fantassin a beaucoup de temps à lui.

» Par conséquent, sans exiger précisément des vertus, je désirerais des femmes qui pussent, au besoin, opposer une résistance relative, de manière à gagner du temps et à occuper davantage nos hommes. Le fantassin est tenace ; il ne craint pas une cour un peu longue. J'ai vu des fantassins arriver là où toute autre arme aurait échoué. Ce sont là des qualités précieuses dont il faut savoir tirer parti. Quant à l'effectif nécessaire, je ne saurais vous fixer de chiffres précis, mais si vous avez 10 000 hommes d'infanterie... comptez toujours un peu plus que moins.

» Observation pour les chasseurs à pied.

» Ce sont des fantassins aussi, mais doués de qualités spéciales qui exigent également des tempéraments spéciaux. Il leur faut des femmes vives, alertes, débrouillardes, ayant le petit mot pour rire, sachant danser une polka et exécuter un pas de qua-

drille entre deux conversations. Très fort en gymnastique, le chasseur à pied a parfois des idées fantaisistes qui exigent une certaine souplesse de reins. De plus, il est très méfiant et la vivacité de sa marche le rend très dangereux en cas de jalousie, car à peine le croit-on parti qu'il est déjà revenu. Il est sorti par la porte, il rentre par la fenêtre – parfois, même, par la cheminée. Que ces dames soient bien prévenues, afin d'éviter parmi mes troupiers les rixes, batailles, etc., toutes choses nuisibles au bon ordre et à la fraternité militaire.

POUR LA CAVALERIE

» Le cavalier est très occupé. En dehors du temps pris pour les manœuvres proprement dites, il faut qu'il songe à son cheval, à son fourrage, à ses armes, etc.; bref il n'a que peu de moments à consacrer à Vénus. Vous voudrez donc m'avoir pour lui des femmes qui ne soient pas des mijaurées, des bonnes filles qui n'attachent aux choses que l'importance qu'elles méritent, et qui ne se fassent pas prier... plus qu'il n'est nécessaire. Donc, qu'elles soient toujours prêtes et persuadées que le cavalier doit tant de temps au pays qu'il n'en a pas à perdre.

» Qu'elles aient des costumes simples, amples, sans obstacles gênants. Rappelez-vous, monsieur l'intendant, les modes du premier Empire, ces bras nus, ces robes courtes tombant tout droit, en étoffe souple, malléable, sans jupons, sans corset... Nos guerriers à cette vaillante époque n'avaient que le temps de passer et... de vaincre, et les femmes étaient habillées en conséquence.

» Nos braves cavaliers sont toujours dans le même cas ; vous voudrez donc bien veiller d'une manière particulière à la simplicité d'ajustements des femmes que vous réservez à la cavalerie.

» Entrons maintenant dans quelques détails :

» *Chasseurs et Hussards*. – Ce sont des troupiers coquets, élégants, tenant beaucoup à la toilette, aux bonnes manières, et à une certaine distinction extérieure. Tâchez de m'avoir pour eux un stock de blondes – le blond va très bien avec le bleu de ciel – maigres, nerveuses, frémissantes, pouvant leur rappeler les réactions des petits chevaux arabes auxquels ils sont habitués. Ils tiennent plus à la forme qu'au fond, et s'inquiètent surtout de ce qu'on est convenu d'appeler l'extérieur. Pourvu que la tête soit passable, ils ne tiennent pas à la ligne ni à la perfec-

tion de tout ce qui ne se voit pas. Je vous dis cela afin de faciliter votre recrutement.

» *Dragons*. – Quoi qu'on ait dit, Dieu merci, les dragons ne sont pas de l'infanterie à cheval. Ce sont bel et bien des cavaliers. Mes remarques générales du commencement s'appliquent donc parfaitement à eux. Néanmoins le dragon n'est pas un fantaisiste comme le hussard ou le chasseur; c'est un cavalier sérieux, réfléchi, qui sait ce qu'il fait et ne se paye pas de mines. Il faut une femme moyenne, ni trop grande ni trop petite, ni trop grasse ni trop maigre, en un mot bien en forme et équilibrée.

» Comme signalement général je vous dirai : cheveux châtain, nez ordinaire, bouche ordinaire, front ordinaire, signes particuliers : néant.

» Pas de tempérament excessif, pas d'exagération du système nerveux. Des femmes qui tout simplement, sans imagination, sans travail, sans fatigue, se laissent aller à la bonne loi naturelle.

» Voilà ce que je veux pour mes dragons.

» *Cuirassiers*. – Ah! par exemple, ceux-là sont des gaillards avec lesquels nous avons à compter. Ne vous avisez pas pour cela de leur donner des femmes géantes. Ils n'en voudraient pas, et nous aurions encore l'histoire du boudin de pois. Trouvez-

moi pour eux des femmes toutes petites, des naines même si vous pouvez, des femmes qu'ils puissent asseoir dans le creux de leur main, mettre dans leur poche et enlever à bras tendu, des femmes avec lesquelles ils puissent jongler et s'amuser tout à leur aise. Ils ne tiennent pas à des santés robustes. Si vous arriviez à me trouver pour eux un lot de phtisiques et de poitrinaires, au visage bien pâle, à l'air bien intéressant, je serais enchanté. Autant que possible des petites mains, des petits pieds, des cheveux fins à reflets dorés ; mais cependant sous ces apparences frêles, il faudra une certaine force de résistance, car ce sont de solides gaillards qui ne reculent devant rien.

» Ne vous préoccupez pas du caractère. Les petites femmes peuvent être aussi hargneuses, aussi acariâtres, aussi désagréables que possible ; mes cuirassiers se contenteront de sourire doucement, avec la tranquillité de la force. Et ils ont un si bon caractère, que, lorsqu'on tâte d'eux une fois, on ne veut plus en connaître d'autres.

» Comme effectif, si nous avons 15 000 cavaliers, ne comptez que pour 10 000.

» En effet, comme nous le disions en commençant, les cavaliers ont peu de temps à perdre, nous

avons donc besoin d'un moins grand nombre de femmes. Avec une règle de trois vous arriverez à la solution exacte.

» Voici le problème :

» Si – pour tant de fantassins – libres tant d'heures par jour – il a fallu tant de femmes, combien pour tant de cavaliers – libres tant de minutes par jour – faudra-t-il de femmes (x) ?

» *Artillerie et Génie.* – Nous avons affaire là à des armes savantes, ne s'occupant de l'amour qu'en raison de la difficulté de la victoire, de l'éloignement du but à atteindre. Il faudra donc un lot de femmes raides comme des cibles, très froides, dédaigneuses, un peu hautaines, sachant accepter la lutte, quitte à tomber avec grâce. Qu'elles soient maigres, sèches, vigoureuses, à l'œil noir, au profil régulier, moulées dans des corsages-cuirasses lacés par-derrière, bridées dans des jupes en étoffe blindée, avec lacets fil de fer, revêtements, traverses, etc., etc., pantalons en madapolam indéchirable avec herse, pont-levis, piège-à-loup, chausse-trappe, saut du cavalier, etc., etc., obstacles divers dans lesquels seront seulement ménagés un ou deux créneaux.

» N.B. – Pour les artilleurs, ne pas oublier des femmes douées d'un organe vibrant... dans le cas où

ils auraient l'oreille un peu paresseuse – ce qu'ils appellent une oreille en permission.

POUR LES OFFICIERS

» J'ai pensé aussi aux officiers. Je sais bien que quelques-uns d'entre eux feront venir de Paris, mais ce sera le plus petit nombre, et la majorité préférera de beaucoup vivre sur le pays. Voici donc ce que j'ai imaginé.

» Une centaine de jolies femmes, déguisées en paysannes et portant le costume du pays, pourraient être disséminées de cinquante mètres en cinquante mètres sur le front de bandière. Vous allez me dire que le costume du pays est hideux. C'est juste ; aussi ai-je pensé à en dessiner un spécial. Petit bonnet cauchois, en dentelle, penché très en arrière sur les cheveux onvés, avec un grand et petit bandeau. Au cou, un velours noir avec croix à la Jeannette. Corset de satin de nuance claire ouvrant en carré sur la poitrine. Tablier de moire garnie de dentelle. Jupe courte et bas de soie brodés à côte.

» Ces pseudo-paysannes (vous pourrez en trouver facilement le recrutement parmi les dames vendeuses qui tiennent les boutiques du Skating et des Folies-Bergères) apparaîtraient inopinément aux

yeux de l'officier ravi, sortant comme par hasard de quelque bois de sapin. Celui-ci en tomberait éperdument amoureux, bien entendu, et au bout d'une longue cour, (songez que nous ne pouvons guère équiper plus de cent paysannes) elles consentiraient à les emmener dans quelque chaumière, perdue dans les arbres et aménagée pour la circonstance.

» L'officier n'aurait pas le droit de rester plus de dix minutes. Il serait accordé cinq minutes supplémentaires, – le quart d'heure de grâce, – aux officiers supérieurs jusqu'au grade de colonel.

» Les généraux seuls jouiraient de la prérogative, méritée autant que nécessaire, d'occuper le petit bâtiment une demi-heure.

» Voilà, monsieur l'intendant, les mesures que je crois devoir vous indiquer en vue du bien-être de l'armée, bien-être dont vous êtes, par vos fonctions, directement responsable. Souvenons-nous toujours, comme disait le général de Brack, que nous devons soutenir chez nos hommes, non seulement le physique, mais le moral; leur fournir non seulement le pain, cette nourriture du corps, mais l'amour, cette nourriture de l'âme. *Panem et feminas!*...

» Croyez, monsieur l'intendant, à mes meilleurs sentiments.

» Au quartier général, le 28 juillet 1883.

» LE GÉNÉRAL,
» BOURGACHARD. »

GRANDES MANŒUVRES



I

NOUS ÉTIIONS en pleines grandes manœuvres, et notre pauvre camp, si triste, si désolé pendant le reste de l'année, avait pris pour quelques jours une animation inaccoutumée. C'était chaque soir, au mess, des invitations adressées aux officiers des régiments voisins, régiments dont quelques-uns avaient accompli de véritables tours de force et étaient venus de leur garnison avec une moyenne de cinquante kilomètres par jour. Ces uniformes différents, ces dolmans d'état-major, ces aiguillettes égayaient un peu la vue fatiguée de se reposer toujours sur les mêmes tenues. On avait enfin à qui causer, et entre deux coupes de vin de Champagne l'on se lançait dans des discussions intéressantes sur les mouvements de la veille, sur les mésaventures du colonel de Sidomaine auquel le général en chef avait donné l'ordre de se faire couper les cheveux, sur les caricatures spirituelles dessinées à ce sujet par le ca-

pitaine Bellecuisse, du 36^e dragons, etc., etc. On avait même eu la veille de véritables émotions.

Un individu avait été aperçu se glissant le long des bois de sapin, tâchant de deviner les manœuvres, et prenant des notes. On lui avait bien envoyé à plusieurs reprises deux cuirassiers pour l'obliger à s'éloigner, mais avant qu'on eût pu l'atteindre, l'inconnu disparaissait... pour reparaître sur un autre point du bois.

Ce jour-là, précisément, les manœuvres devaient présenter un intérêt tout particulier. On devait essayer un nouveau système de passage du défilé, en préparant le mouvement par des salves d'artillerie, et en le faisant suivre par une charge générale en ligne. On avait envoyé à cette occasion des invitations aux châtelaines du pays, et la belle duchesse de Précý-Bussac devait en amazone accompagner le général en chef. Cette agréable nouvelle avait déridé tous les officiers. Chacun avait instinctivement soigné sa tenue, s'était rasé de plus près, et avait retroussé plus victorieusement ses moustaches. Dame, pendant la manœuvre, le général faisait sonner souvent aux officiers. Dans ce cas on se réunissait autour de lui en cercle. On pouvait se trouver botte à botte avec la jolie amazone... Pour le coup,

toutes les culottes de manœuvre, portant aux genoux les pièces de maroquin rouge traditionnelles, furent remplacées, et chacun tint à mouler ses formes dans sa culotte numéro un, qui de ce jour fut baptisée ; la *culotte de la duchesse*.

On était rangé sous l'*ajoupa*, petit kiosque d'aspect suffisamment japonais grâce à ses portes multicolores et à ses murs en paille de seigle, et l'on fumait une cigarette en attendant la sonnerie du déjeuner. L'adjudant major racontait au milieu des rires qu'il avait encore rencontré la grande Celina sortant du camp à l'heure du réveil, et l'on cherchait à découvrir le coupable, lorsque tout à coup l'on vit poindre à l'horizon l'omnibus du chemin de fer.

— Tiens ! tiens ! s'écria-t-on, qui cela peut-il être ? Il n'y a pas un seul officier en permission. C'est peut-être une des maîtresses de Tournecourt ? La grosse boulotte de Pouraille ? Peut-être une vraie femme légitime s'ennuyant à Paris, et venant, de désespoir, relancer son malheureux époux... ?

L'omnibus s'arrêta, et l'on en vit descendre un superbe officier italien en costume sombre, portant sur sa tunique très ajustée les deux contre-épaulettes d'argent. Sur le pantalon extra-collant descendait une large bande jaune ; les éperons étaient gigan-

tesques et la casquette était campée sur une chevelure abondante d'un noir bleu. En somme, aspect assez peu militaire : trop de col, trop de manchette, mais surtout des moustaches trop cirées et des cheveux trop luisants.

Il s'avança au-devant de nous, réunit les deux talons par un petit coup sec, puis raide, le jarret tendu, il salua d'une manière un peu théâtrale, tandis que tous les képis s'abaissaient en chœur.

— Messieurs, nous dit-il, ze souis le capitaine Nomadini.

— Capitaine, dit aussitôt le colonel en s'avançant au-devant de lui avec sa bonne grâce habituelle, soyez le bienvenu.

— Coulounel, on m'a dit que votre magnifique régiment allait exécuter aujourd'hui de palpitantes évolutions, et ze serais heureux d'en être spectateur.

La figure du colonel se rembrunit. Au ministère, sans exiger que les manœuvres fussent tenues secrètes, on avait préféré cependant n'inviter aucun attaché militaire. D'un autre côté, il était bien difficile de refuser carrément une faveur demandée en très bons termes, faveur toujours accordée les années précédentes.

La situation était délicate... Le colonel était perplexe.

À ce moment le capitaine Briquemolle se pencha à son oreille et lui dit :

— Mon colonel, je reconnais le Nomadini. Je vous affirme que c'est lui que se glissait le long du bois.

— Diable ! fit le colonel. Puis, s'adressant à l'Italien :

— En tout cas, monsieur, j'espère bien que vous allez déjeuner avec nous.

— Z'accepte, coulounel, avec plaisir.

— Et en attendant vous avalerez bien avec ces messieurs le madère de l'amitié. Prenez donc quelque chose !

— Ze prendrai tout ce que l'on voudra.

— Parfait. J'expédie quelques ordres, et je suis à vous.

Rentré dans sa baraque, le colonel télégraphia immédiatement la dépêche suivante :

« Colonel 20^e cuirassiers à ministère de la guerre.

» Capitaine italien Nomadini demande assister manœuvres. Que faire ? »

À cette dépêche, le colonel recevait la réponse suivante :

« Ministère guerre au colonel 20^e cuirassiers.

Accordez autorisation Nomadini, mais arrangez-vous pour qu'il ne voie rien. »

Quelques secondes après, une note était ajoutée à la suite de la décision de la main même du colonel, et immédiatement communiquée par les fourriers à tous les officiers.

II

Le déjeuner fut très gai. Placé à la droite du colonel, Nomadini mangea comme un ogre et fut souvent obligé d'arrêter le zèle des ordonnances qui versaient le vin de Champagne à pleines rasades.

Une ou deux fois l'Italien voulut insinuer quelques questions au sujet des manœuvres, mais le président l'arrêta net en lui disant :

— Chez nous, on ne parle jamais service à table, mais en revanche on boit sec. Prenez donc quelque chose !

Et de fait, comme d'un consentement mutuel, tous les officiers étaient remplis d'attention pour le

noble étranger. C'était à qui lui offrirait du vin de Bordeaux, du vin de Bourgogne, du vin d'Espagne. On lui portait des toasts charmants, et toujours cette aimable phrase revenait comme un refrain :

— Prenez donc quelque chose ! prenez donc quelque chose !

Le capitaine Nomadini prenait tant qu'il pouvait et se trouvait admirablement traité.

— Ah ! messieurs, disait-il avec attendrissement, quand vous viendrez à Tourin, comme vous serez re-çous !

Et à chaque nouvelle politesse, il disait :

— Ze sous confous, vraiment confous.

Enfin le déjeuner tira à sa fin. Nomadini jeta un coup d'œil à la salle ornée de peintures à fresques et de sujets militaires auxquels le temps et surtout la fumée des pipes ont fini par donner une si étrange patine qu'on dirait des vieilles toiles de l'école hollandaise. Mais autre chose l'attirait. Par les fenêtres entrouvertes il venait d'apercevoir les écuries du camp, avec leurs paillassons, leurs murs en terre. Il eût vraiment été très intéressant d'aller étudier de près cette organisation, en plein air ; en même temps on eût pu s'assurer de plus près de la condition des

chevaux, alors qu'ils n'avaient encore sur le dos ni selle, ni couverture...

— Z'irais bien fumer mon cigare du côté des écuries.

— Parfaitement, lui répondit-on, mais auparavant vous allez prendre quelque chose.

— Et quoi encore ?

— Mais le café, les cigares, la fine Champagne. L'Italien résigné s'assit, se promettant bien de s'échapper assez tôt pour assister au boute-charge, au boute-selle et aux formations de rupture. Malheureusement, le punch succéda à la fine Champagne, puis vint le tour de la marquise. Les officiers s'esquivaient graduellement, mais il restait toujours un petit noyau d'hôtes très empressés pour répéter au capitaine :

— Prenez donc quelque chose !

Enfin il s'aperçut qu'il ne restait plus vis-à-vis de lui que le capitaine Pouraille qui, tout en bou-tonnant ses gants et bouclant son ceinturon, lui conseillait encore avec son charmant sourire de « prendre encore quelque chose ».

— Pardon, mais ze vais manquer le départ !

— Oh ! rassurez-vous, dit Pouraille ; le régiment est déjà en route, mais avec un temps de trot nous l’aurons bien vite rejoint.

Une ordonnance amenait en effet, devant le peron du mess, une bête superbe toute bridée et sellée.

— Vous voyez, dit Pouraille ; de la hanche, du garrot, le rein court, tout ce qu’il faut pour avoir de belles allures... malheureusement des réactions un peu dures.

— Oh ! ze zouis un bon cavalier ; les chevaux dours c’est ce que j’aime le plous.

— Allons, tant mieux ! dit Pouraille en enfourchant à son tour son gigantesque cheval d’armes.

On partit au grand trot. Au loin, dans la plaine, le régiment pour marcher plus commodément avait formé la masse. Les escadrons avançaient ainsi serrés les uns à côté des autres, profilant sur les tons verts de l’herbe comme une grande tache noire. Les chefs de peloton, alignés, bien campés en selle finissaient une dernière cigarette avant le commandement : « Garde à vous ! » Les hommes suivaient, la pipe à la bouche, d’un air béat, la main pendante, se laissant un peu aller au mouvement du cheval, quitte à se redresser brusquement et à rassembler les rênes lorsque la voix stridente du serre-file venait les rap-

peler à la réalité en leur prouvant, par un juron bien senti, qu'ils perdaient leur distance.

En tête, les gros bonnets, ventrus, rougeauds par suite de digestion, avançaient fièrement, le sourcil froncé et le poing sur la hanche, et le soleil éclairait tout cela, piquant des étincelles d'or sur le cimier des casques, sur les ornements des gibernes, et inondant cette masse de cavaliers d'une même lumière éclatante.

À vrai dire, le capitaine Nomadini n'était pas trop à son aise. Son diable de cheval s'envoyait des coups de genou dans le nez et trottait à des hauteurs prodigieuses... et dame, l'effet des copieuses libations commençait un peu à se faire sentir. Une ou deux fois il avait voulu ralentir, mais Pouraille lui criait :

— Marchons ! marchons ! il faut rejoindre le régiment.

Et l'Italien, entraîné dans une course folle, allongeait, allongeait, comptant bien passer au pas dès qu'il serait arrivé à la queue de la colonne. En effet, il devait y avoir là des observations très instructives à faire sur cet ordre en masse, sur la direction du guide au centre. Et les harnachements, les équipements, les

portemanteaux, l'ajustage du fusil à la grenadière : autant de sujets palpitants.

En causant il s'approcherait d'un cavalier et lui demanderait son fusil Gras. Ce dernier, ahuri, n'oserait certainement pas refuser, et alors il pourrait voir enfin le mécanisme de cette fameuse percussion centrale.

Toutes ces idées tourbillonnaient dans sa tête déjà un peu lourde.

— Eh ! mais, signor, un poco de pas. Je suis fourbou, dit-il en rejoignant les troupes.

— Impossible. Le colonel vous attend avec impatience... Il faut passer en tête.

Et l'on continua de marcher.

— Ah ! ah ! dit le colonel, voilà notre invité, notre cher invité. Vous arrivez bien, car la petite fête va bientôt commencer.

Et, de fait, l'on voyait onduler dans la plaine de grandes masses représentant les diverses divisions de cavalerie venant prendre part à l'action. Au loin les petits hussards se reconnaissaient à leur dolman bleu de ciel et à l'animation extraordinaire qui régnait parmi les chevaux arabes. L'artillerie formait de longues files sombres au milieu desquelles les chevaux blancs des attelages marquaient comme des

points lumineux, mais tout cela un peu confus, et sans qu'il fût possible à cette distance de saisir aucun détail.

Puis, entre les lignes, le général en chef, mince, svelte, élégant, moulé dans un dolman à brandebourgs, la moustache hérissée, le sourcil froncé, venait de passer comme un tourbillon, entraînant avec lui et caracolant dans la poussière tout un état-major avec un joyeux cliquetis de fourreaux de sabre et d'étriers entrechoqués. À côté de lui, en amazone, le petit chapeau d'homme enfoncé sur les yeux, les joues animées par la rapidité de la course, galopait la belle duchesse de Précy-Bussac.

Un frémissement avait parcouru tous les rangs. Les hommes s'étaient redressés, les officiers avaient rassemblé leurs chevaux, les capitaines commandants avaient tâté si leur sabre était bien à portée de la main.

Nomadini ne se possédait pas d'aise.

— Ze vais être aux premières loges, pensait-il en tâchant de bien reprendre ses esprits et de rendre à ses idées toute leur netteté.

Mais à ce moment le colonel l'interpella.

— Dites donc, capitaine, comme vous êtes pâle ! Est-ce que vous êtes malade ?

— Mais non, coulounel, ze souis seulement un peu fourbou.

— Eh bien, il faut prendre quelque chose pour vous remettre. La cantinière est à deux pas, Pouraille, emmenez monsieur prendre quelque chose.

À ce moment un cri éclatant de « Garde à vous ! » s'éleva dans la plaine. Les sabres sortirent du fourreau et étincelèrent au soleil, les trompettes sonnèrent un demi-appel, et tandis que le pauvre Italien cherchait en retournant la tête à voir un peu la belle duchesse et à deviner ce qu'on allait exécuter, il était entraîné au grand trot par Pouraille qui répétait toujours impérieusement :

— Le colonel l'a dit : venez donc prendre quelque chose !

III

La voiture de la cantinière avait été placée très loin du centre des opérations. Le général en chef, en effet, ayant déclaré sur le terrain qu'il « ne comprenait pas qu'on eût toujours ainsi besoin de boire entre les repas », le général Bourgachard avait tâché de dissimuler de son mieux le corps du délit, non seulement en l'éloignant, mais en massant autour de

la voiture un escadron auquel il avait fait mettre pied à terre.

Le soir il fut félicité par le général pour cette heureuse innovation, qui créait, bien abritée et en lieu sûr, une troisième ligne intérieure, constituant sous la main une puissante réserve. Ah! si le grand chef avait su!...

Cependant les deux cavaliers continuaient à s'avancer vers cette réserve.

— Ze vous assure, disait Nomadini, que la duchesse est superbe. J'aurais bien voulu rester.

— Bah! dit Pouraille, les premiers mouvements sont presque toujours insignifiants, et vous serez revenu à temps. Mettons pied à terre; vous allez prendre quelque chose.

— Décidément c'est un tic chez ces Français, pensa l'Italien en soupirant.

Et lorsque Caroline, la vieille cantinière, eut bien installé son matériel, ce qui prit encore un certain temps, elle dit à son tour à l'étranger :

— Qu'est-ce que tu prends?

— Ne faites pas attention, dit Pouraille, Caroline est un vieux frère d'armes auquel nous permettons les plus grandes familiarités.

Puis il ajouta :

— Versez un *mêlé* au capitaine.

Caroline versa un demi-verre à pied plein d'eau-de-vie de pomme de terre, auquel elle ajouta, pour l'acquit de sa conscience, quelques gouttes de cassis qui donnèrent au mélange une teinte rosée. C'était là le *mêlé*. Le capitaine avala cet atroce breuvage en faisant une grimace effroyable, et pour le coup commença par avoir tout à fait mal au cœur. Néanmoins il n'abandonnait pas encore son idée, et il se préparait à remonter en selle lorsqu'à sa grande surprise, il vit arriver autour de la cantinière des officiers appartenant aux autres divisions : chasseurs, hussards, dragons, artilleurs.

Ces messieurs se présentèrent au capitaine italien le plus respectueusement du monde, lui offrirent leurs plus humbles civilités et, bien entendu, l'invitèrent à « prendre quelque chose ». La requête était présentée avec une telle courtoisie que vraiment il était impossible de refuser. Mais, après avoir accepté la politesse du chasseur, comment refuser celle du hussard, puis celle du dragon, puis celle de l'artilleur, et de tous ces braves gens enfin qui arrivaient avec leur éternelle rengaine :

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

Et le pauvre capitaine Nomadini buvait, buvait de plus en plus, répétant seulement entre chaque nouvelle tournée :

— Ze souis confous ! vraiment, ze souis confous.

Pendant ce temps les batteries d'artillerie établies sur la crête balayaient à coups de canon un large défilé passant entre deux bois de sapins ; puis, au milieu des nuages de fumée, les 10 000 cavaliers formés en lignes d'escadron traversaient au galop et sabre au poing ce défilé, et après l'avoir franchi se déployaient en bataille pour exécuter une charge magnifique sur une étendue de terrain de plus de quatre kilomètres.

C'était un spectacle unique ! Les voitures, remplies d'invités, s'étaient rangées au coin du bois et acclamaient chaque escadron à mesure qu'il défilait. Le général en chef ne pouvait s'empêcher de crier : bravo ! et la duchesse de Précý-Bussac elle-même, émue, attendrie, le gosier serré, agitait sa petite cravache d'une main fébrile et applaudissait à faire craquer ses gants.

Au premier coup de canon, le capitaine Nomadini était, tant bien que mal, remonté à cheval et, titubant, se rattrapant à chaque instant à la crinière pour ne pas tomber, il s'était dirigé ventre à terre vers le

théâtre des opérations, suivi d'une dizaine d'officiers qui lui servaient de garde d'honneur.

Il arriva juste au moment où le général en chef donnait l'ordre aux cinq cents officiers qui avaient pris part aux manœuvres de se former en cercle autour de lui et de la duchesse. Puis, dans un discours bref, laconique, il les remercia de leur zèle et de leur précieux concours.

Cependant, le capitaine italien arrivait à la tête de sa petite troupe. Il ne tenait plus à cheval que par un prodige d'équilibre, sa casquette s'en allait à la jean-jean. Le vent ébouriffait sa luxuriante chevelure noire, et sans trop savoir ce qu'il faisait il continua à s'avancer vers le général et vers la duchesse, tandis que le cercle s'ouvrait devant lui.

— Bonjour, capitaine, dit alors le général en chef, en regardant le nouveau venu d'un air goguenard.

Puis il ajouta à son tour en souriant sous sa grosse moustache :

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

Pour le coup Nomadini se redressa. Dans un dernier éclair de lucidité, il comprit le tour qu'on lui avait joué, et pâle, grinçant des dents, les yeux hagards, il répondit en s'avançant vers l'amazone, et en faisant des grands bras :

— Oui, ze veux bien prendre encore quelque chose ! Douchesse !!... je vous prends le...

Il ne put achever ; tout à fait ivre, le pauvre garçon roula à terre, sans qu'on ait jamais su ce qu'il aurait bien voulu prendre à la duchesse.

HAUT ET BAS



Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

CORNELLE.

MONSIEUR A. – Très élégant. Barbe en pointe. Soupçon de calvitie. Ne *ramène* pas, mais ne *renvoie* plus.

MADemoiselle B. – Peignoir de crêpe de Chine bleu, cheveux blonds un peu en désordre. Très jolie, mais l'air affligé. Elle est assise sur un canapé dans une attitude languissante.

MONSIEUR A., *entrant*. – Comme j'ai bien fait d'insister ! Francine me soutenait que vous étiez sortie.

MADemoiselle B., *lui tendant la main*. – Tiens, c'est vous ? Ma foi Francine avait raison, car vous tombez mal.

MONSIEUR A. – Si je vous dérange, je m'en vais.

MADemoiselle B., – Non, asseyez-vous sur ce pouf en face de moi. Vous me distrairez, vous me consolerez, car j'ai de grands chagrins, mon ami.

MONSIEUR A. – Des chagrins, vous ? C'est invraisemblable. Enfin, confiez-moi ça.

MADemoiselle B. – Je veux bien. Vous avez une bonne figure et je suis sûre que vous avez du cœur. Vous me comprendrez.

MONSIEUR A. – Je tâcherai... mais ne me dites pas que j'ai une bonne figure. J'ai horreur de cela.

MADemoiselle B. – Eh ! bien, je suis brouillée avec Raoul.

MONSIEUR A., *dissimulant un mouvement de joie.*
– Allons donc ! et depuis quand ?

MADemoiselle B. – Depuis hier. Mardi soir, j'avais été dîner chez Caroline. Après le dîner, on se met à jouer au chemin de fer. Moi, vous savez, quand je joue, j'oublie tout. Or, j'avais donné rendez-vous à Raoul chez moi à une heure. À deux heures et demie, je rentrais, croyant le trouver couché et dormant. Francine m'apprend que monsieur est parti furieux après avoir attendu une heure. Le matin, je lui envoie le groom, avec un petit billet gentil tout plein, pour lui expliquer ce qui m'était arrivé. Il y a vingt-quatre heures de cela et pas un mot de réponse ! Jamais je n'ai permis un semblable manque d'égards. C'est fini... et bien fini !

MONSIEUR A. – Le fait est que ce n'est pas agir en homme bien élevé. On peut se fâcher, mais on doit toujours répondre à une femme qui vous écrit.

MADemoiselle B., *s'agitant*. – N'est-ce pas ? Vous êtes bien de mon avis ? Il me traite comme une fille.

MONSIEUR A. – Absolument, je n'aurais jamais cru cela de lui.

MADemoiselle B., *de plus en plus agitée*. – Oh ! mais je me vengerai !...

MONSIEUR A., *se rapprochant en lui prenant les mains*. – Voyons, calmez-vous. Il n'y a rien à regretter, allez ! Depuis longtemps je m'apercevais bien que Raoul n'avait plus pour vous l'affection que vous méritez. Il y en a tant d'autres qui ne demandent qu'à vous aimer, qu'à vous adorer...

MADemoiselle B. – Ma foi non, c'est trop bête, je ne veux plus aimer personne.

MONSIEUR A., *s'asseyant sur le canapé*. – Vous ne plus aimer ! Mais ce serait une folie. Est-ce que c'est possible, d'ailleurs ? Regardez-vous, avec vos yeux brillants, vos lèvres sensuelles, votre nez dont les ailes palpitent à la moindre émotion, ces petits che-

veux en révolte qui se tordent à la naissance du cou !
(*Il veut l'embrasser*).

MADemoiselle B., *le repoussant*. – Voyons ! Restez tranquille ! ne m'agacez pas, je suis si énervée, si vous saviez !...

MONSIEUR A. – Tant que vous ne serez pas vengée, vous serez dans cet état-là.

MADemoiselle B. – Sérieusement, écoutez-moi. J'ai pour vous une très réelle sympathie, voilà près de six semaines que je vous connais, nous sommes les meilleurs amis du monde ; pourquoi ne pas continuer ?

MONSIEUR A. – L'amitié ! Un sentiment bâtard qui n'a de raison d'être qu'à la condition d'être le prélude ou l'épilogue de l'amour : un ami c'est un amoureux honoraire, un stagiaire... Et il y a six semaines que j'ai fait mon stage.

MADemoiselle B. – Cela ne vaut-il pas mieux ainsi ? Je puis vous confier mes chagrins, vous pouvez me confier les vôtres ; nous sommes deux bons camarades qui se racontent tout et nous trouvons ainsi l'un chez l'autre un sentiment doux, calme, rafraîchissant, qui remplit notre vie sans amener jamais les orages de la passion.

MONSIEUR A. – Est-ce qu’il y aurait jamais seulement un nuage entre nous ? Votre cœur est un livre que je connais si bien ! je vous ai tant étudiée. Notre liaison serait une communion complète, une fête perpétuelle !...

MADemoiselle B., *émue*. – On dit cela au commencement... et puis la satiété arrive, l’amour passe, l’on se brouille... et non seulement l’on n’a plus l’amant, mais on a perdu le bon ami d’autrefois.

MONSIEUR A., *se jetant à ses pieds*. – Si vous saviez comme il y a longtemps que j’attends l’heure divine d’aujourd’hui ! mais votre cœur était occupé par un autre amour et je n’osais pas me déclarer. Aujourd’hui la place est vide... Je n’hésite plus, et je vous dis : Fanny, je t’aime, je t’adore, je te veux.

MADemoiselle B., *se débattant*. – Non. Pas aujourd’hui ! Plus tard, je verrai. Si vous réfléchissiez une minute, vous ne me demanderiez rien aujourd’hui.

MONSIEUR A. – Et pourquoi pas ?

MADemoiselle B. – Parce que, si j’étais à vous aujourd’hui, ce serait par dépit. Vous ne voudriez pas de moi par dépit ?

MONSIEUR A., éclatant de rire. – Pourquoi pas ? Ah ! si tu savais comme ça m'est égal ! Je ne connais qu'une chose. Tu es belle, je t'aime, et je te veux !

MADemoiselle B., *luttant y mais avec une infériorité visible*. – Jamais !... Je ne veux pas !... (*Voyant que la défaite ne tient plus qu'à... un cheveu.*) Écoute-moi... un instant ! Laisse-moi au moins voir si les domestiques sont éloignés, si toutes les portes sont bien fermées. Tu ne veux pas me compromettre à plaisir ?

MONSIEUR A., *se relevant*. – C'est trop juste.

MADemoiselle B. part jusqu'au fond de l'appartement, visite scrupuleusement toutes les pièces, sonne le domestique, lui donne une commission ; elle met le verrou, tire à moitié les rideaux, puis va chercher dans l'antichambre la canne que M. A. a déposée et la rapporte dans le boudoir. Tout cela prend un temps énorme. Pendant ces allées et venues, M. A., d'abord très agité, rentre graduellement dans son état normal. Enfin, mademoiselle B. revient et s'assoit souriante à côté de M. A. sur le canapé.

MADemoiselle B., *très tendre*. – Alors vraiment tu m'aimes bien ?

MONSIEUR A., *très calme*. – Certainement... je vous adore... Mais êtes-vous bien sûre que les domestiques sont éloignés, que les portes sont bien fermées ?

MADemoiselle B. – Il n'y a absolument rien à craindre.

MONSIEUR A. – Vous comprenez que je ne voudrais pas vous compromettre à plaisir.

MADemoiselle B. – Tu as toutes les délicatesses. Alors il y a longtemps que tu étais amoureux de moi ?

MONSIEUR A. – Oh ! oui... mais je me disais : L'amitié est bien préférable. C'est un sentiment profond, qui dure...

MADemoiselle B. – Mais qui n'est que le prologue de l'amour. Pauvre ami ! six semaines de stage ! Cela a dû te paraître une éternité.

MONSIEUR A. – Oui, mais comme c'était doux, calme, rafraîchissant ! Je pouvais vous confier mes chagrins, vous pouviez me confier les vôtres. Nous étions les meilleurs amis du monde, et cela aurait ainsi duré toujours et toujours sans craindre les orages de la passion.

MADemoiselle B. – Bah ! nous nous connaissons si bien ! Notre liaison sera une fête perpétuelle.

MONSIEUR A. – On croit cela, puis l'amour passe, et non seulement l'on n'a plus de maîtresse, mais l'on a perdu la bonne amie d'autrefois.

MADemoiselle B. – Voyons ! ne me taquine pas. Cette plaisanterie a assez duré. Tu sais que j'ai eu aujourd'hui un chagrin et...

MONSIEUR A., *se levant*. – Précisément ! Aujourd'hui vous vous donneriez à moi par dépit. Je suis trop délicat pour vous rien demander en un jour pareil, et une semblable victoire serait trop peu flatteuse pour mon amour-propre.

MADemoiselle B. – Ah ça, mais vous êtes fou.

MONSIEUR A. – J'aurais trop peur que vous ne pensiez que je vous traite comme une fille.

MADemoiselle B., *se levant outrée*. – C'est trop fort ! Pourquoi Francine vous a-t-elle reçu ? Allez-vous-en ! Vous m'exaspérez. Sortez, mais sortez donc !

MONSIEUR A. – Dites-moi, au moins, que je reste votre ami...

MADemoiselle B. – Mon ami ! après une impertinence pareille ! Jamais je ne vous reverrai. Je

n'aime que les gens intelligents, et vous n'êtes qu'un sot, vous m'entendez, un sot! (*Exit*).

MONSIEUR A., resté seul. – Non... Je suis seulement un monsieur... qui ne sait pas attendre.

DEUX SEMAINES DU CAPITAINE



AVANT DE PARTIR en reconnaissance de brigade, il n'est pas mal, pour un capitaine, de mettre un peu d'ordre dans sa baraque de camp. D'anciens tableaux de travail, d'anciennes situations de semaine, un tas de vieux papiers relatifs au service, se trouvent mélangés à des cartes d'invitation rappelant mille bons souvenirs de fêtes à Paris. Et le capitaine se met à songer au contraste de sa vie en partie double, et repassant ses notes éparses, le voilà qui met en regard une semaine passée à Paris avec une semaine passée au camp. Cette bien innocente mais véridique comparaison nous a paru valoir la peine d'être reproduite. Ce petit tableau aura, du moins, l'avantage de montrer aux gens qui l'ignorent, que les officiers parfois aperçus à Paris, en pleine fête, ont acheté ce droit au plaisir par de rudes semaines passées sous la pluie, dans la boue, au milieu d'ennuis de toutes sortes, au service du pays.

À PARIS

DIMANCHE

Une bonne semaine à passer à Paris ! Avec quelle joie le capitaine se débarrasse de la vieille pelisse et des sabots maculés par la boue mourmelonienne pour endosser le petit complet de voyage ! L'ordonnance est déjà partie à cheval porter au bureau une dépêche pour Lucy Fabert. Le capitaine aime bien, arrivant en gare, à apercevoir, de loin sur le quai, ses gainsboroughs extravagants et son nez « tourné à la friandise ». Puis, aussitôt débarqué, plick, plock : deux bons baisers sonores, donnés sans vergogne. Huit jours de camp, comme ça vous met en appétit ! La voiture met un temps énorme à arriver rue Murillo. Enfin, le voilà dans le boudoir de Lucy... Il était temps !

Petit déjeuner mangé gentiment au coin du feu et... un peu dans la même assiette. Calmé par ces agapes peu fraternelles, il s'arrache aux douceurs de l'intimité pour monter en charrette anglaise et s'en aller aux courses. Comme les Champs-Élysées sont gentils avec leurs marronniers déjà verts ! au camp, il n'y a pas encore une feuille. Ah ! voilà le défilé des

camarades et des petites amies qui commence. Salut en même temps étonné et ravi.

Au pesage, tant de poignées de main à donner et de potins à entendre qu'il lui est impossible de parier ; au fait, c'est peut-être très heureux. Dîner en famille, avec les grands-parents, sœurs, neveux, nièces : trente personnes à table et un brouhaha insensé. C'est la tradition du dimanche et, pour rien au monde, le capitaine ne manquerait à cette petite fête.

Quand tout le petit monde est parti se coucher, il s'esquive à son tour. Il n'a, en effet, que le temps de préparer son costume de hussard 1830 pour le souper de centième de *Lili*.

Le capitaine a choisi un spencer brun Chambran garni de tresses blanches ; avec cela, toupet sur le front et petit favori. La table est dressée dans le grand foyer ; les hommes sont tous en habit clair, gilet de nankin, cravate gigantesque et maillot. Les femmes ont des chignons surélevés avec la nuque bien dégagée, et des robes à jupe courte et manches à gigot. Malgré tout, elles arrivent à être jolies quand même. Le capitaine a la chance d'être assis entre mesdames de C... et Jane M..., la brune et la blonde. Impossible de penser à souper avec un voisinage aussi séduisant. Charmant le coup d'œil présenté

par le café des Variétés qui est lui-même si bien du temps, avec tous ces élégants 1830 assis aux petites tables de marbre.

Cinq heures du matin. Sa danseuse est bien jolie... Bah ! le capitaine dira à Lucy qu'il était trop tard pour la réveiller.

LUNDI

Petit tour à cheval au Bois de dix à onze. Temps radieux, mais un peu trop d'officiers, ça rappelle le camp et la manœuvre. Malgré lui, le capitaine pense aux camarades qui galopent en plein soleil devant les escadrons couverts de poussière. Dans l'allée des Poteaux rencontré à cheval Blanche D..., Louise H..., Gladie G..., Alphonsine D...; à midi, on rabat pour déjeuner au pavillon chinois; il fait faim. À deux heures, le capitaine va s'excuser auprès de Lucy de n'être pas venu la veille et, pour se faire pardonner, il l'emmène au Concours hippique. Dire que sauf Canissy, Hérissant et Montarby, il n'y a plus un seul capitaine qui saute ! Décidément, trois galons ça vieillit. Et puis, pourquoi plus de gants ?

Il met Lucy en voiture, et va voir avant dîner la bonne comtesse qui a toujours un petit six à sept pour les amis. Une ancienne amie celle-là, si bonne,

si douce qu'on oublie les traces imperceptibles de quelques printemps supplémentaires. Ça marchait bien... quel dommage qu'on ait annoncé une vieille maman ! Le soir, grand bal chez les Précý-Bussac. Le capitaine mène le cotillon militairement, un peu agacé par les petits jeunes gens indisciplinés. À quatre heures du matin, il propose à la comtesse de la reconduire...

Bast ! il dira à Lucy qu'il avait la fâcheuse migraine.

MARDI

Dès neuf heures du matin, rendez-vous avec Lucy pour aller en mail à la Croix-de-Berny.

Passage très gai à travers les rues de Bourg-la-Reine, au grand trot, en jouant de la trompette. On mange à Robinson, c'est de tradition ; en déjeunant sur le turf, on ne pourrait pas faire son petit effet d'entrée à trois heures.

Paysage charmant ; très joli l'effet produit par le *Military* et par les habits rouges se détachant sur la plaine verte. C'est étonnant comme l'uniforme fait mieux sur la pelouse de la Croix-de-Berny que sur les steppes chauves de Mourmelon ! Vers quatre heures, intermède produit, par un pugilat entre deux

belles petites. Le capitaine veut s'interposer, mais Chameroy lui persuade qu'en laissant faire, la lutte durera moins longtemps. Résultat : une ombrelle brisée et un joli visage meurtri. Chameroy est un misérable. On a bu du vin de Champagne et le retour est d'une gaieté folle ; on s'interpelle d'un mail à l'autre, on s'envoie des fleurs comme à Nice. À Bourg-la-Reine, le mail s'arrête devant un balcon rempli de jolies blanchisseuses. On leur offre du vin de Champagne qu'elles acceptent.

Le soir, dormi admirablement à *Madame le Diable*, dans le fond de la baignoire d'avant-scène. Il y avait là un petit coin sombre exquis.

À une heure du matin, encore un peu endormi, le capitaine s'est rendu au souper des Habits rouges, au café Anglais. Tout le monde en frac rouge et en culotte courte ; les femmes le plus décolletées possible. Qui aurait jamais cru que Léa avait des épaules semblables ? Et cela avec un esprit, un entrain, un brio ! Un vrai morceau de roi...

Bast ! il dira à Lucy qu'il y avait... la Croix-de-Berny, parbleu !

MERCREDI

Déjeuné avec Suzanne au pavillon d'Armenonville. Il faisait encore bien frisquet ; le capitaine avait proposé les Ambassadeurs, c'était plus pratique, mais elle avait peur d'être vue par lord H..., dans le cas où il se serait mis aux fenêtres de l'ambassade. Un comble ! Cela le mène jusqu'à quatre heures. Juste le temps de faire une apparition au Concours hippique et de se précipiter chez le costumier Chose pour y trouver un uniforme de zouave. C'est, en effet, ce soir le bal de la « *Fine Gouape* ».

À minuit, il fait son entrée au Cirque des Champs-Élysées et prend un certain plaisir à combler de respect le « marchi » de municipaux ; les deux mains dans la vaste culotte rouge, le cou bien décolleté, la pipe à la bouche, certes, il est assez gouapeur.

Beaucoup de nourrices, de femmes de chambre, de cuisinières, et aussi une belle entrée naturaliste, celle de Taradel en gandin qui sort d'une échauffourée, chapeau aplati, œil en compote, chemise déchirée, avec le plastron maculé de vin. Quels cris ! quelles interpellations ! On danse sur la piste comme au *Vieux Chêne*, tandis que les cuivres de l'orchestre ronflent avec fureur ; puis on va souper dans les écuries, chacun avec sa chacune, en fumant une bonne bouffarde. Le capitaine avait trouvé une délicieuse

nourrice avec des boucles d'oreilles saphir et diamant. Il dira à Lucy...

Ma foi, il ne lui dira rien du tout.

JEUDI

Rendez-vous a été pris pour onze heures devant la porte du Jardin d'acclimatation (!), afin de présenter Comfort à Pâquerette.

Pâquerette ne vient pas ce matin-là, mais le capitaine apprend la recette de la salade à la Comfort. Quand sa salade est faite, il tire six coups de revolver chargés à poudre. On ne sait pas si la salade est meilleure, mais il faut bien convenir avec bonhomie qu'il y a là une idée. Comfort oblige le capitaine à rester avec lui pour le consoler de n'avoir pas vu Pâquerette, et l'on va voir les mails au Concours hippique. Ce sont toujours les mêmes voitures, et les mêmes chevaux primés les années précédentes. Tiens ! tiens ! très jolie la loueuse de lunettes. Voilà Comfort tout à fait consolé.

Le soir, grand bal chez le banquier Sackenheim ; une fille superbe et une dot colossale. Il va là pour faire son devoir ; mais, un peu fatigué par les journées précédentes, le capitaine n'est pas précisément brillant. Il sent qu'il ne fait aucune impression et pré-

fère décidément aller se coucher, Tiens! et Lucy! – Cocher, rue Murillo.

VENDREDI

Décidément, c'est fatigant les réconciliations, et le capitaine commence à avoir un peu mal aux cheveux. Un peu de camp ferait grand bien. Cependant ses nuits sont bonnes. S'il se reposait aujourd'hui? Bah! ça ira bien jusqu'à la fin de la semaine. Il va déjeuner avec Croixfabert, qui, sous prétexte de digestion, l'oblige à faire assaut avec lui. Ils luttent pendant une heure et demie et cassent six fleurets. Il ne manquait plus que cela pour le remettre!

Le soir, grand dîner sérieux chez le général Bourgachard; le capitaine mange peu pour conserver tout son appétit pour le *Souper des Rieuses*. C'est, en effet, ce soir qu'a lieu, « vis-à-vis le parvis de la Magdeleine », la fête offerte par ces « honnestes dames » qui ont promis « gentil accueil et écossoise hospitalité ». Et de fait, dès l'arrivée, on est reçu par mesdames les fondatrices, charmantes avec leur petite toque surmontée de l'aigrette, leur plaid et leurs chaussettes quadrillées.

C'est le monde renversé; les femmes invitent à danser, conduisent à souper, comblent d'attentions,

et même font un peu la cour. Mais elles manquent d'habitude, et comme cela ne va pas assez vite, le capitaine juge plus intéressant de reprendre l'offensive.

Lui aussi sait offrir une écossaise hospitalité !

SAMEDI

Oh ! ioï ! ioï ! la tête, la tête ! Ah ! si ce n'était pas le dernier jour comme il resterait bien couché aujourd'hui ! Il a cependant promis à British d'aller tirer quelques balles dans son jardin avec Ira Paine. Tandis que ce dernier, bien campé, les deux yeux ouverts, fait mouche à tout coup, le capitaine, légèrement énervé, tire en dépit du sens commun.

Pour se remettre, il fait un tour au Prix de la Coupe, puis il part faire ses adieux à Suzanne, à la comtesse, sans oublier Lucy qui, en bonne fille, le reconduira ce soir à la gare. Dernier dîner en famille avec apitoyement général sur le malheureux sort des officiers ; puis, comme chant du cygne, une dernière heure passée à l'Hippodrome dans la loge du Cercle. Les camarades ne se doutent pas de leur bonheur ! Ils ne vont pas prendre le train de minuit vingt-cinq, eux !

Onze heures. Le capitaine monte un instant chez madame Wellington, où a lieu un bal américain idéal ; une dernière valse Boston avec miss X... beaucoup trop jolie pour un homme qui part, puis... en route pour la gare de l'Est avec Lucy.

AU CAMP

DIMANCHE

Il faut endosser la tenue correcte de service, se boutonner et mettre des gants. Le capitaine se rend à la sortie du rapport pour prendre la consigne du capitaine Tournecourt qui, lui, descend de semaine. Il est crispant, ce Tournecourt, avec sa figure radieuse ; c'est en dansant la polka qu'il fournit la situation et les renseignements nécessaires ; et comme le capitaine s'étonne de cette consigne dansée, Tournecourt répond qu'il part pour Paris, le misérable !

Ici, il a plu toute la semaine dernière ; les routes sont défoncées ; partout des ornières pleines d'une boue blanchâtre dans laquelle il faut marcher coûte que coûte, toute la journée, suivi de son trompette et de son vieil adjudant, blanchi sous le harnais. C'est lui qui va servir de société au capitaine pendant les longs pansages, et sera responsable avec lui de la police et de la bonne tenue du camp.

Un peu froid, le premier déjeuner dans la grande baraque du mess, avec ses murs blanchis à la chaux qui le font ressembler au réfectoire des Invalides. Quelle différence avec le petit déjeuner d'il y a huit

jours chez Lucy Fabert, et comme on apprécie les femmes quand on ne les a plus...

Après le déjeuner, journée longue, longue. De temps en temps on frappe à la porte : ce sont des cavaliers qui, pour leur dimanche, viennent demander au capitaine si « ce serait un effet de sa bonté de leur accorder la permission de la nuit ». Il la leur accorde avec attendrissement.

À deux heures, un petit pansage accéléré pour permettre aux pauvres cavaliers surmenés toute la semaine de prendre quelques distractions. Il ne garde que ce qui est strictement nécessaire pour donner la botte à quatre heures. Et les voilà tous partis, fiers, radieux, en casque et en plumet, dans les rues de Mourmelon. Le capitaine envie leur joie et rentre plus triste que jamais dans sa baraque.

Après l'appel du soir, il essaie de secouer l'ennui qui le ronge et part avec un camarade faire un tour au café chantant. L'affiche annonce les débuts de mademoiselle Angelina. Quatre pauvres filles maigres et laides sont assises en grelottant sur l'estrade. Elles chantent en dépit du sens commun, puis après font la quête à travers les rangs serrés des officiers. Au passage, elles acceptent une cerise... ou autre chose. Le fils du patron, un bébé de trois ans,

titube à travers les tables et accepte des canards à l'eau-de-vie. Il est déjà tout à fait gris et mime les chansonnettes débitées sur l'estrade. Pouah ! En rentrant, le capitaine rencontre l'adjudant qui lui propose de faire un contre-appel.

— Un dimanche ! ma foi, non. Soyons miséricordieux.

Et il va se coucher dans son petit lit de camp. Ô Lucy ! comme vous y seriez mal !

LUNDI

Tarata, tata ; c'est le trompette de garde qui sonne le réveil. Et il n'est que cinq heures du matin. C'est atroce. Jamais la baraque n'a semblé aussi nue, aussi froide. On dirait la cellule d'un moine. Le capitaine se lève en hâte, car il faut absolument « mettre la mécanique en mouvement ». Le vieil adjudant l'attend, avec la liste de ceux qui ont dépassé leur permission de la nuit. Il distribue en abondance les jours de salle de police ; puis il reçoit le rapport des officiers de semaine, peu réveillés. C'est beau la jeunesse. Il y en a qui trouvent quand même le moyen de faire la fête à Mourmelon.

Après la parade, le petit rapport, puis le grand rapport. Le colonel refuse net la permission du petit

lieutenant Larmejane. Il faut travailler, travailler sérieusement, et ne pas penser toujours à Paris. C'est facile à dire.

Le capitaine fait sa ronde dans les cantines et dans les cuisines, et déclare à la cantinière Bellone, que si ses casseroles ne sont pas mieux astiquées, il la consigne pour quatre jours. Elle le désarme par un épouvantable sourire qui le met en fuite. Après cela, les pansages, l'abreuvoir, l'appel du soir et l'abrutissement au noble jeu de piquet jusqu'à minuit.

Si encore c'était un écarté... avec la comtesse !

MARDI

À cinq heures et demie, le capitaine a rencontré le général qui fumait sa pipe dans le camp. Il faut absolument faire récurer les ruisseaux et empierrer certaines ornières qui se transforment en lac. Il commandera un certain nombre d'hommes de corvée par escadron. Allons, voilà de la distraction sur la planche.

Toute la journée, au milieu de ses occupations diverses, il surveille le curage et l'empièrrement. Quand ses hommes ont bien travaillé, ils ont déplacé la boue et c'est un peu plus sale qu'avant.

Quant à lui, il est couvert de boue et fait comme un voleur.

Grave événement : les pompes sont cassées. Il n'y a pas d'eau dans les auges. Il faut organiser des colonnes qui iront boire au Chenu, à trois kilomètres de là. Le soir, adieux du capitaine Briquemolle, pour lequel l'heure de la retraite a sonné. Discours émus, Champagne, punch, bocks et marquise. On boit et on fume comme cela jusqu'à onze heures, moment du départ du vieux camarade. Adieu ! adieu ! adieu ! on s'embrasse. Briquemolle monte dans le breack, et le capitaine rentre dans sa baraque, un peu énervé.

Bien sûr, la marquise ne passera pas.

À une heure du matin, voyant qu'il ne peut pas dormir, il va réveiller l'adjudant pour faire un contre-appel. Celui-ci est enchanté. Armés d'une lanterne, ils passent dans toutes les chambres qui ne sentent pas le musc. Quelle nuit, mon Dieu ! De ça de là, quelques lits vides. L'adjudant note soigneusement les noms écrits sur la planchette.

Cette promenade fait passer la marquise. Il va se recoucher avec la satisfaction du devoir accompli.

MERCREDI

Aujourd'hui il y a pain, charbon et fourrage – tout le tremblement. Avec cela, une fourragère de cassée et le train ne peut pas en fournir. On n'a pas fini.

Au rapport, discussion sur les haricots, qui, parait-il, ne sont pas de bonne qualité, et aussi sur les frais occasionnés par le repas maigre du vendredi saint. L'ordinaire est grevé de trente francs. Trrrente frrrancs!

Jamais le pansage n'avait semblé aussi long. C'est terrible de rester une heure et demie dans la poussière, à regarder broser des chevaux.

— Allons, le pansage à la main, que diable! Faites-moi tomber ce poil d'hiver, sacrebleu! Ils sont mous comme des « chiffes »!

Le capitaine dit cela avec conviction, mais au fond il ne sait pas du tout ce que c'est qu'une « chiffe ». Après l'appel, il va se coucher, car il commence à être éreinté d'être perpétuellement sur ses jambes, mais à minuit il est réveillé par l'adjudant. Il y a le feu dans une grange au Petit-Mourmelon. C'est le 4^e escadron qui est de piquet d'incendie. Parfait.

Il part au pas de course, en tête du 4^e escadron. Il y a huit jours, il était à la « Fine-Gouape ». Eh bien, parole d'honneur, ce soir il n'est pas du tout fâché

d'être ici. Au moins il sera utile à quelque chose. On pompe toute la nuit et on rentre au petit jour.

C'est une de ses nuits blanches qu'il regrette le moins.

JEUDI

Aujourd'hui, tout est grand : grand rapport, grande revue, grand pansage. Tout le monde sur le pont, tous les capitaines réunis à neuf heures chez le colonel. Au fond, un meilleur jour pour le capitaine, moins isolé dans son service spécial.

À neuf heures et demie, la blanchisseuse arrive avec son filet en chenille grenat et sa robe grise sur laquelle tranche un gros nœud de satin cramoisi. Elle est affreuse, mais elle a vingt ans et le nez en trompette.

D'habitude, le capitaine la considère comme un mammifère quelconque ; aujourd'hui, elle lui semble presque une femme. Voilà un symptôme grave, aussi il recommande à son ordonnance de ne pas s'éloigner pendant tout le temps qu'elle est là.

Comme dérivatif, il fait quatre heures à cheval à travers les bois de sapin. Après le pansage, une heure d'escrime ; puis, le soir, moulu, harassé, il a pensé très sérieusement à écrire à Lucy Fabert de venir

passer vingt-quatre heures dans sa baraque. Ah! si on pouvait l'avoir seulement vingt-quatre minutes, vingt-quatre secondes!...

VENDREDI

Ce matin, travail à pied; la grande distraction de cet exercice militaire, c'est le défilé final avec la musique en tête.

— Trompette-major, dit le commandant Fortempeigne, jouez-nous quelques-unes de vos belles fanfares!

— Numéro 13 du cahier bleu? riposte le trompette-major.

Et alors commence un petit pas redoublé aussi bon pour faire danser les ours que pour marcher au pas.

On dit que les fantassins aiment monter à cheval; en revanche, les cavaliers n'aiment guère marcher à pied.

À une heure, le capitaine va au magasin régional, en qualité de membre de la commission de réception. Il reçoit 15 000 mètres de flanelle qui défilent sous son nez sur un rouleau en le couvrant de peluche. À chaque trou constaté dans la flanelle, il doit exiger un centimètre d'étoffe supplémentaire.

Puis 3 000 courroies de paquetage et 5 000 petits bidons. On a recommandé d'être très sévère pour les bidons. Enfin, l'on termine par les shakos de hus-sards. On en reçoit une dizaine de mille. Chaque officier, membre de la commission, met un de ces shakos sur sa tête pour voir si cela va à son genre de beauté. Et l'on rit !

Pour un capitaine, voilà une jolie journée.

Mystère et discrétion ! Chut ! ce soir, le capitaine fera un deuxième contre-appel à deux heures du matin. Mais ça ne vaudra pas les Rieuses.

SAMEDI

La journée a mal commencé. L'adjudicataire préposé à la propreté des petits... chalets du front de bandière n'était pas arrivé ce matin à neuf heures. Le commandant a été se promener par là ce matin – une idée à lui – et le capitaine a eu des reproches.

Il faut « tenir la main » à ce que ce préposé vienne au réveil.

Certainement le président du conseil a moins de responsabilité.

Enfin, le capitaine tient cette satanée semaine par le bon bout. Comme ces sept jours ont semblé longs, et quelle existence sévère menée dans cette

grande solitude du camp, sans autre distraction que le service !

Il grogne et il a tort, car cette semaine de vie au grand air, ces exercices virils, cette continence forcée, l'ont tout à fait remis sur pied.

Quelle mise en train pour le plaisir, quel excellent repos moral, quel merveilleux apéritif que cette *semaine* !

C'est égal, il n'est pas fâché de la repasser demain à Tournecourt.

UN HOMME FORT



I

ASSURÉMENT, il y avait une assez grande différence d'âge entre Boisonfort et sa femme. Lorsqu'il avait épousé Suzanne, elle était encore presque une enfant, tandis que lui était déjà arrivé à cet âge paisible où l'on est un peu revenu des vanités de ce monde. Le crâne était légèrement dénudé, et la moustache, coquettement retroussée d'ailleurs, était absolument grise ; mais l'œil était toujours brillant, la démarche aisée, et le port n'avait rien perdu de son ancienne élégance. À l'amour qu'il éprouvait pour Suzanne, se mêlait à son insu une tendresse quasi paternelle. Rien qu'à le voir lui passer sa sortie de bal et l'emmitoufler dans ses fourrures, on comprenait à quel point il en était épris. Volontiers, il l'eût emportée dans ses bras. Toujours prévenant et bon, il avait pour sa femme les égards de ce bon vieux temps, où l'on fréquentait moins les filles, et où l'on n'aurait jamais eu l'idée de parler à une

femme les deux mains dans ses poches ; encore moins de remettre son chapeau sur sa tête, même par dix degrés de froid, avant d'y avoir été formellement autorisé.

Suzanne se laissait aimer, bercée pour ainsi dire par cette affection calme et douce, n'ayant pas l'idée de voir plus loin que l'horizon qui lui était tracé, ni de rêver des émotions plus vives.

Ce qui ne l'empêchait pas d'être merveilleusement jolie avec ses cheveux blonds, son teint pâle, et ses grands yeux clairs vous regardant franchement en face. Quelques-uns d'entre nous, à l'annonce de ce mariage, avaient éprouvé cette satisfaction de braconniers découvrant une chasse mal gardée ; ils en furent absolument pour leurs frais. Ils comptaient sur des petits cinq heures, il n'en fut pas question. Il y eut tous les jeudis réception du matin présidée par la duchesse douairière de Boisonfort, avec toujours une quinzaine de personnes à la fois dans le salon. Ils comptaient sur les hasards de la valse, mais la jeune femme n'accorda que quelques rares quadrilles d'une solennité décourageante. Bref, on commençait un peu à y renoncer, et l'on allait rayer définitivement le ménage Boisonfort de la liste des bonnes

maisons, lorsque tout à coup l'on apprit qu'ils avaient l'intention de monter une comédie.

Une comédie ! mais c'était l'occasion tant cherchée ! Il allait y avoir de nombreuses répétitions, c'est-à-dire des facilités continuelles de se voir, de se parler, de chuchoter dans des petits coins avant le moment d'entrer en scène. Les conseils à donner, les gestes à étudier, le travail nécessaire pour obtenir un bon ensemble, tout cela devait forcément amener entre les divers acteurs une grande intimité, et même une camaraderie dont on espérait bien abuser, le cas échéant. Ah ! le pauvre Boisonfort ! C'était vraiment bien la peine d'avoir fait si bonne garde depuis un an, pour finir par cette magnifique idée ! Et qui sait, au résumé, c'était peut-être elle qui avait imaginé ce moyen d'échapper à sa vieille tutelle et de se rapprocher de ses jeunes amis ! On allait probablement avoir en elle un auxiliaire des mieux disposés, et trouver entrouverte la porte qu'on se disposait à enfoncer.

Aussi accoururent-ils tous au jeudi suivant, Percy, Tournecourt, Parabère, Pouraille, et vingt autres, implorant un petit bout de rôle, ne fût-il que de dix lignes, de cinq lignes, n'y eût-il qu'une porte à ouvrir, une lettre à porter. Percy même, abdiquant toute

dignité, affirma qu'il avait un talent merveilleux pour imiter les aboiements du chien ; si cela pouvait être utile dans la coulisse, il s'offrait de grand cœur.

— Ma foi, messieurs, répondit Suzanne en souriant, je vous avouerai que moi je n'ai aucun pouvoir. *Monsieur Hercule*, la petite pièce que nous voulons jouer, n'a que six rôles. Un seul est important et est joué par mon mari... Cependant, si vous voulez venir demain, à deux heures, vous entendre avec lui, il se fera un plaisir de vous recevoir.

Le lendemain, à l'heure dite, Boisonfort vit entrer dans son cabinet de travail la procession des quémandeurs.

Chacun avait préparé sa petite candidature à l'avance, de façon à tâcher de supplanter ses rivaux. Quatre rôles seulement à distribuer, c'était terrible !

Pouraille récita très sérieusement les douze premiers vers d'Athalie qu'il se souvenait avoir appris dans son enfance :

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel...

et cela avec une voix de basse-taille et de grands gestes tragiques.

Parabère imita Gil Perez dans la *Boîte à Bibi*. Percy aboya le mieux du monde, et, aussitôt cette idée

donnée, tous ceux qui n'avaient pas préparé de répertoire imitèrent le cri du coq, de la poule, du canard qui barbote et qui se sauve parce qu'on lui a jeté un caillou, etc. Ce fut un vacarme épouvantable. Boisonfort les écouta avec une exquise politesse et un véritable intérêt.

— Messieurs, leur dit-il, je vous remercie de l'empressement que vous mettez à m'apporter votre concours. Malheureusement je n'ai que quatre rôles à distribuer. La petite représentation que vous venez de me donner m'a d'ailleurs fort amusé, et je regrette véritablement de ne pouvoir vous employer tous. Je donnerai les rôles de la pièce à MM. de Parabère et Pouraille qui m'ont récité quelque chose. Quant à M. de Percy, je tâcherai d'utiliser ses aboiements dans la coulisse, ainsi que les divers cris, fort bien imités du reste, que je viens d'entendre.

On se sépara enchantés les uns des autres.

Quand on apprit le succès des premiers candidats, il se présenta de nouvelles demandes.

Boisonfort ne refusa personne et accepta les services de tous ceux qui se présentèrent, créant des charges étonnantes rappelant par leur variété et leur fantaisie le beau temps où elles étaient vénales.

Il y eut : deux souffleurs, deux régisseurs armés d'un manche à balai, signe de leur puissance, trois garçons d'accessoires (il n'y avait pas d'accessoires), trois machinistes (on ne touchait pas au décor), etc., etc. En tout, une vingtaine de personnes pour une pièce de six personnages et qui durait une demi-heure.

Quelle complaisance de la part de ces messieurs ! disait naïvement madame de Boisonfort. Accepter de si petits bouts de rôles ! C'est de la vraie amitié.

— Cela prouve une chose, répondit Boisonfort, c'est que, sans cette épreuve, je n'aurais jamais su le nombre de mes amis.

II

Les répétitions commencèrent et, tout d'abord, il y eut un petit désappointement dans le clan des adorateurs. Il n'y avait pas de coulisse. On répétait dans la serre, et chacun s'asseyait de çà, de là en attendant le moment d'entrer en scène. Les deux régisseurs se tenaient debout avec leur manche à balai qui, une fois les trois coups frappés, ne leur servait pas à grand'chose ; mais comme c'était leur seul motif pour rester, ils n'osaient pas s'en séparer. Pour tout

dire ce bâton leur donnait l'air un peu bête. Quant aux deux souffleurs, Boisonfort leur avait persuadé qu'il fallait s'habituer à souffler dans leur boîte, et comme le décorateur n'avait pas prévu ce luxe de souffleurs, ils y étaient atrocement serrés. Quand arriva le moment de régler le bruit de basse-cour qui devait avoir lieu dans la coulisse et que tous ces messieurs, Percy en tête, envoyèrent avec zèle leurs cris d'animaux variés, Suzanne qui, à la vue des régisseurs et des souffleurs avait eu du mal à garder son sang-froid, ne put s'empêcher d'être prise d'un fou rire. Le fait est qu'ils étaient véritablement grotesques.

— Bast! se disaient-ils, le principal est d'être dans la place et de conquérir l'intimité. Après, ce sera bien le diable si nous ne trouvons pas quelque moment où nous serons amplement payés de nos peines.

Ceux qui jouaient dans la pièce n'étaient pas mieux partagés. Sauf Pouraille, auquel, vu sa grande taille, il avait fallu donner forcément le rôle de l'athlète, tous les autres avaient en partage des rôles obligeant à chaque instant à recevoir quelque coup de cravache ou quelque torgnole.

Ils arrivaient tous, tirés à quatre épingles, frisés, pomponnés, avec des raies irréprochables et des habits qui ne faisaient pas un pli. Au bout d'un quart d'heure de répétition, tarabustés, bousculés, ils étaient dans un état pitoyable. Les cols étaient cassés, les nœuds de cravate de travers, les cheveux ébouriffés. Ce n'était pas drôle, mais le moyen de se plaindre devant la belle Suzanne qui déjà ne paraissait que trop disposée à rire ?

Et Boisonfort, d'un air goguenard, assistait à ces évolutions, jouissant du martyre de ces malheureux qui jusqu'ici n'avaient eu en compensation qu'une bonne poignée de main de Suzanne à l'arrivée et une autre poignée de main au départ.

— Franchement, se disait-il, ce n'est pas payé.

Pouraille seul échappait aux tortures. Capitaine de cuirassiers et taillé en Hercule Farnèse, c'était un superbe gaillard auquel il avait fallu confier un rôle de force. Il jonglait avec les poids, il enlevait les chaises à bras tendu, avec une merveilleuse dextérité. Il avait trois scènes avec Suzanne, qui malgré elle se sentait mal à l'aise sous ce grand œil noir largement ouvert, la fixant avec une si singulière expression. Quand il partait, il avait une façon à lui de serrer la petite main de Suzanne et de la garder un

peu plus qu'il n'eût été nécessaire pour se dire adieu. Boisonfort s'en apercevait bien et parfois devenait soucieux au milieu des sourires que lui arrachaient les péripéties de ces joyeuses répétitions.

— Le danger est là, se disait-il. Mais Suzanne est une honnête petite femme, et ce grand flandrin de Pouraille en sera pour ses roulements d'yeux et ses serrements de main.

Néanmoins, une fois la répétition finie, il ne manquait jamais d'envoyer quelques plaisanteries à l'adresse de « ces officiers de cavalerie qui font la cour à toutes les femmes et qui se croient irrésistibles ».

Et le fait est qu'il tombait juste avec Pouraille. C'était un joyeux compère qui ne comprenait guère qu'on pût se trouver à côté d'une jolie femme, quelle qu'elle fût, sans lui faire la cour. Cent fois il lui était arrivé, se trouvant à côté d'une femme qui lui plaisait, de se retourner, et, au risque d'être impoli, de suivre longtemps des yeux une autre femme qui venait d'entrer. Cependant il mettait dans sa cour tant de jeunesse, tant d'entrain, et il était si sincère lui-même au moment où il parlait, que bien souvent on ne demandait pas mieux que de le croire.

III

Le jour de la répétition générale on essaya les costumes. Un coiffeur était chargé de faire la tête de l'emploi à chacun de ces messieurs. Pauline, la jolie femme de chambre de Suzanne, devenait véritablement affolée, obligée de courir de chambre en chambre pour porter à celui-ci des épingles, à celui-là de la poudre de riz, au coiffeur les fers à friser et les cosmétiques nécessaires. Boisonfort, calme au milieu du désordre général, donnait ses conseils à l'artiste capillaire :

— Ne craignez pas de rider monsieur, disait-il, tandis qu'on travaillait la tête de Parabère. Le rôle est marqué, très marqué, et puis n'oubliez pas qu'il lui faut une perruque naïve avec des rouleaux. Plus il aura l'air bête, plus le succès sera grand... Quant monsieur, disait-il pour un autre, c'est un rôle de vieux professeur libertin, il faut lui rougir les paupières, et surtout le nez, c'est indispensable.

Vint le tour de Pouraille; mais comme il allait entrer dans la chambre où le capitaine s'habillait, il entendit la jolie Pauline qui se débattait très sérieusement en jurant qu'elle allait se plaindre à madame; elle n'en reçut pas moins deux baisers appliqués le

mieux du monde, et Boisonfort se retira discrètement, sentant s'accroître en lui-même l'opinion qu'il avait sur les cuirassiers en général, et sur Pouraille en particulier.

La répétition commença. D'abord on ne put lever la toile parce que les deux régisseurs se troublèrent et frappèrent au moins six coups avec le manche à balai. Les deux souffleurs, une fois le théâtre dressé, manquaient littéralement d'air et ne savaient où fourrer leurs jambes sous l'estrade. Quant aux autres machinistes, garçons d'accessoires, régisseurs en chef, etc., etc., comme, avec les décors posés, ils étaient devenus très encombrants, Boisonfort leur expliqua qu'ils tenaient une place énorme, et, à la grande joie de Suzanne, les mit très poliment à la porte des coulisses.

Restaient les acteurs. Quand Suzanne les vit entrer, elle ne put s'empêcher de pousser un cri d'effroi. Les avait-on accoutrés, les malheureux ! Le coiffeur n'avait que trop exécuté les conseils du maître à leur sujet, et de jolis garçons qu'ils étaient, il les avait rendus littéralement horribles.

Boisonfort riait déjà dans sa barbe, croyant la partie gagnée, quand Pouraille fit son entrée... Son maillot d'athlète dessinait ses formes herculéennes

et moulait un torse d'une admirable vigueur. Ses jambes droites, nerveuses se dessinaient sur un manteau en peau de tigre. Son cou robuste et très décolleté se dressait nu au-dessus d'épaules d'une carrure irréprochable. Dans ses cheveux drus et frisés, il avait placé un cercle d'or. Ses yeux, si noirs d'habitude, étaient encore soulignés par le fard indien, qui leur donnait un éclat étrange. La moustache, soigneusement retroussée, laissait voir les lèvres pourpres et les dents blanches. Il était ainsi merveilleusement beau, d'une beauté commune sans doute, mais faite pour troubler une jeune femme comme Suzanne, peu habituée à se trouver côte à côte avec un jeune homme dans un pareil costume.

La répétition commença. Suzanne, quand arriva sa scène avec Pouraille, joua en dépit du sens commun, émue, agitée par mille sentiments qu'elle ne s'expliquait guère, et n'osant lever les yeux sur le bel athlète.

Le soir, au dîner, elle parut distraite, et au dessert elle dit négligemment à Boisonfort :

— Dites-moi, mon ami, on dansera après la pièce, n'est-ce pas ?

— C'est convenu.

— M. Pouraille m'a demandé la première valse, et je n'ai pas cru devoir la lui refuser.

— Vous avez parfaitement bien fait, répondit Boisonfort, sans paraître contrarié le moins du monde.

Mais, une fois seul, il sonna la jolie Pauline.

Ses instructions furent catégoriques, quoique délicates... Si délicates que la jolie Pauline rougit jusqu'aux oreilles en promettant de faire ce qu'on lui demandait.

IV

Le lendemain, *Monsieur Hercule* fut joué avec un vif succès. Boisonfort administra les coups de cravache avec plus d'entrain que jamais. Les cris d'animaux furent poussés par les amis, Percy en tête, jusqu'à s'en enrouer complètement; quant aux souffleurs, ils sortirent si bien ankylosés de leur niche, qu'il leur fut impossible de bouger de la soirée.

Leur mine était bien piteuse, en regagnant leur loge respective, et je crois bien qu'en eux-mêmes ils se promettaient de ne plus se lancer dans des campagnes aussi difficiles. Pouraille seul rentrait triom-

phant en faisant des effets de torse et en fredonnant un air de bravoure.

— Allez aider M. Pouraille à se déshabiller, dit Boisonfort à Pauline. Vous savez ce qui est convenu ?...

— Mais, monsieur...

— Allez, vous dis-je !

La pauvre soubrette entra chez l'athlète non sans une certaine émotion.

Au bout de quelques minutes, on entendit le bruit d'une lutte, puis deux soufflets retentirent, et Pauline, rouge, décoiffée, se précipita hors de la chambre en poussant des cris aigus, et déclarant à qui voulait l'entendre qu'elle refusait absolument d'aider plus longtemps M. Pouraille... et pour cause !

On juge le scandale ! En un instant tout le monde fut au fait, et quand Pouraille, dont les joues portaient encore la trace de la correction qu'il venait de recevoir, vint, correctement vêtu en habit, s'incliner devant Suzanne pour lui demander la valse promise, celle-ci lui lança son regard le plus dédaigneux et lui répondit qu'elle trouvait plus convenable d'ouvrir le bal avec son mari.

Lorsque les premiers accords retentirent, elle marcha résolument vers lui et l'invita elle-même si gentiment qu'il ne put refuser.

Il prit sa femme par la taille, et l'entraîna dans le tourbillon ; il excellait à cette jolie valse à trois temps qu'on dansait si bien de son temps. Suzanne ferma les yeux, et se penchant tout près de l'oreille de son mari :

— Il me semble, lui dit-elle en frissonnant, que je ne t'ai jamais tant aimé que ce soir.

LE RÉGIMENT QUI PASSE



«... Non, ce n'est pas l'alouette !»

SHAKESPEARE

SIX HEURES ET DEMIE DU MATIN. Roméo et Juliette debout dans le vestibule d'un petit hôtel du boulevard Haussmann. Juliette, les cheveux dénoués, pieds nus dans des mules doublées de cygne, et toute emmitouflée dans une robe de chambre de peluche grenat bordée de fourrure. Roméo, l'air très abruti. Tenue de soirée sous un paletot dont le collet est relevé, chemise fripée, cheveux décoiffés sous le chapeau claque.

JULIETTE *très tendre* – Laisse-toi guider, mon cher bien-aimé, c'est un petit passage secret que j'ai fait installer lorsque l'on a construit l'hôtel, afin que l'on puisse sortir de ma chambre sans être vu du portier.

ROMÉO. – ???...

JULIETTE. – On eût dit qu'alors j'avais le pressentiment que je devais te connaître un peu plus tard.

Quelque chose me disait déjà que ce secret pourrait servir à dissimuler nos amours. Tu vois, il suffit d'appuyer sur ce bouton ; la porte tourne sur ses gonds et l'on se trouve boulevard Malesherbes.

ROMÉO. – !!!...

JULIETTE. – Ce mystère n'est-il pas charmant ? ne trouves-tu pas, comme moi, que cela double le prix de nos entrevues furtives et de nos heures divines ? Avoue que tu préfères cent fois t'en aller et ainsi disparaître derrière ce mur comme par enchantement, plutôt que de passer vulgairement par la voûte en demandant le cordon.

ROMÉO. – ???

JULIETTE. – Tu ne me réponds rien, mais je comprends ton silence. Il y a des moments dans la vie où le cœur est trop plein. Les expressions manquent pour exprimer le bonheur éprouvé. Moi, c'est le contraire. Il faut que ma joie déborde. Je voudrais te garder encore, toujours, mais il faut que tu partes pendant que le boulevard est encore désert. Que personne ne connaisse ce secret, personne que toi et moi, moi et toi ! Par ce petit judas je puis voir si le moment propice est venu. Déjà six heures et demie, comme le temps passe ! Allons, adieu, mon cher

bien-aimé, il faut nous quitter : adieu ! adieu ! (*Elle lui donne un long baiser et ouvre le petit judas*) Pas encore ! voici des passants ! Attends un instant qu'il n'y ait plus personne ! je serais perdue, si l'on voyait un homme sortir de chez moi à pareille heure ! Attends ! te dis-je.

ROMÉO. – !!!

En ce moment, en effet, passent sur le boulevard :
Une pointe d'avant-garde composée de quatre soldats et d'un sergent.

Un peloton d'avant-garde.

Un adjudant en tête du peloton.

Un sergent sur le flanc du peloton.

Deux caporaux derrière le peloton...

JULIETTE. – Ce n'est rien. Quelques soldats de la caserne de la Pépinière qui vont faire l'exercice. Je bénis le ciel de cet heureux hasard qui me permet de te garder un peu plus. Ah ! monsieur, vous vous figurez que vous alliez être libre ; eh bien, pas du tout ; la fatalité veut que vous soyez mon prisonnier encore quelques minutes. On pourra vous dire un peu plus longtemps qu'on vous aime, qu'on vous adore, et que vous m'avez rendue folle de joie. Voilà les soldats passés. Allons, cette fois-ci, il faut nous quitter. C'est toujours triste le moment des adieux. La nuit

est si courte ! Attends, que je regarde encore pour plus de sûreté, Allons, bon, encore des soldats.

ROMÉO. – !!!

Sur le boulevard continuent à défiler :

Un caporal sapeur.

Douze sapeurs.

Un clairon-major.

Seize clairons.

Quarante musiciens.

Un chef de musique.

Une clarinette un peu en retard.

JULIETTE. – Décidément c'est plus sérieux que je ne croyais. Voici la musique. Si ce n'était pas la question de l'heure, je voudrais qu'il y en eût toujours, toujours des soldats, et que tu ne pusses jamais sortir d'ici.

ROMÉO. – !!!

JULIETTE. – Je te soignerais, je te dorloterais. Tu serais bien heureux va ! Je t'aime tant ! Si tu savais la place énorme que tu as conquise dans ma vie, il y a des moments où cela m'effraye. Tu m'as prise toute, toute ! Il fait maintenant plein jour ! Tu vas pouvoir partir immédiatement après la musique. Allons, donne tes chères lèvres. Adieu ! adieu ! Non, attends, voilà le colonel.

ROMÉO. – !!

Sur le boulevard défilent successivement, majestueusement, lentement :

Le colonel (à cheval).

Le capitaine-adjutant-major (à cheval).

Le commandant du bataillon (à cheval).

Un soldat sans armes pour tenir le cheval du chef de bataillon, en cas de malheur.

Le capitaine commandant la première compagnie.

Le lieutenant de la première compagnie.

Le sergent-major de la première compagnie.

Les soixante-six hommes de la première compagnie en colonne par quatre.

Le capitaine commandant la deuxième compagnie.

Les soixante hommes de la deuxième compagnie, en colonne par quatre.

Le sous-lieutenant de la deuxième compagnie.

Le capitaine de la troisième compagnie.

Le sergent-major de la troisième.

Cinquante-trois hommes de la troisième, en colonne par quatre.

Le lieutenant de la troisième.

Le lieutenant commandant la quatrième compagnie.

Le fourrier de la quatrième.

Les soixante-deux hommes de la quatrième.

Le sous-lieutenant de la quatrième.

JULIETTE. – Ah ça, ce défilé ne finira donc jamais ! Ce n'est pas que je ne sois enchantée de te voir là, mais la rue s'anime de plus en plus et je commence avoir froid. Avec cela je suis un peu fatiguée, quand je dis un peu...

ROMÉO. – ???

JULIETTE. – Je devrais dire lasse, brisée, anéantie, mais bien heureuse. Toi-même, mon pauvre ami, tu es tout pâle, et je comprends que tu dois avoir besoin de repos. Une autre fois, il faudra te décider à partir un peu plus tôt. Enfin, songeons au moins à profiter de cette prolongation qui nous est imposée. Donne-moi tes deux mains, regarde-moi bien les yeux dans les yeux, et jure-moi que tu m'aimeras toujours, toujours !...

ROMÉO. – !!!

JULIETTE. – Surtout ne te crois pas obligé de traîner comme un boulet une affection dont tu ne voudrais plus. Lorsque ton amour sera passé, tu me le diras franchement, bien franchement, alors j'en mourrai peut-être, mais je ne t'ennuierai pas. Je resterai ton amie, ta meilleure amie. Allons, voilà la fin de la colonne. Sauve-toi. Un gros baiser, un seul, car le

temps presse. Adieu. Attends !... Miséricorde ! il y a un deuxième bataillon !!!...

ROMÉO. – !!!

Toujours sur le boulevard :

Un caporal clairon.

Douze clairons.

Le lieutenant-colonel (à cheval).

Le commandant du deuxième bataillon (à cheval).

Un capitaine adjudant-major (à cheval).

Les deux cent quarante hommes du deuxième bataillon, en colonne par quatre.

Douze officiers.

Le porte-drapeau.

Un adjudant.

JULIETTE. – Non vraiment, cela devient crispant. Je n'aurais jamais cru qu'un régiment fût aussi long que cela à défiler. Voilà bientôt sept heures. Toutes les fenêtres s'ouvrent. Je vais être absolument compromise.

ROMÉO. – !!!

JULIETTE. – Voyons, tu dois savoir cela, toi un homme. Pour combien de temps en avons-nous encore ?

ROMÉO. – ?

JULIETTE. – Combien y a-t-il de soldats dans un bataillon ?

ROMÉO. – ??

JULIETTE. – Et un régiment, un régiment entier, tout entier ?

ROMÉO. – ???

JULIETTE. – Allons, je vois que tu ne sais rien. Mon pauvre ami, pardonne-moi ma mauvaise humeur, mais tu n'as pas l'air du tout de comprendre la gravité de la situation... J'étais si heureuse ! Voilà tout mon plaisir qui se trouve gâté... Cette porte secrète n'a de raison d'être qu'à condition de s'en servir à une heure matinale. Si c'est pour s'en aller en plein midi c'est absurde... Je n'avais pas remarqué comme tu as les yeux rouges, c'est la fatigue évidemment, mais tu n'as pas idée comme ça te change... Non, ne m'embrasse pas, il ne s'agit plus de plaisanter, mais de guetter avec moi dès que le dernier soldat sera passé. J'appuierai sur le bouton et tu te précipiteras dehors. Je commence maintenant à savoir très bien le détail d'un bataillon. Après ce petit guidon bleu, il y a encore une compagnie, et c'est fini. Attention.

ROMÉO. – !!!

JULIETTE. – Oui, je t'aime, mais sauve-toi. Une ! deux !!... Manqué ! Saprissi ! Voici un troisième bataillon !

ROMÉO. – !!!????!!!

Sur le boulevard :

Un caporal clairon.

Dix clairons.

Le commandant du troisième bataillon (à cheval).

Le capitaine de la première du troisième.

Cent quatre-vingt-sept hommes en colonne, par quatre.

Dix lieutenants et sous-lieutenants.

Un médecin-major (à cheval).

JULIETTE. – Mais c'est exaspérant ! Ce n'est pas possible que tout cela sorte de la caserne de la Pépinière ! Voilà sept heures un quart. Baptiste va se lever et commencer le salon. Comprenez-vous cela ! il va commencer le salon !

ROMÉO. – !!!

JULIETTE. – C'est à crever !!!... Eh bien, quand vous me regarderez avec vos gros yeux ronds ! Je vous en prie, ne prenez pas cette figure-là. Vous m'exaspérez, c'est votre faute aussi, si vous ne vous étiez pas endormi aussi lourdement. C'est avoir bien peu de souci de l'honneur d'une femme et agir en

égoïste. Ah! voilà le guidon bleu du troisième. Ce n'est pas malheureux, car je commençais à vous avoir en horreur. Allons, cette fois-ci c'est bien la fin. Voici le médecin à cheval. Quel cheval, mon Dieu! mais marche donc! marche donc! Ne perdez pas une minute. Une deux... Non! Ne sortez pas! voilà la voiture de la cantinière!

ROMÉO. – !!!???!!!!???

Sur le boulevard :
Un cheval fourbu.
La voiture de la cantinière.
Quatre soldats d'escorte.

JULIETTE. – Vous alliez vous montrer à la cantinière, n'est-ce pas, sans regarder. Parbleu! qu'est-ce que ça vous fait que je sois la risée du quartier? ça vous est bien égal, n'est-ce pas? J'ai froid, je grelotte, je vais être malade, bien sûr. Sept heures vingt! j'ai la fièvre. Et tout cela par votre faute! Quelle malheureuse idée j'ai eue de consentir à vous recevoir chez moi! Est-ce que vous auriez dû rester aussi tard et abuser ainsi de ma faiblesse? Vous avez commis là une infamie, monsieur!

ROMÉO. – !!!???

JULIETTE. – Ah ! si j'avais su plus tôt à qui j'avais affaire ! C'est une leçon. Enfin, voilà la cantinière passée. Sortez, monsieur... Non, restez !

ROMÉO. – !!!

JULIETTE. – Mille noms de noms de noms !!!... Il y a une arrière-garde !!!

ROMÉO. – !!!

Sur le boulevard :

Un sous-lieutenant.

Douze hommes du peloton d'arrière-garde.

Un sergent.

Deux caporaux.

Deux ordonnances (à cheval).

JULIETTE. – Va-t'en, misérable ; ça m'est égal ; tout plutôt que de continuer à t'avoir devant moi ! Je t'exècre, je t'abhorre. Tu me fais horreur. Mais va-t'en donc ? Tu es à tuer !!!...

Roméo, terrifié, appuie sur le bouton et disparaît. Juliette s'évanouit. Il est sept heures et demie et Baptiste arrive pour faire le salon.

Le régiment est passé.

LE CLOWN



I

C E N'ÉTAIT PLUS DE L'AMOUR, c'était de la rage !

À force de voir chaque soir au Cirque Amélie, la Reine des Amazones, à force d'admirer la hardiesse et l'élégance avec laquelle elle exécutait ses voltes, demi-voltes, passages et changements de pied, aux acclamations d'un public transporté, je m'étais senti envahi par une de ces passions impérieuses qui ne reculent devant aucune folie.

J'avais d'ailleurs vainement essayé de m'approcher de la divinité. Le régisseur impitoyable m'avait toujours barré l'entrée des coulisses, et j'avais dû me contenter de l'adorer de loin – pendant le court moment où elle franchissait en deux bonds l'étroite allée qui mène aux écuries.

Ce soir-là précisément, à la suite d'un pari perdu par Taradel, nous avons eu un grand dîner au Cercle. Bien entendu, les camarades m'avaient plai-

santé comme d'habitude sur ma passion malheureuse, et pour me donner une gaieté factice qui me permît d'être à hauteur de leurs quolibets, j'avais essayé de m'étourdir en buvant beaucoup. Malgré tout j'étais resté assez maussade et assez terne. La chaleur aidant, je crois, ma parole, que j'allais même m'assoupir un peu oubliant que j'étais invité à une soirée de contrat chez ma tante de Kerkaradec, lorsque tout à coup je tressautai. Taradel, le président du Cercle était venu s'asseoir à mes côtés, et me frappant brusquement sur la jambe :

— Mon pauvre ami, on n'est pas éteint comme vous, et, pour l'honneur du Cercle, il ne faut pas qu'on puisse dire qu'il y a chez nous des amoureux transis ; je veux vous tendre la perche.

— Vous connaissez Amélie ? m'écriai-je avec joie.

— Je vais vous donner les moyens de passer toute une soirée avec elle ; mais avant tout il faudra m'obéir aveuglément, et faire tout ce que je vous dirai sans hésitation.

— Tout ! tout ! comptez sur moi !

Je rapprochai ma chaise et m'aperçus alors seulement que tous nos camarades étaient partis,

probablement par discrétion et par respectueuse déference pour les désirs de Taradel.

— Je connais beaucoup, continua-t-il, le clown Bradwick, vous savez, celui qui a un accent si réjouissant : « Retenez le chival ! au trôo !! »

— Parfaitement, répondis-je, un grand râblé, une bonne tête à moustaches et un papillon dans le dos.

— C'est bien cela. Eh bien, vous êtes à peu près de la même taille, il vous sera très facile de vous faire sa tête. Je répons de le décider à vous céder sa place ce soir pendant la représentation.

— À moi ?

— À vous !

Du diable si je m'attendais à une proposition pareille ! Je regardai Taradel, croyant à une mystification, mais il était parfaitement sérieux. Il ajouta, voyant mes hésitations :

— Personne ne vous reconnaîtra, et vous aurez ainsi toutes facilités d'approcher de la belle écuyère. Songez à la grande scène de haute école qui est marquée sur le programme et que vous pourrez exécuter avec elle.

Ma foi, cette idée me décida. C'était insensé, mais après tout, qui ne risque rien n'a rien ; et, étouffant mes derniers scrupules, envoyant au diable ma

vénérable tante de Kerkaradec, je sautai en voiture et partis pour le Cirque avec mon ami. Je trouvai en M. Bradwick un parfait gentleman. Taradel lui expliqua dans l'oreille de quoi il s'agissait, et aussitôt le clown partit sur les mains et nous montra le chemin de sa loge en imitant la grenouille avec une grâce adorable.

— Gentleman, me dit-il là, vo volez être mossieu Bradwick? volez-vo que je vous fasse la tête de moa?

Rien de curieux comme d'entendre de près cette voix bizarre qui m'avait tant amusé sur l'arène.

— Faites, lui dis-je avec résignation.

Je m'assis sur une chaise, et bientôt je vis mes traits disparaître sous une espèce de couche de farine. Peu à peu, je devenais « mossieu Bradwick » : même nez, même moustache, même tache rouge au milieu du front. Quand ce fut fini, le clown enleva prestement sa perruque et m'en coiffa, ce qui compléta la ressemblance par le front, le toupet et la forme du crâne ; puis il me dit :

— Maintenant vous entrer carrément dans l'arène en faisant : *Aô, aô, ail right!* puis vous aller ranger vô derrière mossieu Royal pour donner le pied à miss Amélie.

Cette besogne était facile, néanmoins j'arrivai dans l'arène un peu intimidé et mon air ahuri amusa tellement le public que j'eus dès mon entrée un vrai succès de rire. Très penaud, j'allai me mêler à la foule des employés en habit noir et pantalon à bande d'or, regrettant presque la fâcheuse idée de Taradel, lorsque Amélie fit son entrée, Jamais elle n'avait été si jolie que ce soir. Le petit chapeau d'homme bien campé sur les yeux, les cheveux nattés, le bouquet de fleurs accroché à l'épaule droite, elle s'avavançait insolente et divine, moulée dans son amazone blanche. Tenant sur le bras gauche sa longue traîne, elle saluait gracieusement le public de sa cravache et tandis que je la regardais en extase, je la vis marcher vers moi. Ce n'était pas une hallucination. C'était bien à moi qu'elle faisait signe en souriant. Tout à coup, je me souvins que je devais en effet lui donner le pied, mais ce qui m'étonnait, c'était l'absence du cheval. J'obéis cependant et, m'avavançant vers elle, je la saluai profondément, lorsque tout à coup je la sentis passer ses doigts dans mes cheveux et, avant que j'eusse eu le temps de revenir de ma surprise, elle bondit légèrement et se trouva assise sur mon épaule gauche, la jambe droite passée par-dessus mon épaule droite.

La sensation fut si délicieuse que je faillis m'évanouir, mais d'un coup de cravache elle me redressa et me passa immédiatement dans la bouche un bridon de satin. Je ne saurais exprimer le plaisir étrange que j'éprouvai à sentir sur mon dos ce corps jeune et souple ; les plis de sa robe exhalaient je ne sais quel parfum âcre qui me grisait ; sa jambe gauche, emprisonnée dans une haute guêtre et étroitement liée à ma poitrine, me faisait bel et bien toucher les trésors que je n'avais jusqu'ici que devinés de loin.

Bientôt un petit coup de talon sec m'avertit qu'il fallait me porter en avant ; en même temps je reçus un coup de cravache sur le genou droit, puis sur le genou gauche, si bien que, pour éviter la douleur, je me mis à stepper, tandis que la musique jouait une marche cadencée.

Je fis ainsi deux fois le tour de l'arène aux applaudissements de la foule, puis l'orchestre précipita sa mesure. Amélie me releva la tête, serra davantage ses jambes autour de mon cou pour me rassembler et je me mis à courir. À chaque bond je sentais contre mon cou un frottement cadencé qui me semblait une caresse ; ce beau corps se liait de plus en plus au

mien, et parfois une main blanche et potelée me passait sur la figure comme pour m'encourager.

J'exécutai ainsi des voltes, des demi-voltes, des changements de main, Amélie se servant des aides avec une sûreté qui me ravissait. Puis je reçus deux nouveaux coups de cravache sur les jambes et la douleur me fit tomber à genoux dans la poussière, au milieu de tonnerres d'applaudissements.

Tout à coup l'orchestre, qui s'était arrêté, entama un galop furieux. D'un mouvement brusque, Amélie me releva, et, m'enlevant avec les poignets, me força à prendre le galop à main gauche. Ce mélange de volupté et de douleur m'avait atrocement énervé; mes oreilles bourdonnaient, mon cœur battait à tout rompre; mais Amélie criant hop! hop! de sa voix stridente, me poussait de plus en plus vite, me talonnant, me harcelant, m'étreignant de ses deux jambes au point de me couper la respiration. En vain je voulais m'arrêter, les cinglements de la cravache me forçaient à continuer ma course; j'allais tomber comme une masse pour ne plus me relever, mais un dernier coup de cravache sur la figure me révolta, et d'un bond je désarçonnai mon écuyère. Aussitôt, sans lui laisser le temps de se reconnaître,

je sautai à mon tour avec rage sur son dos et enfourchai sa taille.

Je croyais qu'elle allait se débattre, mais à mon grand étonnement elle ne protesta nullement, comme si cette nouvelle fantaisie eût fait partie du programme. Je voyais devant moi cette jolie nuque si blanche, si bien attachée, sur laquelle des petites mèches brunes se tordaient en révolte. Jamais je n'avais si bien compris l'utilité d'avoir de l'assiette et de se lier intimement à sa monture. Je commençai d'abord par lui faire appuyer la hanche au mur, puis la croupe au mur. Dans ses mouvements, sa chevelure s'était dénouée et tombait sur ses épaules comme une crinière. J'enroulai ses cheveux autour de ma main gauche, je plaçai la main droite sur son épaule, je m'enlevai sur les deux poignets, puis j'exécutai le mouvement d'à terre et à cheval. Et je me rappelai les prescriptions de notre instructeur de Saumur qui disait toujours que la cuisse doit rester sur son plat et que le genou doit se fixer comme un pivot autour duquel les parties mobiles peuvent se mouvoir. Ces conseils de jadis me revenaient à la mémoire avec une exactitude extraordinaire. J'exécutai ainsi tout le travail d'assouplissement : flexion de rein en avant et en arrière, rotation des cuisses. Je

sautai à cheval par le côté, par la croupe, en croupe faisant face en arrière, à genou sur la croupe. La pauvre Amélie se prêtait à tous ces mouvements avec une bonne volonté touchante, mais je commençais à voir un peu rouge, et, pris de je ne sais quel vertige, je me mis à mon tour à la cingler avec furie pour l'obliger à galoper.

— Assez, assez ! criait le public, tandis qu'Amélie affolée essayait à son tour de me désarçonner ; mais je me tenais ferme, la main ployée dans sa chevelure. La musique me grisait, les cuivres faisaient entendre une espèce d'hallali et je frappais toujours !...

À la fin, Amélie tomba. Il y eut un grand cri dans l'auditoire, et moi je l'emportai pâmée dans mes bras au milieu des murmures de la foule.

II

Il y eut heureusement un entracte qui me permit de revenir un peu à moi. Il me semblait que j'étais entraîné par une espèce de fatalité à laquelle je ne pouvais échapper.

— Vous avez été dur pour Amélie, me dit M. Royal. Elle est très mal !

Je voulus m'élancer pour avoir de ses nouvelles, mais l'écuyer me dit brutalement :

— Restez! la deuxième partie va commencer. Vous ne pouvez pas vous éloigner.

Et je me retrouvai sur l'arène.

On me donna un cerceau, avec mission de le tenir verticalement pendant que le fameux Bibb devait le franchir d'un saut périlleux. Pauvre Amélie! Son souvenir me troublait et je tenais mon cerceau en dépit du sens commun. Une première fois, Bibb se prit les pieds et manqua tomber, tandis que M. Royal me lançait un regard courroucé; au deuxième tour, j'élevai le cerceau si haut que l'écuyer resta suspendu par le milieu du corps; puis, en raison de la vitesse acquise, il alla tomber la tête la première contre la balustrade et resta sans mouvement.

Deux camarades l'emportèrent inanimé.

Le public commençait à murmurer.

— Arrêtez-le! criaient les uns.

— Il est gris! disaient les autres.

Partout je ne rencontrais que regards menaçants. Je voulais m'enfuir, mais je restais cloué à mon poste. Peut-être Amélie allait-elle revenir sur la scène, peut-être allais-je la revoir.

On venait précisément de me confier par la bride un cheval fougueux que je devais maintenir jusqu'à l'arrivée d'une autre écuyère.

À ce moment, le régisseur entra, salua gravement le public et cria :

— M. Bibb est mort !

— Puis M. Royal entra à son tour, et tout en sanglotant, s'écria :

— Mademoiselle Amélie est morte ! Il y eut une horrible clameur !

Mon émotion fut si forte que je lâchai le cheval que je devais maîtriser, et celui-ci s'élança, furieux, sur les gradins, au milieu des cris de terreur de la foule, écrasant sur son passage les femmes et les enfants. Ce fut une panique épouvantable. Je ne sais trop comment le gaz avait été baissé et les lustres ne jetaient plus que de vagues lueurs. Il ne me restait plus qu'à prendre la fuite. Affolé, je franchis la banquette au milieu des sourds grondements de la foule, échappant à toutes les mains qui voulaient me retenir. Tout d'un coup, – comment cela se fit, je n'en sais rien – au milieu de ce public fuyant éperdu, j'aperçus tout là-haut ma bonne vieille tante la marquise de Kerkaradec, tout là-haut juste au-dessous du crochet et de la poulie qui chaque soir enlèvent la

Mouche d'argent. Pauvre tante ! Elle venait me chercher !

Eh bien, au lieu de me calmer, sa présence m'exaspéra. Toujours en courant, j'enfonçai le crochet dans ses jupes, puis je tirai sur la poulie, et ma pauvre tante fut lancée comme une bombe vers les frises...

L'angoisse fut trop forte ! je poussai un cri terrible...

Je me réveillai la tête dans mes mains, assis tout seul à la table du Cercle.

Tandis que j'essayais de reprendre mes esprits, tout frissonnant encore de cet horrible rêve, j'aperçus Auguste, le maître d'hôtel, qui me dit en s'inclinant :

— Il est minuit. Tous ces messieurs sont partis. Monsieur le vicomte désire-t-il que je fasse avancer sa voiture ?

UN VRAI CARNAVAL



LE DÉPART

JE NE SAIS PAS si vous êtes comme moi, mais j'ai toujours lu avec un profond agacement dans les journaux le petit rapprochement suivant :

« Paris. Ciel nébuleux; une forte pression s'avance des côtes d'Irlande, le mauvais temps menace toutes nos régions etc., etc.

» Nice. Temps magnifique. Soleil splendide. 18 degrés de chaleur, etc, etc. »

Oh! le ciel bleu, la brise tiède et parfumée, les bois d'oliviers, la Méditerranée lapis lazuli, la vie calme, heureuse, tranquille dans un climat béni, au lieu de la vie agitée et fiévreuse de Paris!

Donc, je m'embarquai moi huitième, dans un compartiment de la Compagnie P.-L.-M. et comme je m'étonnai de cette affluence j'aperçus dans un coupé voisin la gracieuse Paulani avec son inséparable amie Jane Soumay. Très élégantes ces deux dames avec leur jaquette en drap anglais, bien ajustée, leur petit col droit, leur cravate-plastron avec épingle,

sans oublier le bouquet à la boutonnière ; le tout complété par deux feutres mous crânement campés sur l'oreille.

— Vous aussi, vous partez pour le Carnaval ? me cria Paulani.

Le Carnaval ! C'est vrai. Je l'avais complètement oublié, mais franchement, à Paris, mon oubli était bien excusable.

— Vous verrez, me cria Paulani, j'emmène ma voiture, mon cocher, mon valet de pied, mes deux carrossiers de Norfolk... et j'espère bien décrocher un prix au corso de gala.

J'allais exprimer, dans un langage enthousiaste, à Paulani que les membres de la commission du Carnaval passant pour des gens de goût, elle était sûre..., lorsqu'un coup de sifflet m'obligea à remonter dans mon compartiment.

Rien à faire décidément dans ce wagon-là. Une bonne bourgeoise qui me raconte qu'elle emmène son mari dans le Midi parce qu'il a une affection des bronches, comme si ça pouvait m'intéresser en quelque chose. Puis elle ajouta avec un soupir :

— C'est bien triste d'avoir un mari qui n'a pas de santé !

Il fallait voir la tête du mari pendant ces confidences. Il était emmitouflé comme un boyard, mais il me déclara qu'à Mâcon il ôterait son cache-nez, à Lyon sa pelisse, à Avignon son tricot, etc. Fort de ce renseignement, je me permis de ne plus regarder mon indicateur, persuadé, grâce à ce déshabillage graduel, qu'il me suffirait de voir ce monsieur en gilet de flanelle pour savoir que nous étions arrivés.

C'est égal, vingt-trois heures de chemin de fer sans voisine à regarder, c'est long. Le train file, file ; à midi, je déjeune à Mâcon avec les deux petites femmes du coupé. Une imprudence, car je bavarde, et remonte en voiture n'étant qu'à moitié rassasié. N'importe, j'ai ma conscience pour moi et ne regrette rien.

Douce somnolence mêlée d'abrutissement jusqu'à Lyon. Là, dîner avec les mêmes petites femmes. Cette fois je me contente de les admirer en mangeant. À Marseille je leur propose de s'arrêter pendant le reste de la nuit dans l'hôtel de la Gare. J'avais mon idée... mais elle ne prend pas, ces dames préférant *en finir tout de suite*.

Je me rendors du sommeil du juste et me réveille à huit heures du matin avec un joli rayon de soleil sur le nez. Je suis intimement persuadé que je dois

avoir l'air d'un ange dans un nimbe d'or. À droite une mer bonhomme qui vient battre le talus du chemin de fer avec des petits bouillonnements d'argent. On la dirait frisée au petit fer. À gauche, les Alpes avec un entassement de villas ravissantes, toutes blanches, avec leurs colonnades, leur toit plat, leurs palmiers et leur fouillis de plantes exotiques.

On doit être heureux là dedans!... Bast! au bout de huit jours je m'y ennuierais peut-être prodigieusement.

Cinq minutes d'arrêt à Cannes. Je mets la mienne à la portière pour qu'elle ait la joie de reconnaître son pays natal, et ça a l'air de lui faire plaisir. Enfin, à neuf heures, arrivée à Nice. Ce n'est pas malheureux. Je commençais à être complètement ankylosé.

L'ARRIVÉE

Ici tout le monde a l'air un peu affolé. Vous ne rencontrez dans la rue que des gens portant des paquets, d'où sortent des morceaux de rubans bleus ou roses, faisant charrier sur des brouettes des sacs de confetti de 100 kilos, marchandant des masques en fer ou encore achetant des petites pelles. Les magasins ont un aspect de fête. Tous les vingt mètres,

vous apercevez quelque boutique étalant à sa devanture des costumes variés ou une collection d'adorables faux nez. À chaque instant, dans la conversation vive et animée des badauds, au milieu des onomatopées du patois local, vous entendez bruire ce mot, qui revient comme un refrain : Carnaval ! Carnaval ! Carnaval ! C'est lui, en effet, qui met tout le monde en joie ; c'est lui qui est écrit sur tous les visages souriants, qui apparaît dans tous ces étalages de fleuristes qui envoient dans les airs des parfums de violette.

Mon bon génie me conduit dans un hôtel que je me garderai bien de nommer, mais ce que j'y ai aperçu de jolies femmes, c'est fabuleux ! La patronne est jolie, les femmes de chambre sont jolies. Dans les corridors, dans l'escalier, à chaque porte et à toutes les heures du jour... et de la nuit, vous vous heurtez à des têtes de keepsakes, à des Italiennes retouchées par Grévin ou à des Parisiennes en rupture de lac. Jusqu'à cinq heures du matin, on soupe, on chante et l'on joue du piano dans les cabinets particuliers de l'entresol. Charmant hôtel, mais bien fatigant pour le clergé et la noblesse.

Aussi, j'ai juste le temps de retenir une voiture pour toute la semaine, de m'acheter un *pierrot* blanc

et rose, 400 kilos de confetti, deux pelles, un masque en fer, un sac à munitions, sur lequel un artiste de génie a dessiné un beau bonhomme qui crie : Vive Carnaval ! Puis encore des bonbons, des charretées de fleurs, des seringues à parfum (!!). Ouf ! Et encore, je suis sûr que j'ai oublié quelque chose.

L'ARRIVÉE DU CARNAVAL

Huit heures du soir. Boum ! boum ! Des salves d'artillerie annoncent que la flotte carnavalesque est au large doublant la pointe de Villefranche. J'apprends avec une joie mêlée d'une certaine appréhension que ces salves seront tirées de demi-heure en demi-heure pendant toute la durée du Carnaval. Oh ! ma tête ! ma pauvre tête ! La foule se porte sur le quai du Midi, la mer est belle, le vent est favorable. Merci, mon Dieu !

Bientôt une flottille brillamment illuminée paraît dans la nuit sombre ; elle se rapproche au milieu d'acclamations enthousiastes ; le bonhomme Carnaval débarque et est reçu très sérieusement par le conseil municipal et le comité, qui lui font un discours. Il est magnifique avec sa haute taille (six mètres), son riche costume jaune et rouge ; il ne paraît pas s'être ressenti du mal de mer. On le hisse sur

un char attelé de six chevaux à la Daumont. Autour de Sa Majesté, des fleurs avec des bouteilles de vin ; Bordeaux, Médoc, Bellet, Risti et Barbera.

Le cortège s'ébranle, escorté par la gendarmerie à cheval et par le conseil. Puis viennent huit polichinelles-trompettes, la *musique des défenseurs du Carnaval*, les *susurri*, bande de matelots niçois criant : Vive l'ancienne (?) Nice ! puis soixante polichinelles à cheval tenant des torches : un coup d'œil féérique. Sur tout le parcours, un entrain indescriptible et des feux de Bengale. Enfin, le bonhomme Carnaval est installé sur un piédestal en face de la Préfecture.

Il y siégera pendant toute la durée des fêtes, plus puissant que le préfet, le maire, la magistrature, la police et la gendarmerie. Tant mieux pour lui.

À minuit, je rentre à l'hôtel avec le ferme dessein de dormir et de me reposer. Ah bien oui ! comme si c'était possible !

— Maître d'hôtel, deux couverts au cabinet 6.

Et en voilà jusqu'à trois heures du matin.

LE CORSO DE GALA

Le lendemain, à dix heures, je me rends sur la promenade des Anglais, le long de la mer.

Public très élégant. Cela rappelle les planches de Trouville avec les palmiers en plus. Les femmes en costume du matin, mais ce négligé a dû coûter de longues heures de travail. Les hommes en veston quadrillé dont les nuances n'ont pas été choisies à la légère. On cause, on potine, on retrouve les amis et amies de Paris. Voici Louise Delan..., Caroline H..., Blanche Pig..., Adèle C..., plusieurs représentantes du Vaudeville et du Gymnase ; puis, çà et là, des amis du Cercle, tout étonnés de s'être décidés à quitter Paris en février.

Enfin, à midi, on va déjeuner à *London-House*, dans le jardin, sous les arbres. Un vrai régal, à cette époque de la saison. Partout, des petits ménages mangeant gentiment de bonnes choses réparatrices. Entrée de mes amies Paulani et Jane qui ont retenu une table en plein soleil et qui en profitent pour déjeuner, leur ombrelle à la main. Pas bête ! Ces ombrelles rouges font à leurs visages un fond charmant.

Dans la salle d'entrée, rencontré Léo Delibes, mangeant à une petite table.

— Pourquoi n'allez-vous pas dans le jardin ?

— Comment ! il y a un jardin ?

Il se lève et s'écrie avec son exubérance accoutumée :

— Ah! mon ami! Et moi qui ne m'en doutais pas! Quelle vue! quel aspect! quel service je vous dois!

À une heure, on rentre bien vite chez soi pour se déguiser et se garantir la figure avec le masque de fer indispensable. Au reste, la bataille a déjà commencé par quelques escarmouches; à partir d'une heure et demie, les rues se remplissent de monde et de bruit; rien ne saurait rendre l'idée du spectacle produit par cette multitude bigarrée, formant une véritable orgie de couleurs, au milieu des chars multiples, des cavalcades, des musiques innombrables qui passent à chaque instant, envoyant dans les airs leurs plus bruyantes fanfares et entraînant la foule dans des danses macabres.

Voici le char de la *Roulette*. Sur une terrasse formée par des balustres tourne une roulette dont les numéros sont représentés par des masques mi-partie rouges et noirs, portant leur numéro respectif. Au-dessus d'eux, un pavillon doré dans lequel voltigent des pigeons; les croupiers inondent le public d'or et de banknotes. Devant, une belle fille, représentant la Fortune, fait tourner la roue.

C'est splendide.

Puis, dans un ordre d'idées plus fin, le char des *Guêpes*, avec toutes les œuvres d'Alphonse Karr, surmonté par un immense encrier. Sur les gradins, formés par *Sous les Tilleuls*, *Maison close*, etc., voltigent des guêpes déshabillées par Grévin.

Quoi encore? le char de la Mère Michel, l'Excentric-Musical Club, la cavalcade des cocottes, la chasse infernale, les tableaux vivants, cinquante Calinos blancs à cheval sur des ânes; que sais-je?... À travers ces chars se glissent les voitures des particuliers, toutes tendues de blanc, avec le cocher déguisé et les chevaux caparaçonnés de couleurs vives. Et de tous ces chars, de toutes ces voitures, de tous ces masques à pied, part une véritable mitraille de confetti envoyée et reçue en riant, et parfois terminée par l'envoi d'un bouquet.

Un monsieur, dont la voiture a été prise d'assaut, finit, faute de munitions, par envoyer aux assaillants ses sacs vides, son bonnet de pierrot et même les coussins de la voiture. Debout avec nos amis dans un grand landau, nous entamons une lutte héroïque; je me défends de mon mieux; cependant il y a toujours un certain domino rose, dont la tête est toute garnie de dentelles blanches, qui trouve le moyen à chaque passage de m'infiltrer une poignée de confet-

ti entre mon col de chemise et la peau. Je dois en avoir jusque dans mes bottes.

Dans toute la rue Saint-Paul, les maisons disparaissent sous les draperies blanches avec des tribunes jusqu'au troisième étage. Du haut de ces positions excellentes, on nous crible de farine ; nous ripostons, mais avec un désavantage marqué.

Enfin, à six heures du soir, le clairon sonne, la bataille cesse d'un commun accord ; on dirait qu'il a neigé dans les rues qui ont huit centimètres de plâtre. Les tramways ne peuvent plus marcher tant qu'on n'aura pas déblayé les rails. Je rentre à l'hôtel, harassé, énervé, décoiffé, avec mon pierrot rose tout chiffonné, et la figure blanche comme un mitron. C'est égal, je me suis bien amusé.

LE GRAND VEGLIONE

Les voilà bien les forçats du plaisir. Ohé ! ohé ! on est fourbu, mais il faut quand même, le soir, endosser l'habit noir pour aller au *Grand Veglione*.

Heu ! heu ! Théâtre assez laid, masques assez défraîchis ; sauf l'élégance des loges garnies par la colonie étrangère. J'éprouve un peu l'impression du bal de l'Opéra... de Versailles, lorsque, étant de semaine, j'allais, le mardi gras, profiter des joies lo-

cales. Au foyer, pas d'intrigues entre ces gens qui ne se connaissent pas ; la spirituelle baronne de Camb... essaie seule de galvaniser ces cerveaux anglais et russes. Elle y renonce et nous aussi.

À trois heures, on va souper jusqu'à des heures absurdes...

Ah ! vous savez, les confetti du domino rose, je me suis bien vengé. C'est lui qui m'a aidé à les retrouver.

LA BATAILLE DES FLEURS

Cette fois, c'est une bataille qui repose de la lutte de la veille. On a arboré les toilettes les plus élégantes. Les voitures disparaissent sous les fleurs, des bombes de bouquets pleuvent de toute part, tandis que l'air devient de plus en plus capiteux et embaumé.

Rien de charmant comme ce droit d'envoyer un bouquet à une jolie femme que vous ne connaissez pas et qui vous le renvoie en souriant.

Au deuxième tour elle l'attend, au troisième tour on est ami. Je reprocherai aux *young ladies* de trop considérer cela comme une *flower battle*. Elles ne vous envoient pas un bouquet, elles vous bom-

bardent, enchantées quand elles ont pu faire tomber votre chapeau.

Voici le comte d'O... dans sa voiture de chasse, très élevée, remplie de jolies femmes ; mesdames Julia de Cl... et Ka... s'en donnent à cœur joie ; puis la belle madame Benard... qui envoie de splendides bouquets entourés de ruban de satin, la baronne de P..., miss Théo Rob..., une étoile de Nice, la comtesse d'Adhém... dans un landau tout garni de violettes ; puis, mes deux amies, Paulani et Jane, dans une Victoria, dont la caisse, les roues, le siège disparaissent littéralement sous les fleurs. Le cocher et le valet de pied ont une casquette de fleurs, et le fouet lui-même, garni de fleurs enroulées comme autour d'un mirliton, porte un bouquet au bout de la mèche. Calchas eût certainement réclamé.

Et les bouquets pleuvent, et le canon tonne, et tous ces parfums, ces sourires, ces bruits multiples me grisent de plus en plus. Six heures : il me reste trois bouquets. Je les envoie, en rentrant, à quelque belle fille du peuple perdue dans la foule.

LA VENTE DE CHARITÉ ET LES ILLUMINATIONS

Avouons franchement que nous avons eu l'infamie de filer dans la journée à Monte-Carlo pour

éviter les terribles kiosques du square Masséna. Trop de jolies femmes dans ces kiosques ; l'esprit est fort, mais la chair est faible, et nous nous sommes contenté d'envoyer notre obole à la marquise de Rost... qui *tenait* les petits chevaux. Mesure aussi héroïque que prudente.

Le soir, la ville s'illumine ; les chars, les cavalcades, les musiques reparaissent, éclairés par des feux de Bengale, chacun portant, au bout d'une perche, une garniture de lanternes vénitiennes ou des torches. On dirait une fête chinoise. C'est merveilleux... mais je commence à n'avoir plus la force d'admirer.

Le lendemain, nouvelle bataille de fleurs ; puis, le soir, bal au Cercle Masséna ; le 111^e de ligne est un beau régiment et les officiers y sont de rudes danseurs. Puis, distribution des prix aux chars. Puis, je ne sais plus trop. Ma vie se passe dans un monde absurde de gens en pierrots, de jolies femmes en dominos bleu de ciel, en rose tendre ; je me promène dans des rues où tout le monde est en fête perpétuelle, et il me semble que cela durera ainsi toujours et toujours, et que je serai obligé, jusqu'à la consommation des siècles, de m'amuser, de souper, de danser quand même, au son du canon et au milieu des fanfares.

Enfin, le Mardi-Gras arrive. Il était temps. Nouvelle bataille de confetti plus acharnée que les premières. Moi j'en jette d'un geste machinal ; je ne suis plus moi-même. Je ne vis plus dans le monde réel. Le soir, nouvelles illuminations, feu d'artifice sur la place de la Préfecture, et enfin incendie de la statue colossale du Carnaval. Les membres du bonhomme se tordent sous le feu et disparaissent bientôt dans un immense brasier autour duquel danse une foule en délire. Puis la retraite aux flambeaux se met en marche, précédée par un gigantesque tambour-major en polichinelle et escortée par des torches.

Et c'est fini.

Aujourd'hui, après cette semaine folle, je suis tout étonné de me retrouver dans la vie réelle, au milieu de gens en chapeau haut de forme, en redingote, causant sérieusement de choses sérieuses, au milieu des omnibus, des tramways et des urbaines.

TENDRES ADIEUX



LES FÊTES DE NICE avaient décidément dit leur dernier mot. Les régates étaient finies ; le matin, la promenade des Anglais, déjà un peu trop ensoleillée, n'avait que quelques rares promeneurs, et à *London-House* on ne retrouvait plus le joyeux brouhaha de midi. Sans la présence de la belle de Ravaschoff, il y a longtemps, bien longtemps que je serais revenu vers mon cher Paris. Il me prenait des nostalgies de bois de Boulogne ; je revoyais l'allée des Poteaux le matin avec son méli-mélo d'amazones et de gentlemen en vestons quadrillés, et puis aussi dans l'avenue de l'Impératrice toutes ces jolies filles nichées dans les environs de l'Arc-de-Triomphe, qui viennent à pied faire du sport avant déjeuner et promener de gros caniches noirs. Et les petits théâtres avec une foule de pièces nouvelles à voir, et les bals d'après Pâques, et le Concours hippique avec son rendez-vous quotidien d'amis aimables et de femmes charmantes !...

Il est vrai qu'à Nice il y avait Ravaschoff, Ravaschoff absolument décidée à ne pas revenir. Mais enfin, ce n'est pas tout, Ravaschoff; à Paris, il y a d'autres demoiselles que j'ai connues, que je connais ou que je reconnâtrai et qui la valent bien. Je dois même avouer que les soirs de perte à Monte-Carlo, elle était d'une humeur qui la rendait... presque désagréable. Pourtant, ne soyons pas ingrat. Au milieu de ce tohu-bohu de Russes, d'Anglais et d'Allemands, pendant les fêtes du Carnaval, j'avais été très heureux d'avoir avec moi cette agréable compagne, jolie, intelligente, d'une élégance raffinée et qui faisait très bien, dans ma voiture, les jours de confetti et de bataille de fleurs.

Enfin, je n'ai jamais cru que j'avais pour elle, ni qu'elle avait pour moi, ce qu'on appelle une folle passion.

C'était un petit sentiment très gentil qui ne dépassait pas les limites d'une amitié tendre, une de ces liaisons reposantes n'amenant ni soucis, ni tracas, ni rides. Qui sait... peut-être l'idéal!

Aussi, lorsque je lui annonçai mon projet de retourner à Paris, elle ne fit pas la moindre objection. J'avoue que j'espérais au moins une petite moue, un reproche microscopique, un rien pouvant me faire

croire à un semblant de regret. Je n'aurais pas voulu plus, mais je n'eus même pas cela ; elle resta impassible et souriante comme une femme qui savait bien que je devais partir un jour ou l'autre. Au contraire, elle me remercia de la prévenir, afin qu'elle pût faire, elle aussi, ses projets et organiser sa nouvelle existence. En voilà une qui connaissait l'art de la vie !

— Quand partez-vous ? me dit-elle.

— Demain, par le rapide de midi quarante.

— C'est décidé. Je puis y compter ?

— Absolument.

— C'est parfait, mais il y aura un monde fou. Tous les Parisiens quittent Nice. Vous ferez bien de retenir un coupé.

— Le fait est que ce serait atroce de faire vingt-quatre heures de route avec sept autres voyageurs.

Je sautai dans une voiture et me fis conduire à la gare, littéralement envahie par la foule. Là, je rencontrai un monsieur avec une belle barbe et coiffé d'une casquette blanche galonnée d'or. Il paraissait très affairé, et c'est à peine si à son passage sur le quai j'eus le temps de lui exposer ma demande.

— Un coupé pour demain ? trop tard ! impossible.

Tout en redescendant la rampe verdoyante qui mène au boulevard, je réfléchissais à l'horreur de la situation. Avec la foule que j'avais aperçue en gare, j'étais sûr que le lendemain tous les wagons seraient bondés. Différer mon voyage de quelques jours? Mais je venais de dire à Ravaschoff qu'elle pouvait compter sur mon départ.

Tout à coup il me vint une idée et je m'empressai de rentrer à l'hôtel pour la mettre à exécution.

Je trouvai Ravaschoff à sa table. Pendant mon absence, elle avait déjà écrit deux lettres, relatives probablement à ses nouveaux projets d'existence. Ma foi, de nouveau piqué de son sang-froid, je n'hésitai plus à jouer une petite comédie dont l'idée me venait à l'instant.

Je lui pris les deux mains et l'attirant vers moi :

— Je t'assure, lui dis-je de mon ton le plus ému, que je me sens remué tout de même à l'idée de te quitter. Deux mois de bonheur, comme cela passe vite!... Ah! l'on s'habitue vite aux bonnes choses.

Ravaschoff me regarda très étonnée, puis elle me demanda avec intérêt :

— Mon pauvre ami, est-ce que vous êtes malade?

— Malade, non, mais, vois-tu, si sceptique qu'on veuille paraître, il y a toujours un côté triste dans les séparations, et l'on n'apprécie vraiment les choses qu'au moment de les perdre.

Toute la soirée je fus tendre, attentionné, ému. Enfin au matin, en s'arrachant à mes caresses :

— Voilà, dit-elle, le moment d'être sérieux et de songer à votre départ. Vous n'avez plus que le temps.

— Tu m'accompagneras à la gare, n'est-ce pas ? lui dis-je.

Ah ! comme elle aurait ri la veille à l'idée d'une proposition semblable ! Elle qui ne s'éveillait jamais avant midi, lui demander de changer ses habitudes, de se lever, s'habiller, se coiffer, etc., etc., assez à temps pour conduire à la gare monsieur moi. Heureusement, après les transports que j'avais témoignés depuis la veille, ma demande était bien dans la note et devenait presque naturelle. Aussi ma belle amie ne fut-elle pas trop étonnée... et puis au moins, de cette manière, elle était sûre que je partais.

— Cela me gênera bien un peu, commença-t-elle... Cependant si cela vous fait bien plaisir !...

— Bien plaisir ! mais c'est un quart d'heure de plus avec toi, et au point où j'en suis, un quart d'heure c'est quelque chose.

— Eh bien, c'est convenu, je vous reconduirai. Je dois lui rendre cette justice : c'est qu'une fois la décision prise, elle se leva sans trop grogner. En moins de trois quarts d'heure, elle avait tordu ses cheveux sur le sommet de la nuque et endossé un petit costume du matin en drap bleu anglais qui lui allait merveilleusement. Elle était ainsi plus jolie que jamais ; mais, par une étrange association d'idées, cette vue gracieuse ne me rappelait que davantage les petites amies de Paris, et ne me donnait qu'une plus grande envie de m'en aller.

Nous montons en voiture et à une centaine de mètres de la gare, il fallut prendre la file tant le nombre des départs était grand. On eût dit le retour de Longchamp. Dès l'arrivée en gare, Ravaschoff me fut déjà très utile : il y avait une queue énorme devant le bureau ; mais elle, en dehors de la balustrade, demanda à un monsieur, avec son plus gracieux sourire, de bien vouloir lui prendre son billet, et le monsieur, enthousiasmé, s'exécuta avec une joie profonde.

Ravaschoff m'apporta triomphante mon petit carré de carton. C'était déjà quelque chose, mais cela ne me suffisait pas.

— Allons, me dit-elle d'un ton moitié plaisant, moitié ironique, maintenant que je vous ai été utile, nous allons nous quitter.

Ceci ne faisait pas du tout mon affaire.

— Ah ! pas encore ! m'écriai-je. Je t'en supplie, ma chère, le train ne part que dans un quart d'heure, viens avec moi jusqu'au wagon.

Pour le coup, Ravaschoff fut très étonnée et presque convaincue.

— Ah ça, me dit-elle en me regardant dans le blanc des yeux, c'est donc de l'amour ?

— Je crois bien que oui.

— Et il faut que j'aille me faire bousculer avec vous dans cette foule ?... Enfin, venez ; mais je trouve que je vous gêne.

Nous arrivâmes avec beaucoup de peine sur le quai d'embarquement. Déjà, dans les wagons, tous les coins étaient pris.

— Monte toujours, dis-je à Ravaschoff nous serons plus à notre aise pour causer, bien assis jusqu'au dernier moment.

Décidée à être bonne fille jusqu'au bout, mon amie s'exécuta.

Comme je l'avais espéré, dès qu'on la vit monter dans le wagon, un jeune homme qui occupait l'un

des coins s'empressa de le lui céder, et je m'assis à côté d'elle. Deux minutes plus tard, le wagon était au complet. Moi, de mon côté, je continuai mon rôle d'amoureux, car il fallait à tout prix empêcher Ravaschoff de me quitter avant le départ. Assis tout près d'elle et lui tenant la main, je lui faisais dans l'oreille les protestations les plus tendres, tandis qu'en face de nous un beau vieillard à barbe blanche nous contemplait avec attendrissement.

À chaque instant de nouveaux voyageurs tout ahuris apparaissaient à la portière, mais on leur criait avec ensemble : « Complet ! » et après avoir vérifié l'exactitude de cette assertion, ils s'en allaient tout penauds.

Enfin, la sonnette du départ retentit. Ravaschoff n'eut que le temps d'échanger avec moi un gros baiser et de descendre en hâte.

Un employé referma la portière. J'envoyai de la main un dernier adieu navrant à ma belle amie, et le train partit.

Et tandis que le train roulait, le bon vieillard me dit avec une compassion profonde :

- Il faut du courage !...
- Du courage, et pourquoi ?

— Pardonnez-moi, monsieur, mais j'ai toujours aimé la jeunesse, la belle jeunesse et les amoureux.

— Je ne suis pas amoureux, je ne souffre nullement et je m'en vais très guilleret. Si j'ai gardé cette dame avec moi jusqu'au départ du train, c'est uniquement pour avoir non seulement un bon coin, mais encore deux places pour moi tout seul jusqu'à Paris.

Ceci dit, je m'allongeai voluptueusement.

CUEILLIR ET RECUEILLIR



JE M'ÉTAIS POURTANT BIEN DIT, samedi soir, en allant fêter au Palais-Royal le cinquantenaire de L'héritier, que j'avais un devoir sérieux à remplir. Je devais recueillir des documents précieux sur ce théâtre de la Montansier. Le vieux Palais-Royal de Dormeuil père me revenait à l'esprit, avec Déjazet, Lepeintre aîné, Grassot, Sainville, et tous ces joyeux compères qui nous sourient dans la fresque du foyer, ressuscitant toute une époque.

1831 ! Un demi-siècle ! Le drapeau tricolore flottait à nouveau sur le dôme des Tuileries. C'était le temps du comte Dorsay, de lord Seymour, du marquis Antonin de Noailles, de tout ce joli monde en effet, dont Eugène Lamy nous a fidèlement transmis, dans ses aquarelles, les modes, les gestes, les attitudes.

Dans mon imagination, l'excellent L'héritier, avec son sourire de faune, sa tête chauve et son grand col, prenait des aspects fantastiques. Pendant cinquante ans, cet homme avait vu défiler devant lui

cette charmante société de Louis-Philippe, ce monde brillant de l'empire, tous ces dandys et toutes ces lionnes, tous ces crevés et toutes ces cocodettes, au temps où la vie était si douce, le ciel si calme, la situation si tranquille ! Si le théâtre est le reflet de la société, pendant cinquante ans l'homme que j'allais voir avait causé, aimé, soupé, comme les gens devant lesquels il jouait.

Ah ! comme je me promettais de prendre des notes !

J'arrive. Dans le foyer, une immense table en fer à cheval ; au centre, Lhéritier ayant à sa droite Lucie Davray et à sa gauche Céline Chaumont ; puis à droite et à gauche, alternant avec quelques rares représentants du sexe laid, toutes les plus jolies actrices de Paris. Des dents, des yeux, des épaules !... Mais je ne suis pas ici pour m'amuser. Soyons sérieux !

Je cherche ma place et je trouve mon nom sur une carte entre mademoiselle Dinelli et mademoiselle Berthou. Eh bien, me voilà dans une jolie situation ! À ma droite, Dinelli moulée dans une jupe de satin noir avec aigrette de diamants dans les cheveux, diamants au cou, diamants aux oreilles et surtout, surtout ce sourire qui lui retrousse le coin des

lèvres comme un rictus de tigre ; à ma gauche, Berthou en bergère Watteau, blonde, éthérée, vaporeuse, jolie à damner un saint et, à côté de son couvert, sur un microscopique mouchoir de dentelle, un parfum !...

Le moyen de réfléchir et de travailler dans des conditions aussi déplorables ?

Pour échapper à la tentation, je m'absorbe dans la lecture du menu : *Cailles sous la cendre. Buisson d'écrevisses au vin du Rhin, Plateaux de fleurs*. Comment ! *Plateaux de fleurs* ? J'avais d'abord lu *bateaux*. Ces plateaux de fleurs ont commencé ma perte. J'écoutais tout oreille un toast porté par le directeur, évoquant les souvenirs du passé, lorsqu'un domestique passe lesdits plateaux de fleurs. Des boutons de roses sur un plateau d'argent. Dinelli prend une grande rose-thé emmanchée à un fil de fer, et veut me passer le tout à ma boutonnière. Celle-ci est vierge (je parle de ma boutonnière), si bien que la fleur résiste, le fil de fer plie, Dinelli rit (pourquoi ?) se rapproche, s'appuie sur mon épaule, et me chatouille, sans s'en douter, le nez avec son aigrette.

Quand je vous disais que je ne pourrais pas me recueillir une minute !

Sur ce, un chœur formidable éclate sur l'air des
Charpentiers :

Tous les lauriers, tous les lauriers
Sont pour le doyen Lhéritier.

Puis après, une fanfare où chacun doit imiter un instrument quelconque.

— Ah ça, imitez donc la grosse caisse ! me crie la blonde Charvet en me faisant de son bras rond et satiné un moulinet imitatif.

Dieu ! le joli moulinet !

— Mais je ne sais pas la grosse caisse !

— Ça ne fait rien.

Et je fais des moulinets à mon tour, mais moins gracieux.

Ah ! ah ! voilà un couplet chanté par Céline Chaumont avec cette petite voix claire, juste, limpide, qui rappelle tant l'organe et la méthode de Déjazet. Je devrais écouter, mais mademoiselle Berthou a commencé à manger ses écrevisses. Figurez-vous une chatte à jeun se régaland d'une souris. C'était merveilleux ! Ses doigts, ses lèvres, ses dents, ses yeux, son âme, enfin tout chez ma chère voisine était absorbé par cette seule pensée : ne laisser du crustacé que la carapace. Ce n'était pas de la gourman-

dise, mais une sorte de volupté qui me donnait des éblouissements.

Sacrebleu ! Qu'est-ce qu'on a dit ? Voilà Lhéritier qui sanglote en couvrant de baisers fous les mains de Céline Chaumont. Pour couper court à cette émotion, le chœur reprend plus fort que jamais :

Tous les lauriers, tous les lauriers
Sont pour le doyen Lhéritier.

Puis voilà la fanfare qui recommence et je ne dois pas oublier que je suis la grosse caisse. À travers ce vacarme, on entend la voix boulevardière de Chaumont qui, renfonçant ses larmes, s'écrie :

— Avec tout ça, *j'ai pas soupé !*

Et elle s'assoit à côté de Lhéritier, de l'autre côté de Lucie Davray.

Bien jolie Lucie Davray en faille bleue, les cheveux noirs tout plats sur le front, et descendant un peu en favoris le long des oreilles. Qui donc prétendait que le bleu n'allait pas aux brunes ? Ah ! c'est que mademoiselle Davray est une brune de race asiatique (?), à peau blanche comme du lait, avec des reflets nacrés. Je suis sûr qu'elle a des reflets nacrés. Je me lève pour aller m'en assurer consciencieusement, mais elle me crie :

— Plus tard ! plus tard !

Quel sourire de bonne et belle fille !

Au fond, j'aime mieux cet ajournement. Cela me permettra de me recueillir. Voilà précisément le buste de la Montansier devant moi, toute rieuse sous son bonnet de Charlotte Corday. En exergue : 1790. Une date bonne à retenir.

Allons, bon, maintenant une entrée : mademoiselle Georgette Ollivier arrive en Japonaise avec Juliette de Cléry émergeant d'un fouillis de dentelle blanche.

— Mes enfants, je suis en retard, mais je me coiffe toujours moi-même et il m'a fallu me coiffer au dernier moment.

Ah çà, Juliette, pourquoi étiez-vous décoiffée à minuit ? J'aimerais bien à avoir des détails, mais cela me lancerait dans un ordre d'idées trop folichon, d'autant plus que voici une pièce de vers récitée à l'autre bout de la table, et dont il ne faut pas perdre un mot. Ça a l'air sérieux :

On avait arboré le drapeau tricolore.

D'un régime nouveau le coq chantait l'aurore.

Nous vivions follement, légers comme l'oiseau.

Pellerin tout bouclé s'exerçait au cerceau ;

Montbars était dans l'œuf...

Bravo ! Nous voilà en pleins souvenirs de 1831.
Je vais commencer mes notes.

— Voulez-vous me donner votre truffe ? me dit à ce moment Dinelli en piquant un petit rond noir enchâssé dans ma tranche de pâté de foie gras.

— Non seulement je vous la donne, mais je consentirais à vous en trouver...

Mais le chœur éclata de nouveau :

Tous les lauriers, tous les lauriers
Sont pour le doyen Lhéritier.

Eh bien, oui, c'est convenu ; les truffes pour Dinelli et les lauriers pour le doyen Lhéritier ; mais avec tout cela, je vois qu'il me sera impossible de me recueillir pendant le souper. J'aurai tout le temps après, pendant le bal ; je me laisse donc aller tout entier à la douceur de la situation.

Avec mes deux voisines nous faisons une petite « dînette » charmante ; nous mangeons dans les mêmes assiettes ; nous buvons notre vin de Champagne – beaucoup de vin de Champagne – un peu dans les mêmes verres. Le mouchoir de Berthou continue à dégager des effluves capiteux en diable, et je me sens envahi par un bien-être indéfinissable. J'aperçois comme dans un rêve Raymonde qui

m'envoie des petits bonjours avec un joli effet de profil; Dezoder, dont les yeux verts brillent comme des diamants; Alice Lavigne, qui s'est arrangé une serviette sur la tête et nous dit en faisant des grimaces : « La Montansier, voilà la Montansier ! »

Et puis encore Marie Berge, avec l'air d'une ingénue sortie le matin même du couvent, faisant naître précisément par ses airs chastes les idées les plus saugrenues; et puis encore Angèle Bonnet, avec cette attache de cou si merveilleuse et ce décolletage qui permet de plonger un tantinet le long du dos, et Béranger, et Marie Leroux, et vingt autres... Tout là-haut, sur la fresque, Céline Montaland, âgée de quinze ans, s'avance vers moi en faisant des pas de zéphyr; Cico me regarde d'un air railleur; Lemercier m'envoie un baiser, et madame Thierret elle-même me présente les armes avec un parapluie !...

À ce moment, il me semble qu'on enlève la table. L'orchestre, rangé sur la galerie qui domine le foyer, a entamé un quadrille monstre; parmi les mouselines et les soies, dans les clartés chaudes qui les baisent et les illuminent, je me suis trouvé à mon tour lancé dans le froufrou tournoyant des valse avec je ne sais quel Être charmant dans les bras. Sa jupe de satin bleu s'enchevêtrait dans mes jambes,

ses bras blancs et parfumés s'étaient enlacés autour de mon cou et là-bas, par la petite porte donnant accès aux fauteuils d'orchestre, j'apercevais le théâtre vide et sombre, avec les baignoires formant de grands trous noirs dans les profondeurs de la salle...

À sept heures, je me suis réveillé tout seul dans la baignoire d'avant-scène B; le jour arrivait par la fenêtre du foyer donnant sur les jardins du Palais-Royal.

Dans la loge, sur le canapé de velours, j'ai trouvé à côté de moi deux épingles à cheveux, un gros pompon de satin bleu et un parfum vague éveillant dans mon esprit comme un voluptueux souvenir.

Et je suis rentré chez moi, n'ayant pas pu me recueillir une minute, et ayant été tellement pris par le présent qu'il m'a été impossible de songer au passé.

D'ailleurs, je n'ai pas tout à fait perdu mon temps; il me reste dans la tête un air dont je ne puis plus me débarrasser :

Tous les lauriers, tous les lauriers
Sont pour le doyen Lhéritier.

MAUDITES FEMELLES !



LE JOUR OÙ JE LUS dans l'*Officiel* la nomination de La Chaudronnière comme ambassadeur à N..., je ne fus pas médiocrement étonné. Au lycée Bonaparte, nous ne l'appelions que Taupin. C'était un excellent garçon suffisamment paresseux, sans aucun caractère et d'une myopie invraisemblable. Son père, ayant rendu je ne sais plus quel service à l'Empire, obtint d'ajouter au nom Taupin « *de la Chaudronnière* », puis bientôt il devint simplement : baron de La Chaudronnière.

Mais pour moi, c'était toujours Taupin, mon brave Taupin du collège. Il était entré après son père dans la diplomatie, dans la *carrière*, et cela m'amusait de le suivre de loin, faisant son chemin, et montant d'échelon en échelon. D'ailleurs toujours bien vu au quai d'Orsay, et en excellents termes avec l'Élysée ; l'on ne manquait jamais de l'inviter aux chasses de Marly et aux battues de Mont-sous-Vaudrey.

Un jour j'appris qu'il était nommé ambassadeur ; c'était un comble ! Or passant quelque temps après

par N..., je me promis de profiter de la première réception pour aller me rappeler au souvenir de mon vieux camarade.

Je m'informai à l'hôtel de l'ambassade, et j'appris que Son Excellence de La Chaudronnière recevait le samedi. Je me figurai sa surprise en m'apercevant tout à coup au milieu de la foule de représentants de toutes les puissances qui devaient encombrer ses salons. Un compatriote, cela fait toujours plaisir et ce plaisir doit être doublé quand ce compatriote est un *ancien Labadens*.

Le samedi arrivé, j'accrochai à la boutonnière de mon habit noir la brochette des grands jours et je me fis conduire à l'ambassade. Service admirablement organisé d'ailleurs. Pas de foule, pas d'encombrement; ma voiture arriva sans obstacles jusque devant la grille. Elle tourna au trot dans une large cour d'honneur et s'arrêta devant un perron d'aspect monumental. De deux marches en deux marches, des laquais poudrés en grande livrée, aux armes des La Chaudronnière (?), formaient la haie. Dans le vestibule d'entrée, un suisse gigantesque au tricorne galonné tenant une hallebarde dont il fit deux fois lourdement résonner les dalles dès qu'il m'aperçut.

Cela avait vraiment très grand air et mon amour-propre national fut flatté de voir la France aussi bien représentée. Taupin avait conservé toutes les saintes traditions. Un huissier, avec la chaîne d'argent au cou, était assis à une table. Je lui donnai mon nom qui fut immédiatement crié à pleins poumons dans un salon dont on m'ouvrit la porte à deux battants.

Je restai un peu étonné. Des myriades de bougies étincelaient dans les lustres et dans les candélabres; dans le fond, la lumière électrique éclairait une statue de marbre étalant ses blancheurs marmoréennes au milieu d'un fouillis de plantes exotiques.

Dans les panneaux, des peintures à fresque représentant le passage du Rhin, la prise de Valenciennes et autres incidents du règne de Louis XIV. C'était superbe... mais le salon était vide. Quand je dis vide, je ne parle pas d'une douzaine de malheureux en uniforme ou en frac qui avaient l'air de s'ennuyer prodigieusement et qui, pour passer le temps, regardaient les peintures ou causaient deux à deux d'un air lugubre. D'ailleurs, pas une femme.

Je pensai que je devais évidemment me trouver dans une première salle d'entrée peu fréquentée, et traversant une serre merveilleuse où un jet d'eau

chantait sa chanson argentine au milieu des lumières et des fleurs les plus rares, j'arrivai à un deuxième salon où l'on avait dressé un buffet somptueux. Tout autour de pyramides de fruits et de bonbons, j'aperçus, suivant la mode anglaise, de petites plates-bandes de cristal dont les festons gracieux couraient entre l'argenterie et les verres de Bohême. Les roses, les héliotropes, les camélias formaient des guirlandes embaumées, et, comme au temps de César, les convives étaient entourés de fleurs. Seulement... il manquait les convives. À peine une quinzaine d'hommes qui mangeant une glace, qui buvant un verre de punch, au milieu d'un silence glacial. Et toujours absence complète de femmes. J'avais beau chercher des yeux, je n'en apercevais pas une, mais là, pas une seule, car je ne saurais appeler une femme, un gros laideron commun marqué de taches de rousseur, sanglé dans une robe de soie noire – une gouvernante sans doute – que j'avais croisée dans la serre et qui s'était sauvée à mon approche.

Je tirai ma montre pour savoir si par hasard je m'étais trompé. Peut-être étais-je venu trop tôt; mais non, il était plus de onze heures et demie. C'était inexplicable! Je continuai de circuler à travers ce château de la Belle au Bois dormant, peuplé de laquais,

avec un cadre de fête et des illuminations qui faisaient paraître encore la solitude plus navrante.

— Ah ça, me dis-je tout à coup, et Taupin. Je ne vois pas mon Taupin ?

Et, m'approchant d'un huissier, je lui demandai si je ne pouvais pas présenter mes devoirs à Son Excellence.

— Parfaitement, monsieur, me répondit ce dernier avec un empressement vraiment extraordinaire.

Il me fit pénétrer dans un cabinet de travail où flambait un bon feu, et après m'avoir demandé ma carte, il disparut.

Tout en me chauffant, j'examinai cette pièce au papier sombre, à l'aspect sévère ; des cartes de géographie, une immense bibliothèque, des trophées d'armes ; mais deux choses attirèrent particulièrement mon attention. À droite de la cheminée, se dressait sur une colonne une poule faisane empaillée, faisant pendant à une biche également empaillée, posée sur un socle en velours rouge. Puis, sur la cheminée, à ma grande surprise, j'aperçus une photographie encadrée représentant le laideron que j'avais entrevu dans la serre.

Tandis que je me posais à moi-même toutes sortes de points d'interrogation, la porte s'ouvrit et

je vis apparaître Taupin, frisé, pomponné, avec une croix de commandeur au cou et un frac constellé de plaques et de décorations, mais, malgré cette tenue de fête, l'air triste en diable.

À ma vue pourtant sa figure s'éclaira d'un sourire. Il vint vivement vers moi, les deux mains tendues.

— Comment ! c'est toi, toi ici ! Quel hasard ! et comme c'est gentil d'être venu !

— J'ai appris que c'était ton jour de réception et...

— Ah ! oui, mon jour de réception, parlons-en ! s'écria-t-il en se laissant tomber d'un air désespéré dans un fauteuil. Les deux premiers samedis, j'ai lutté, j'avais encore un vague espoir qu'on viendrait. Aujourd'hui c'est fini. Je suis fixé. Je continue à recevoir pour la forme, mais ces soirs-là, vois-tu, je m'enferme dans ma chambre et préfère ne pas descendre en bas. J'ai conservé tout l'ancien personnel. Eh bien, les huissiers me regardent avec commisération, les laquais ont l'air de se moquer de moi. Du temps de mon prédécesseur, il paraît que c'est à peine si l'on pouvait circuler d'une salle dans l'autre, on s'étouffait, et aujourd'hui... !

Il continua en me regardant dans le blanc des yeux :

— Voyons, tu as traversé les salons de réception. Dis-moi bien franchement la vérité; combien y avait-il de personnes ?

— Mais, dis-je, au moins... une trentaine d'hommes ?

— Et des femmes ? Combien y avait-il de femmes ?

— Mon Dieu, continuai-je... je n'ai pas très bien vu...

J'étais très embarrassé.

— Allons, j'en suis sûr, il n'y en avait pas. Tu peux l'avouer. Il n'en vient jamais, jamais !

Et il allongea un coup de poing sur la table.

— Mais pourquoi ? Est-ce un parti pris, une cabale organisée ? lui dis-je.

— Tu demandes pourquoi ? Eh bien je vais tout te dire ! C'est parce que je suis myope... et aussi parce que j'ai trop bon cœur.

Ma figure exprima une stupéfaction si visible que mon brave Taupin s'empessa de continuer :

— Il y a environ trois ans, je fus invité à chasser à Mont-sous-Vaudrey : une battue magnifique. Cela ne m'amusaît qu'à moitié ; j'ai toujours été un tireur

déplorable, mais enfin, je n'osai pas refuser. Au départ, le commandant L..., chargé du programme, me fit une recommandation : « Respectez les femelles, me dit-il. Le président y tient beaucoup. » Je jurai de faire attention et je partis côte à côte avec le commandant. Il y avait à peine un quart d'heure que nous marchions en plaine, lorsque je vis un gros oiseau s'élever au-dessus de ma tête. Je tirai immédiatement : Paf! et je vis l'oiseau tomber à mes pieds. « Allons, bon, s'écria le commandant, c'est une poule faisane. Je vous ai dit de respecter les femelles ! »

Je me confondis en excuses. J'étais désolé de ma maladresse, mais j'y vois si mal... « Bast! me dit mon compagnon, cachez la poule au fond de votre carnier, nous n'en parlerons pas. » Je le remerciai du fond du cœur et dissimulai mon gibier. C'est la bête que vous voyez empaillée sur cette colonne. La chasse continua, et tout à coup je vis quelque chose de fauve qui passait derrière un buisson. Je tirai mes deux coups : Pif! paf! mais cette fois le commandant devint furieux. « Sacrebleu! me dit-il, vous le faites donc exprès? Je vous recommande de respecter les femelles et vous abattez une biche! » C'était vrai, j'avais abattu une biche magnifique. Que veux-tu? c'est plus fort que moi : lorsque quelque chose me part, je ne

puis m'empêcher de tirer. J'étais vraiment très inquiet. Non seulement le président ne m'inviterait plus, mais ma maladresse pouvait nuire à mon avancement. Je fis immédiatement transporter chez moi le corps du délit...

— C'est la biche qui est là, sur ce socle ?

— Parfaitement. Ces deux bévues successives m'avaient assombri. Je chassai sans conviction et l'on eût dit que je prévoyais un malheur. En effet, vers la fin de la journée, je vis remuer dans un taillis, je tirai encore, et, cette fois, j'abattis... un... rabatteur.

— C'était complet !

— Tu vas voir ma déveine. On transporte ce malheureux rabatteur chez un paysan. On le déshabille. C'était une femme : une paysanne qui s'était déguisée avec une blouse pour gagner les quarante sous ! Je n'avais décidément tiré que sur des femelles !

— Ah ! mon pauvre ami !

— Il fallait à tout prix éviter le scandale. Si l'accident était ébruité, on pouvait dire que les invités du président tiraient sur le peuple, c'était la fin de ma carrière diplomatique. Je fis donc transporter cette pauvre fille chez moi, et la fis admirablement soigner, mais elle était dans l'impossibilité de jamais reprendre aucun travail sérieux. Peu à peu, malgré

moi, je m'intéressai à elle, ne sachant qu'inventer pour me faire pardonner mon malencontreux coup de fusil. Insensiblement je m'attachai, et... je l'épousai ! Tiens, la voici !

Et il me tendit la photographie de la cheminée. Ainsi l'affreuse boulotte que j'avais rencontrée dans la serre c'était madame de La Chaudronnière, c'était l'ambassadrice !

— Tant que j'ai été premier secrétaire, continua Taupin d'un air sombre, cela ne s'est pas trop su. Mais le jour où j'ai été nommé ambassadeur ici, les journaux ont fouillé ma vie privée, découvert une partie de la vérité, inventé le reste ; bref, à mon arrivée à N... tout le monde m'a tourné le dos. Les représentants des puissances n'ont avec moi que les rapports strictement nécessaires au service ; les femmes m'ont mis en quarantaine. Je ne vois à mes samedis que le menu fretin des chancelleries étrangères, des vice-consuls, des secrétaires de troisième classe, quelques pauvres hères qui viennent ici pour manger mes sandwiches et boire mon vin de Champagne. Voilà la situation... et elle est atroce.

— Tout s'oublie ! Cela s'arrangera avec le temps insinuai-je pour dire quelque chose.

— Tu crois ? Enfin, j’ai fait mon devoir. J’ai réuni ici les trois victimes du drame : la poule, la biche et la femme. J’ai empaillé les deux premières et épousé la dernière. Pouvais-je faire plus ?

— Oh ! non, m’écriai-je avec conviction.

Et, serrant la main du pauvre La Chaudronnière, je m’esquivai à travers les salons déserts de l’ambassade, tandis que huit laquais voulaient me passer mon pardessus et que le grand suisse faisait à nouveau en mon honneur résonner les dalles de sa grosse hallebarde.

LES CORDES DE L'ARC



I

AU MOMENT OÙ NORA allait sortir pour se rendre à la Comédie-Française – elle avait répétition à deux heures – Juvénal, le maître d’hôtel, majordome, confident, homme de confiance, entra, fit un effet de torse et lui tendit une lettre sur un plateau d’onyx.

– Allons, bon ! s’écria Nora en agitant sa chevelure brune toute crépillonnée, il ne manquait plus que cela pour me mettre en retard !

– Madame, dit Juvénal, c’est toujours ce petit jeune homme. Il a encore apporté la lettre lui-même. Il était si troublé que l’on eût dit qu’il allait tomber du haut du perron.

– Pauvre enfant ! dit Nora en esquissant un sourire.

Elle décacheta et lut :

« Je sais bien, madame, que vous ne m’aimez pas. Que suis-je, en effet, dans votre vie ? Rien. Mais

que voulez-vous ? Depuis le jour où je vous ai vue, je suis à vous absolument et entièrement à vous. Vous m'avez pris tout entier, corps et âme, et je ne puis plus rien être que par vous ou follement heureux, ou tout plein malheureux. De grâce, ne vous fâchez pas en lisant cela ; vous écrire, c'est un peu causer avec vous. Je vous aime d'une façon effrayante, et, dès que je ne vous vois plus, il me semble que j'étouffe. D'ailleurs je ne vous demande rien ! Il me suffit de me trouver sur votre route, de pouvoir vous admirer au passage. Un regard, un frôlement de votre jupe, et me voilà heureux pour toute la journée.

» Toutes les fois que vous jouerez, je serai dans la salle : dans la rue, quand vous entendrez un pas derrière le vôtre, ce sera le mien ; la nuit, si vous voyez une ombre errer sous vos fenêtres, ce sera la mienne. Partout où vous irez, j'irai. Et personne ne m'empêchera ; vous entendez, madame, personne, pas même vous ; car vous voir c'est vivre, ne pas vous voir c'est mourir !

» À toujours.

» RENÉE. »

— Voilà bien le langage emphatique d'un collégien ! dit Nora, en éclatant de rire. C'est égal, ce pe-

tit bonhomme pourrait être fort gênant. Il faudra y mettre bon ordre. À propos, le comte Dalonzo est-il venu ?

— Parfaitement, mais comme madame était encore à déjeuner avec son camarade Rony...

— Dites donc, Juvénal, vous pourriez bien dire monsieur Rony !

— J'avais cru qu'un artiste... Enfin, j'ai renvoyé le comte Dalonzo.

— C'est très malheureux, car il venait précisément proposer à Rony et à moi de jouer chez lui dimanche.

— Il a dit qu'il reviendrait à trois heures.

— Bon ! Alors je vais lui laisser un mot.

Nora se précipita vers un bureau très encombré, s'assit sur une grande chaise héraldique en chêne sculpté, et prenant une feuille de papier sur laquelle s'étalait : « Comédie-Française, 1680 », elle écrivit :

« Mon amoureux,

» Combien je suis désolée de vous avoir manqué ! Il fait gris tout à l'entour et au dedans de moi. Je veux du rose. Venez m'en apporter ce soir dans ma loge. C'est une exception, car je ne reçois jamais personne.

» Deux coups de bec et un coup d'aile.

» NORA. »

— Remette cela au comte, dit-elle.

Puis, croisant à la hâte sa pelisse de loutre, elle prit sur la table un manuscrit roulé, et descendit le perron tandis que deux immenses caniches noirs bondissaient à la hauteur de son épaule et se livraient aux manifestations d'une joie bruyante.

— À bas, Roméo ! cria-t-elle. À bas, Juliette ! Juvénal, rentrez les chiens, n'est-ce pas ?

Puis, soulevant légèrement sa traîne, elle s'engouffra dans son coupé.

À vingt pas de l'hôtel, au coin du boulevard Haussmann, un jeune homme paraissant dix-huit ans à peine, avec une moustache blonde imperceptible, se tenait debout, tout pâle et appuyé contre un arbre.

— C'est lui, n'est-ce pas ? demanda-t-elle au maître d'hôtel.

— Oui, madame.

— Il est gentil, ce petit, mais je n'ai pas le temps. Vous lui direz de retourner chez sa maman, d'être bien sage et de ne pas perdre à me suivre inutilement des moments qu'il ferait mieux d'employer à son baccalauréat.

Et tout en riant, elle se mit à parcourir son rôle, tandis que le coupé l'emportait au grand trot vers la Comédie-Française.

II

À neuf heures, le richissime banquier, le comte Dalonzo, arrivait tout guilleret au théâtre. Les *coups de bec* et le *coup d'aile* de la lettre l'avaient mis en joie. Il n'avait pas très bien compris, mais il entrevoyait quelque chose de charmant. De plus, il n'avait jamais pénétré dans les coulisses de la Comédie-Française qui avaient dès lors pour lui l'attrait de l'inconnu.

Cravaté de blanc, la rose à la boutonnière, le chapeau incliné sur l'oreille, il se présenta fièrement du côté de l'entrée des artistes, place du Palais-Royal.

— Madame Nora ! dit-il à un huissier qui sommeillait sur une banquette.

— Je vois conduire monsieur, dit celui-ci en s'inclinant.

On gravit un large escalier dont les murailles étaient ornées des portraits de Molière, d'Armande Béjart et autres pensionnaires de l'hôtel de Bourgogne ; puis, arrivé dans un vestibule tout en glaces,

l'huissier ouvrit au premier une porte de communication. Le banquier se trouva dans un corridor menant à un petit escalier d'apparence modeste avec des murs peints en vert d'eau qui prenaient des tons criards sous la lumière crue du gaz.

C'est encore un étage au-dessus, monsieur, dit l'huissier. Loge numéro 3.

— Numéro 3!

Tout en montant, le comte trouvait une ressemblance étrange entre ce chiffre 3, coquet, rebondi, et la plantureuse Nora, dans tout l'épanouissement de sa beauté sculpturale. On a parfois comme cela des idées absurdes.

Arrivé devant la porte indiquée, il aperçut, au-dessus d'un 3 peint en noir, une carte de visite portant le nom de l'artiste bien-aimée.

Il frappa en maître, et Lucie, la femme de chambre, vint ouvrir.

— Madame, c'est monsieur le comte.

— Entrez et chauffez-vous, dit la voix de Nora. Je suis à vous dans une minute.

Dalonzo entra dans un salon coquet, très bas de plafond et tout tendu en andrinople rouge. Sur la cheminée, deux lampes recouvertes d'abat-jour envoyaient dans toute la pièce une lueur douce. Tout

en se laissant tomber sur un petit crapaud devant le feu, le banquier regardait les aquarelles suspendues à la muraille.

Mais ce qui intéressait le plus le comte, c'était une portière en tapisserie à moitié soulevée, ouvrant sur une deuxième pièce qui semblait éblouissante de lumière, et derrière laquelle on entendait Nora se remuer. Par l'entrebâillement on apercevait une charge de l'artiste en comète, et un commencement de pandrille avec une jupe satin feu suspendue, d'un ton superbe. Par cette porte arrivaient des parfums âcres d'eau de toilette et d'odeur de femme.

— Qui sait ? se disait le comte, tout en chauffant devant le feu ses petites mains courtes, gras-souillettes et toutes chargées de bagues, c'est peut-être ici que se sont costumées M^{lle} Mars, Rachel, M^{me} Arnould-Plessis ! Que de souvenirs si les meubles de ce petit salon pouvaient parler ! Tous les grands seigneurs de la génération dernière ont peut-être foulé ce tapis, se sont assis dans ce fauteuil dans lequel je m'étale, moi, Dalonzo. Sans compter que je suis ici un peu chez moi.

Et il se souriait à lui-même d'un air fat, le cœur envahi par une joie profonde.

Enfin Nora apparut, éblouissante de jeunesse, dans un costume Louis XV soulignant admirablement sa beauté un peu hautaine. Le carmin des lèvres faisait étinceler la blancheur des dents dans un sourire radieux ; le kohl des cils donnait aux yeux un éclat étrange. Jamais le banquier ne l'avait vue aussi belle. Il se précipita sur la main de la comédienne et l'embrassa avec passion.

— J'ai été bien désolée, mon pauvre ami, de ne pouvoir vous recevoir ce matin, mais j'étais souffrante. Aussi j'ai voulu ce soir vous offrir une compensation.

— Vous me comblez. Quand me donnez-vous la comédie chez moi ?

— Mais dimanche prochain, si vous voulez ; nous pourrions jouer, avec Rony, le proverbe : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, de Musset. Il n'y a que deux personnages, et cela n'exige pas de décor.

— Parfaitement. Vous vous chargez des conditions avec M. Rony ; je m'en rapporte à vous.

À ce moment, on entendit dans le corridor la voix du régisseur :

— En scène pour le 2 ! En scène pour le 2 ! Puis quelques instants après, on frappa à la porte, et une voix vibrante demanda :

— Es-tu prrrrête ?

— Oui, je descends ! C'est Rony qui me prévient. Il est précisément semainier. Vous m'attendez, n'est-ce pas ? Je remonte après la scène 3.

Là-dessus, elle donna un petit coup d'éventail à ses paniers, et après s'être mirée un instant dans la psyché, elle sortit en lançant au comte attendri une dernière œillade.

Tandis que l'habilleuse allait et venait par le salon, rangeant de ci, de là, Dalonzo faisait des rêves couleur de rose, tout en tisonnant.

Nora avait parlé de compensation. Évidemment il allait la reconduire... et qui sait!... Peu à peu l'action du feu et aussi d'un bon dîner aidant, il se laissa aller à une douce somnolence.

Brusquement il se réveilla comme sous l'influence d'une action magnétique, et à travers ses paupières mi-closes il aperçut auprès de la cheminée une apparition qui lui sembla fantastique. Un grand être barbu, coiffé d'une crinière noire invraisemblable, le regardait avec des yeux plus grands que nature et qui semblaient furibonds. Les sourcils étaient froncés, les dents blanches semblaient grincer sous la moustache.

Terrifié, le banquier sauta dans son fauteuil, croyant être le jouet de quelque hallucination, et il se trouva nez à nez avec M. Rony, qui lui dit brutalement :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Mais j'attends mademoiselle Nora...

Pour le coup, l'aspect du semainier devint tout à fait terrible.

— Vous n'avez pas le droit de l'attendre ; le public ne doit pas entrer dans les loges. Je ne connais que le règlement. Allez-vous-en au foyer.

— Mais, monsieur, je suis des amis de Nora et...

— Faudra-t-il que j'envoie chercher les huissiers ? continua l'artiste barbu en vibrant de plus en plus fort et en montrant ses trente-deux dents comme s'il allait mordre.

Pour le coup, le comte fut tout à fait effrayé, et, en homme prudent, il préféra céder la place plutôt que de risquer une altercation et de compromettre sa dignité.

Penaud, il redescendit le petit escalier, se heurta contre Delaunay, plus jeune encore de près que de loin, et qui, après avoir toisé l'intrus, continua son chemin en frappant la terre de son talon rouge, faillit embrasser madame Samary qui lui éclata de rire au

nez et enfin, tout désorienté, rencontra Maubant qui épongeait son front chauve, tout en tenant à la main une perruque Régence.

— Pourriez-vous m'indiquer le foyer des artistes ? demanda-t-il timidement. J'attends mademoiselle Nora et...

— Tournez à *droete* et prenez la porte en *face*, répondit majestueusement le nouveau professeur de déclamation au Conservatoire.

Dalozzo arriva dans le foyer des artistes, Précisément on potinait sur sa bien-aimée.

— Eh bien, cela dure toujours les amours de Nora et de Rony ?

— Oui, mais Rony fait bonne garde. Il est d'une jalousie féroce.

— Diable ! pensa le banquier. Décidément, j'ai bien fait de lui céder la place.

Et apercevant, près de la haute cheminée Louis XIII, Madeleine Brohan qui faisait de la tapisserie, il se glissa près de la spirituelle artiste derrière laquelle il disparut tout entier.

Cependant, après la troisième scène, Nora était remontée précipitamment dans sa loge pour ne pas faire attendre le comte. Elle ne trouva plus que Rony qui se promenait de long en large en faisant de grands bras.

— Je t'ai déjà rrrépété, dit-il en prenant une pose superbe, que je ne voulais pas voirrr ici de godelurrreaux !

— Tu es beau, Rony ! chanta Nora en le contemplant rêveuse. Mais de quel godelureau parles-tu ?

— Je viens d'expulserrr un grrros monsieur avec une rrose à la boutonnierrr !

— Imbécile ! c'est le comte Dalonzo.

— Qui ça, Dalonzo ?

— Le banquier chez lequel nous devons jouer dimanche...

Du coup, la colère du semainier disparut comme par enchantement.

— Que ne me le disais-tu plus tôt ! Mais je peux le rrrattraper, s'écria-t-il, il est au foyer des arrristes. Je courrrs lui faire mes excuses.

— Vite, vite, s'écria Nora, rejoins-le et ramène-le-moi.

Rony se précipita vers le foyer, ouvrit la porte, se campa debout, les bras croisés, dans une superbe at-

titude, fixa tout le monde, jusqu'à ce que son regard tombât sur Dalonzo, et toujours fatal, il alla droit à lui.

Mais le pauvre banquier, en voyant la pose héroïque du semainier, sa face pâle, ses yeux flamboyants, crut à une provocation et ne pensa plus qu'à exécuter une fuite savante.

Profitant de ce que Rony en s'avancant avait laissé la porte libre, il se glissa le long des murailles et sortit au galop, tandis que Rony se mettait résolument à sa poursuite, décidé à le rejoindre, coûte que coûte, pour lui faire les excuses qu'il lui devait.

Ce fut une course épique, une véritable chasse à l'homme. Le gros comte, son chapeau à la main, rouge, haletant, courait comme un lièvre, tandis que Rony suivait en faisant d'immenses enjambées.

IV

Le dernier acte était terminé. Rhabillée depuis longtemps, Nora attendait avec impatience le retour de ses amis.

Elle avait dans le corridor entendu le pas alourdi de ses camarades voisins. Peu à peu le théâtre se vi-

dit, le silence se faisait dans la maison de Molière, et personne ne revenait.

— Comment, ni le comte, ni Rony ! se disait-elle. Qu'ont-ils pu devenir ? C'est très désert du côté de l'avenue Kléber et je déteste rentrer aussi tard sans être accompagnée ; je ne puis pourtant pas coucher à la Comédie-Française.

Très maussade, elle s'enveloppa dans ses dentelles, et lentement se dirigea vers la porte de sortie.

Son coupé attendait... et près de la portière, le visage éclairé par la lanterne de la voiture, se tenait debout immobile le jeune homme à moustache blonde qui lui avait écrit le matin.

— Encore lui ! s'écria-t-elle.

Elle s'arrêta et réfléchit une seconde. Je ne sais quelle idée bizarre lui traversa l'esprit, mais on eût dit qu'elle riait aux anges.

— Monsieur René ! dit-elle avec sa voix d'or, monsieur René !...

Ce dernier crut entendre une musique céleste. Éperdu, et tremblant comme la feuille, il accourut, chapeau bas.

— J'ai peur de rentrer seule si tard. Montez dans mon coupé, vous me servirez d'escorte.

Et sans attendre les exclamations de reconnaissance que balbutiait l'amoureux stupéfait de son bonheur, Nora sauta légèrement dans son coupé en murmurant :

— Comme pourtant il faut toujours avoir au moins trois cordes à son arc !

Et pendant ce temps-là, dans la nuit, deux hommes opposant ruse à ruse, stratagème à stratagème, se poursuivaient à travers les arcades du Palais-Royal.

LES REVENANTS



I

CERTAINEMENT LA MAISON qu'avait louée à Mourmelon le lieutenant de Folangin, pour lui et sa jeune femme, était tout au moins bizarre.

C'était une espèce de pavillon isolé, situé rue Canrobert, entouré de jardins, autour desquels s'élevait un mur élevé empêchant de rien voir au-dehors. On arrivait au pavillon par une petite porte basse, très solide, cadénassée, verrouillée, consolidée par des barres de fer, avec un judas grillé qui lui-même pouvait se fermer à volonté. Là, on entrait dans une espèce de tambour conduisant à la porte du pavillon qui possédait elle-même un deuxième judas.

L'intérieur de la maison n'était pas moins étrange. Au rez-de-chaussée, deux immenses salons, ornés de peintures criardes et de plafonds bleu de ciel, sur lesquels se jouaient des Amours; puis un troisième salon plus petit tout entouré de glaces, avec une quinzaine de becs de gaz. Un escalier étroit

dont les marches en bois paraissent rayées de coups d'éperon conduisait au premier, et là une nouvelle surprise attendait le visiteur. Une trentaine de chambres, toutes petites et d'un modèle uniforme, ouvraient sur un corridor central; chaque chambre avait son bec de gaz et, signe particulier, un petit robinet dans un des coins, s'élevant au-dessus d'une espèce d'évier en zinc. D'ailleurs l'aspect généralement délabré du bâtiment, les déchirures des papiers, les fissures des portes, prouvaient que le pavillon était inhabité depuis au moins une dizaine d'années.

Le lieutenant de Folangin avait été très long à se décider à louer cette maison. D'abord, elle était très incommode à habiter et puis, elle avait dans le pays une assez mauvaise réputation. On racontait même sur sa destination antérieure certaines histoires... mais tout cela remontait à l'empire, et puis nécessité fait loi. Folangin n'avait pas à choisir. Nommé récemment au camp de Châlons, il était arrivé à Mourmelon, alors que sans exception toutes les maisons à peu près habitables étaient depuis longtemps prises par les ménages arrivés avant lui. Il avait bien un moment songé devant ces difficultés, à laisser M^{me} de Folangin chez sa mère, et à venir s'installer, lui, dans la première baraque venue. Mais,

mariée depuis un an à peine, madame était encore très simple, très naïve, très enfant même, et il pouvait y avoir toutes sortes d'inconvénients à la laisser seule et abandonnée à elle-même. De plus on était en pleine lune de miel ; c'était bien dur de se séparer ainsi pour un temps qui pouvait être assez long ; madame avait pleuré, supplié qu'on la laissât venir au camp, jurant qu'elle accepterait tout, et se trouverait bien partout, pourvu qu'elle ne quittât pas son mari.

Le lieutenant s'était donc décidé à louer le pavillon.

— Bah ! avait-il dit, je serais bien sot de me priver de ma femme pour un simple préjugé... et d'ailleurs je referai à cette maison une virginité.

Tant bien que mal, il avait donc aménagé en hâte cette étrange habitation. On avait transformé l'un des grands salons en hall ; on avait meublé le petit salon à glaces. Au premier, on avait enlevé plusieurs cloisons de manière à avoir quelques chambres à coucher habitables, donné une couche de peinture sommaire, remis du papier ; les persiennes surtout eurent besoin de réparations ; elles avaient été fermées si longtemps qu'on ne pouvait plus les ouvrir. Quand tout fut prêt, Folangin partit chercher sa femme à Paris.

Celle-ci s'embarqua pour Mourmelon avec Francine », sa jolie femme de chambre, Nanette, une vieille cuisinière moustachue qui servait depuis trente ans dans la famille, le valet de chambre et le cocher. Avec l'ordonnance en plus, le service devait pouvoir marcher.

Madame fut bien un peu étonnée en arrivant. La distribution des pièces, le nombre insolite des chambres, les petits judas grillés surtout l'intriguèrent, et elle ne put s'empêcher de demander à son mari s'il y avait eu là jadis un couvent.

— Un couvent ou un hôtel, je ne sais pas au juste, répondit Folangin ; la maison n'avait pas été habitée depuis la guerre... Mais ceci importe peu. Le principal c'est que vous ne vous y trouviez pas trop mal.

Madame affirma qu'elle s'y trouverait à merveille. Le salon à glaces, le grand hall, le jardin bien clos, bien isolé, lui plurent énormément. Seule la cuisinière, logée dans un sous-sol voisin du tambour de l'entrée, fit légèrement la moue. On fit venir de Paris le piano, les tapis, les tentures, et au bout de quinze jours le ménage se trouva très confortablement installé.

Les distractions, d'ailleurs, étaient rares. Le camp n'avait guère à cette époque qu'une brigade et un bataillon d'infanterie, et Mourmelon était si triste que les officiers n'y descendaient jamais. Depuis une dizaine d'années, le village était à peu près abandonné. Seuls, l'Alcazar Pazat et le café Fossé restaient comme un souvenir lointain du passé, mais le premier n'avait plus de spectateurs, ni le second de clients.

Cependant, vers le commencement de juillet, une animation inusitée se manifesta dans les rues. On remettait des carreaux aux fenêtres, on repeignait les maisons, des cabarets s'ouvraient. L'hôtel Marillier et l'hôtel de l'Europe repeignaient leur façade à neuf. On eût dit que la vie revenait un peu à ce malheureux village.

— Suzanne, vous ne savez pas la nouvelle, dit un jour Folangin en rentrant chez lui. Nous allons avoir les grandes manœuvres. Le général de Gallifet va venir ici avec six divisions de cavalerie. Nous aurons au camp plus de vingt-cinq mille hommes.

— Vraiment ! s'écria madame en frappant ses mains de joie. À la bonne heure ! Vous allez retrouver des amis, des camarades ! Vous devez être enchanté.

— Je vois surtout en perspective beaucoup de service et de longues journées passées loin de vous, car mes fonctions d'officier d'ordonnance me donnent une besogne toute spéciale.

— Vous rentrerez toujours le soir ?

— Je l'espère bien, répondit le lieutenant en embrassant sa femme. On ne manœuvre qu'autour du camp, et quelle que soit la distance, je crèverais plutôt mon cheval pour revenir.

II

Et de fait, comme par un coup de baguette, pour quelques jours, Mourmelon avait repris son aspect de jadis. On ne rencontrait dans les rues poudreuses que des lignards en capote grise, des artilleurs au dolman soutaché, des cuirassiers en képi et pantalon de treillis, et des hussards et des chasseurs en veste bleu de ciel, et tous ces uniformes faisaient sous la lumière crue du soleil comme une orgie de couleurs.

Les cabarets et les hôtels regorgeaient de monde. Par les fenêtres entrouvertes on entendait les éclats de rire, le bruissement de la vaisselle, le choc des billes sur le billard, et parfois quelque juron, bien français, bien énergique, qui vibrait tout à coup

comme un roulement de tambour au milieu de ces sonorités diverses.

Dans la rue du Génie surtout, et sur la place d'Armes, c'était un grouillement merveilleux : officiers se retrouvant, camarades échangeant une poignée de main en s'embrassant en pleine rue, groupes bruyants s'ouvrant en hâte pour laisser passer quelque fourgon d'artillerie ou quelque estafette de cavalerie légère, filant au grand trot, avec la gibecière en sautoir dans la direction de l'obélisque.

Et les exclamations, les onomatopées allaient leur train. – Comment ! c'est toi ! – Sacrebleu ! je ne t'ai pas vu depuis Borny ! – Toujours le même ! – Où es-tu maintenant ? – Déjà commandant ! etc.

Tout ce monde-là se revoyait avec plaisir, ravivant le passé, se rappelant les bons souvenirs d'autrefois. Ce village de Mourmelon, avec ses rues portant un nom de victoire ou de général populaire, avec ses enseignes spéciales : *À Malakoff ! au Zouave galant ! à la Prise de Solférino !* etc., semblait le cadre voulu à ces effusions patriotiques, et ressuscitait toutes nos gloires passées.

Le capitaine Pouraille était particulièrement ému. Ses souvenirs lui revenaient en foule. Il se rappelait le beau temps où, sous-lieutenant de cent-

gardes, il était de service au quartier impérial. Avec Tournecourt, Briquemolle, Larmejane et quelques autres de cette époque-là, il se promenait lentement au milieu des ruines, tachant de s'y reconnaître et de reconstituer son ancien Mourmelon.

— Vois-tu, disait Pouraille, c'était là qu'était le théâtre. Te rappelles-tu le dragon Chambenoit ? On l'avait mis à la porte. Cinq minutes après, il rentrait en lancier. Expulsé derechef, il reparaisait bientôt en hussard. Et chaque fois le contrôleur le laissait passer sans le reconnaître.

— Et notre pauvre brasserie Dreher, vois donc ce qui en reste ? En avons-nous bu là des chopes ! Et la jolie Virginie qui causait toujours et ne servait jamais ! Tiens, c'est par ce chemin-là qu'on allait au bal d'Orient.

— Je crois bien que c'est au coin de cette rue que demeurait la grosse Adèle.

— Parfaitement. Tu avais voulu arriver chez elle par la fenêtre, et tu restais à mi-route, ne pouvant plus ni monter, ni descendre.

— Comme tout cela est loin déjà !...

Quand la nuit fut venue, les anciens purent se croire rajeunis de dix ans. L'ombre masquait les ruines, tandis que le café Fossé, le café Français,

le café du Globe, le restaurant Marillier étalait comme jadis leur devanture étincelante de lumières, M^{me} Fossé avait bien fait les choses et adjoint à l'éternelle Octavie deux garçons de Paris, alertes, pimpants et frisés au petit fer. Pazat avait fait venir quatre fortes chanteuses du casino de Reims, et par la porte du concert on entendait à l'instar de Paris :

Tintin joue de la prune,
Tant mieux pour elle !
Guguste en fait son profit,
Tant pis pour lui !

Puis des éclats de rire et des tonnerres d'applaudissements, entremêlés de trépignements, de cris du coq et de fourreaux de sabre frappés sur le plancher.

Pouraille était enchanté, Briquemolle attendri...

— C'est tout à fait comme autrefois, disaient-ils en riant. Il n'y a rien de changé.

Tout à coup Tournecourt s'écria :

— Et la rue Canrobert ! Nous n'avons pas été rue Canrobert !

— Bah ! répondit Larmejeane, j'ai vu l'autre jour Folangin qui m'a affirmé qu'il n'y avait plus rien.

— Rien ?...

— Absolument rien !

— Allons toujours voir !

Et la bande, composée d'une huitaine d'officiers, quitta la rue du Génie, tourna devant l'hôtel de l'Europe, et s'engouffra dans une ruelle déserte bordée à droite et à gauche par des terrains vagues ou des maisons incendiées. Ah ! ce n'était plus la rue Canrobert d'autrefois...

Tout à coup cependant Tournecourt poussa un cri de triomphe :

— Victoire ! mes amis ! victoire ! Je vois un bâtiment éclairé.

— Parfaitement, C'est le château. Qu'est-ce que nous disait donc Folangin ? Il n'est nullement fermé.

Nos amis étaient en effet arrivés devant le pavillon. Par les persiennes on apercevait de la lumière qui filtrait par-dessus les rideaux du petit salon. Au premier, plusieurs chambres avaient également de la lumière ; on percevait distinctement le son d'un piano qui résonnait au rez-de-chaussée.

— Hé ! hé ! dit Pouraille, il me semble que la petite fête marche comme au bon vieux temps. Entendez-vous la musique ?

— Comme ça va être amusant de revoir tout cela !

— Attention, vous autres, dit Tournecourt. Je vais frapper le marteau, mais vous connaissez la consigne... Si l'on nous voit trop nombreux, on n'ouvrira pas. Rangez-vous en colonne par un contre la muraille.

Les officiers se placèrent le dos au mur, tandis que Tournecourt soulevait le marteau qui retomba lourdement.

La cuisinière Nanette vint pour ouvrir, et comme l'heure était assez avancée elle jugea plus prudent de regarder par le judas.

— Tiens! c'est la vieille Clara, s'écria Tournecourt. Toujours aussi moustachue! Bonsoir, la vieille.

Et il s'empessa d'amener les franges de son épaulette à la hauteur du petit grillage.

— Eh bien, tu vois – officier – je suis officier. Qu'est-ce que tu attends?

— Mon bon monsieur, il est bien tard, et je ne sais pas si je dois...

— Bien tard! il est neuf heures et demie.

— C'est que monsieur n'est pas là. Il n'est pas encore rentré et...

— Ce n'est pas pour monsieur que je viens, c'est pour madame; elle sera enchantée de me voir.

— Ah! si monsieur est des amis de madame, c'est différent.

Nanette ferma le judas, tira le verrou, ouvrit la lourde porte qui grinça sur ses gonds, et aussitôt Pouraille, Briquemolle, Larmejane, et les cinq autres officiers, riant, se bousculant comme des écoliers, se précipitèrent dans le corridor, tandis que la vieille cuisinière reculait stupéfaite devant cette invasion inattendue.

III

Au bruit qu'ils firent en entrant Francine, la femme de chambre, était accourue en haut de l'escalier.

— Prépare-moi la chambre bleue! lui cria Larmejane.

— Et moi la chambre jaune!

— Et moi la chambre verte!

— Je vais annoncer ces messieurs, dit Francine interdite.

— C'est inutile, nous connaissons le chemin. Et nos huit amis entrèrent dans le salon, où M^{me} de Folangin, en simple peignoir de crêpe de Chine crème, garni de nœuds vieil or, était assise devant son piano.

— Entrez, messieurs, soyez les bienvenus, dit-elle, les croyant ramenés par Folangin, Asseyez-vous, car vous devez être fatigués après une journée de grandes manœuvres.

— Ah ! le fait est, dit Pouraille en se laissant tomber sur un fauteuil, qu'il a fait une sacrée chaleur !

— Nous avons parcouru aujourd'hui soixante kilomètres, ni plus ni moins.

— Voulez-vous vous rafraîchir ? Je vais donner des ordres...

— Ah ! oui, dit Larmejane, le Champagne traditionnel. Eh bien, nous y consentons, mais pas une marque trop chère, hein ?

— De la simple tisane ! insista Tournecourt.

— Moi j'aimerais autant un bock, dit Briquemolle.

— Eh bien, attendez-moi. Je vais tout vous faire préparer.

Là-dessus M^{me} de Folangin se leva, et sortit en leur faisant son plus gracieux sourire, tandis que les officiers allaient s'étendre tout de leur long sur les canapés dans des poses aussi élégantes que variées.

Au bout de quelque temps M^{me} de Folangin revenait, suivie de l'ordonnance, en bourgeois, portant un plateau. Au fond, elle ne pouvait s'empêcher de

trouver que les amis de son mari avaient un peu mauvais ton. Mais la vie de caserne arrive, paraît-il, à produire ces résultats... En somme, c'était du nouveau et par cela même constituait pour elle une distraction. Aucun officier ne s'était levé à son retour, mais elle mit cela sur le compte de la fatigue.

Savez-vous que vous avez fait beaucoup de frais d'ameublement ? dit Briquemolle. Ce n'était pas aussi joli que ça autrefois.

— Ah ! vous êtes déjà venu ici ?

— En 1868. Mais ce n'était pas de votre temps. Vous êtes trop jeune.

— En 1868, j'avais onze ans.

— Le fait est que c'eût été un peu trop tôt pour commencer.

Et nos amis éclatèrent de rire, et M^{me} de Folangin, comme les autres. Quelle idée aussi d'aller supposer qu'elle aurait pu venir à Mourmelon à onze ans!...

La glace était rompue et la plus douce intimité commençait à s'établir. Pour leur être agréable, M^{me} de Folangin avait consenti à prendre un doigt de vin de Champagne. Tournecourt s'était mis au piano, et Larmejane ayant proposé une polka, la jeune femme avait accepté.

— Décidément, pensait-elle, ces officiers sont un peu familiers, mais gais, pleins d'entrain et bien bons garçons.

Cependant le temps s'écoulait.

— Ah ça, dit-elle tout à coup, M. de Folangin ne descend donc pas ?

— Folangin ? Il n'est pas monté.

— Il n'aurait plus manqué qu'il montât sans nous ! D'ailleurs Folangin a dit adieu à Satan, Folangin ne vient plus ici, Folangin est marié !

— Mais je le sais bien, puisque je suis sa femme, dit madame en riant.

Nos huit officiers bondirent comme s'ils avaient reçu une décharge électrique.

— Vous êtes M^{me} de Folangin ? dit Larmejane en devenant très pâle.

— Mais oui. Et vous êtes ici chez moi. Ah ça, où donc croyez-vous être ?

À cette révélation, ce fut un désarroi général. Briquemolle remettait son ceinturon. Tournecourt essayait d'entrer un gant et saluait d'un air éperdu. Pouraille et les autres cherchaient à gagner la porte tout en s'efforcent de faire une retraite honorable...

À ce moment on entendit le galop d'un cheval, et Folangin tout couvert de poussière, fit son entrée.

— Pardonnez-moi, ma chère amie, mais le général m'a retenu très tard. Ah çà, fit-il avec surprise en voyant les huit officiers, vous avez donc une réception ?

Il fallait à tout prix sauvegarder la situation et payer d'audace.

— Mon cher, dit Larmejane en s'avançant résolument, je te savais dans le pays, et je me suis permis de venir te voir... avec quelques camarades.

— Madame nous avait dit que vous alliez rentrer, balbutia Briquemolle.

— ... Et ma foi, nous t'avons attendu jusqu'à cette heure-ci, continua Larmejane ; mais maintenant il se fait tard, tu dois être fatigué, nous-mêmes nous avons à nous lever de bonne heure, et nous demandons à M^{me} de Folangin, tout en la remerciant de son aimable hospitalité, la permission de nous retirer.

Et sans vouloir entendre le lieutenant qui insistait pour les garder tous, nos huit officiers saluèrent respectueusement et s'esquivèrent, bien heureux d'en être quittes à si bon marché.

— Comment ! ces messieurs s'en vont ! dit Francine en les voyant partir. Quel dommage ! Ils m'avaient dit de préparer leur chambre !

FIN

TABLE



LES DEUX LETTRES.
LE DUEL AU BALAI.
QUAND MÊME.
LA DOUCHE.
LES QUATRE RÉPONSES DE PIGNEROLLES.
LA POLKA.
LE PIED.
UN COUP D'ÉPÉE DANS L'EAU.
LE RATA.
PANEM ET FEMINAS.
GRANDES MANŒUVRES.
HAUT ET BAS.
LES DEUX SEMAINES DU CAPITAINE.
UN HOMME FORT.
LE RÉGIMENT QUI PASSE.
LE CLOWN.
UN VRAI CARNAVAL.
TENDRES ADIEUX.
CUEILLIR ET SE RECUEILLIR.
MAUDITES FEMELLES.
LES CORDES DE L'ARC.
LES REVENANTS.